
La pastorale du deuil en Belgique sécularisée : un triple défi anthropologique, théologique et pratique

Mémoire réalisé par
Dibé Togoulaba

Promoteur
Professeur Arnaud Join-Lambert

Lecteurs
Professeur Stipe Odak
Professeur Jean-Marie Auwers

Année académique 2025-2026
Master en Théologie, finalité approfondie

À

Germaine Tingaéna Baheda, ma mère

Mes frères

Gérald Bermayann Togoulaba

Honoré Rédah Togoulaba

Remerciements

Au fil de notre parcours académique à l'Université catholique de Louvain (UCLouvain), nous avons bénéficié du soutien et des encouragements de nombreuses personnes grâce auxquels nous avons pu faire face aux exigences de la vie sociale, spirituelle et intellectuelle. Bien que leurs noms ne puissent être tous mentionnés ici, leur contribution n'en demeure pas moins précieuse. Nous tenons dès lors à exprimer notre reconnaissance à l'ensemble des membres du corps professoral et administratif de la Faculté de théologie, pour leur contribution précieuse à notre formation ainsi qu'à notre développement intellectuel, à travers la qualité des enseignements dispensés et des services offerts.

Qu'il nous soit toutefois permis de mentionner, à titre exceptionnel, quelques personnes. Nous adressons en particulier nos plus sincères remerciements à Monsieur le Professeur Arnaud Join-Lambert, notre promoteur, qui par sa disponibilité constante et sa patience, nous a accompagnés tout au long de l'élaboration de ce travail. Ses enseignements, sa méthode ainsi que la justesse de ses remarques ont nourri, stimulé et orienté notre réflexion.

Nous exprimons également notre profonde gratitude aux Professeurs Stipe Odak, Jean-Marie Auwers et Dominique Jacquemin, membres du comité d'encadrement et lecteurs, pour leurs orientations et recommandations lors de la présentation de notre projet de mémoire, dans le souci de nous guider vers un travail cohérent et pertinent, ainsi que pour le temps qu'ils consacreront à la lecture et à l'évaluation du présent mémoire.

Nous adressons nos sincères remerciements à notre frère et ami, le père Joseph Ntumba Tshiambi, pour sa relecture attentive ainsi que pour ses suggestions pertinentes, qui ont contribué à l'amélioration du style de ce travail.

Enfin, nous exprimons notre profonde reconnaissance à nos tuteurs, le couple Geert De Smet et Ann Leysen, pour leur disponibilité, leur écoute bienveillante et leur accompagnement fidèle tout au long de notre parcours. Nous les remercions également pour le temps précieux qu'ils nous ont consacré, ainsi que pour leur amitié et leur confiance.

À toutes et à tous, veuillez trouver ici l'expression de notre profonde gratitude.

Introduction

Faire son deuil constitue une épreuve d'une profondeur singulière. Après la perte de ce qui revêtait une grande importance à leurs yeux, les personnes endeuillées ont besoin d'attention, de délicatesse, d'une écoute particulière et du temps nécessaire pour surmonter cette période douloureuse. La souffrance principale de cette période difficile réside dans le sentiment de vide, à la fois physique et émotionnel, engendré par l'absence de ceux ou celles, ou encore de ce qui occupait une place essentielle dans nos vies et qui se sont peu à peu effacés de notre quotidien. Au-delà de la distance qui sépare radicalement, une communion peut s'établir. Cette correspondance n'a rien à voir avec les expériences spiritistes en quête de « revenants », avec les risques d'illusion et de charlatanisme que véhiculent ces pratiques. Il s'agit de vivre une nouvelle présence d'un être aimé qu'on ne pourra plus voir.

Le deuil ne peut être réduit à une simple succession d'étapes ni à un parcours uniformément mesurable. Il s'inscrit dans une expérience singulière, à la fois personnelle et relationnelle, qui mobilise la mémoire, l'affectivité et les repères symboliques de chacun. Dans le contexte contemporain, où les exigences de rapidité, d'efficacité et de performance semblent parfois laisser peu de place à l'expression de la vulnérabilité, l'expression du deuil peut être difficile à dire, à reconnaître et à traverser.

La pression de la société semble encourager le refoulement des émotions personnelles, au profit de la mise en avant de la force, du courage, du succès, de l'épanouissement, de la beauté et de la jeunesse. Dans cette perspective, la maladie, la vieillesse et la mort apparaissent souvent comme des réalités peu dicibles, voire taboues¹. Une telle dynamique ne facilite pas une traversée sereine du processus de deuil. Après la perte d'un proche, malgré la charge émotionnelle et la douleur ressenties, il est souvent nécessaire de reprendre le travail, sans qu'aucun signe extérieur de deuil ou manifestation explicite de la perte soit apparente. Cet ensemble de savoir-faire et surtout de savoir-être repose sur une connaissance suffisante de ce qu'est le deuil, de son évolution, de son déroulement et les étapes qui le constituent.

« Dans le contexte d'une société moderne et sécularisée² », les frontières des monopoles religieux et philosophiques sont brisées un peu partout. En partie sous l'influence de la modernité, les individus sont devenus très sensibles à ce qui définit leur horizon de vie. Le

¹ A. A. SCHÜTZENBERGER, E. B. JEUFROY, *Sortie du deuil. Surmonter son chagrin et réapprendre à vivre*, Paris, Payot, 2007, p. 11.

² J. DE KESEL, *Foi et religion dans une société moderne*, Paris, Salvator, 2021, p. 9.

contexte est à la fois pluriel et sécularisé. Notre travail de recherche, intitulé : « *La pastorale du deuil en Belgique sécularisée : un triple défi anthropologique, théologique et pratique* », s'intéresse à l'expérience du deuil résultant de la perte d'un être cher. La perte d'un être cher provoque un déchirement. Le deuil est alors une réaction naturelle à la perte d'un être cher. Mais il ne provoque pas seulement un déchirement, il est naturel et normal. Comme l'énonce Jean-Michel Longneaux, « il appartient à la nature de la vie humaine³ ».

Comment la foi chrétienne en la résurrection et en la vie éternelle, intégrée dans les pratiques de la pastorale du deuil, contribue-t-elle à soulager la souffrance des personnes endeuillées et favoriser leur reconstruction personnelle dans le contexte d'une société sécularisée ? L'hypothèse de notre recherche postule que la foi chrétienne en la résurrection et en la vie éternelle, qui constitue l'un des fondements essentiels de l'espérance chrétienne, peut, par le biais de l'accompagnement pastoral, aider la personne endeuillée à retrouver une force intérieure, un apaisement, une espérance renouvelée et le désir de s'engager à nouveau dans des projets dépassant l'épreuve du deuil.

Notre désir croissant de répondre à cette question nous a conduits à choisir ce sujet de recherche, dans le but d'explorer les initiatives mises en place par les acteurs impliqués dans la pastorale du deuil. Cette étude et ses résultats viseront à fournir aux acteurs engagés dans la pastorale du deuil des éléments qui leur permettraient d'améliorer l'accompagnement des personnes endeuillées, en offrant une pastorale plus dynamique et mieux adaptée au contexte d'une « société moderne et sécularisée⁴ ».

L'expression « société moderne et sécularisée », empruntée à Jozef De Kesel dans son ouvrage *Foi et religion dans une société moderne* sera mobilisée tout au long de notre travail de recherche afin de caractériser le contexte contemporain du deuil. Dans cet ouvrage, De Kesel définit la société occidentale contemporaine comme « moderne et sécularisée ». Ce contexte est caractérisé par le recul des repères religieux traditionnels au profit d'une pluralité de valeurs, amenant à une privatisation des convictions spirituelles : « La culture occidentale a évolué d'une culture religieuse vers une culture sécularisée⁵ ». Cette réalité sociale moderne, différente de celle des sociétés anciennes imprégnées par la culture chrétienne, implique pour le sujet endeuillé une expérience singulière marquée par la transformation des pratiques et des significations autour de la mort et du deuil.

³ J.-M. LONGNEAUX, *Finitude, solitude, incertitude. Philosophie du deuil*, Paris, PUF, 2020, p. 11.

⁴ J. DE KESEL, *Foi et religion dans une société moderne*, p. 12.

⁵ *Ibidem*.

Dans une société qui a de plus en plus tendance à évacuer les émotions et la mort de son champ de vision, il ne faudrait pas renoncer à offrir à nos contemporains la présence, les gestes et les paroles qui traduisent concrètement un accompagnement au deuil pour les aider à poursuivre le chemin en dépit de la perte de l'être cher. C'est un acte important qui prend racine dans la pastorale du deuil, comme l'énonce le thème de notre travail de recherche. D'où le double objectif suivant :

D'abord, cette recherche vise à mieux comprendre l'influence de la croyance en la résurrection et en la vie éternelle sur la perception de la mort et du deuil chez les croyants. Elle s'intéresse également aux modalités de gestion du processus de deuil, ainsi qu'aux facteurs culturels, sociaux, psychologiques et spirituels liés à cette foi, susceptibles d'influencer les réactions face à la perte d'un être cher. Dans la suite de cette recherche, nous ferons appel à la notion d'espérance, vertu théologique peut-être la plus importante dans l'accompagnement des personnes en deuil, comme lumière du Christ ouvrant un nouveau chemin pour vivre réconcilié avec soi-même.

Par ailleurs, ce travail nous permettra d'examiner les initiatives pastorales mises en œuvre par les acteurs engagés dans l'accompagnement des personnes endeuillées, en tenant compte de la diversité de leurs croyances et non-croyances. Le deuil, en tant que période de grande vulnérabilité, exige une écoute bienveillante, qui repose sur une formation adéquate permettant de faire face à la complexité du processus de deuil et aux enjeux qu'il soulève, afin de mieux appréhender l'accompagnement des personnes touchées par la perte d'un être cher.

Notre recherche mobilise plusieurs disciplines telles que les études théologiques et pratiques, les études bibliques, psychologiques et anthropologiques. L'articulation de ces différents champs de savoir permettra de démontrer que notre étude s'inscrit dans une démarche réflexive, menée par les acteurs engagés dans la pastorale du deuil, particulièrement dans le contexte d'une Belgique marquée par la sécularisation. L'objectif est de contribuer à une amélioration de l'accompagnement des personnes endeuillées. Ce travail sera structuré en trois chapitres principaux. Dans le premier chapitre, consacré au défi anthropologique, nous proposerons une approche générale de la notion de deuil, en exposant les différentes étapes de ce processus. Nous conclurons ce chapitre par une lecture anthropologique de la mort et du deuil, à travers l'analyse de leurs dimensions historiques, sociales et culturelles.

Le deuxième chapitre de notre recherche portera sur le défi théologique. Dans un premier temps, nous nous appuierons sur la mort et la résurrection du Christ comme axes

fondamentaux de la foi chrétienne. La résurrection du Christ forme une unité indissociable avec sa mort sur la croix. Au fait brutal de la mort s'oppose le fait merveilleux de la vie : « Si Christ n'a pas été ressuscité, votre foi est vaine⁶ », écrivait saint Paul. Dans cette partie, nous développerons une théologie biblique solidement établie. En nous appuyant sur les écrits des Pères de l'Église, nous analyserons également l'influence de la foi chrétienne sur les personnes endeuillées tout au long de leur processus de deuil. Nous ferons enfin appel aux questions en lien avec le deuil : la mort, la souffrance et la culpabilité. Dans un second et dernier temps, nous évoquerons la communion des saints comme source d'espérance au cœur du deuil. Cette dimension touche la question de la vie éternelle, à travers des interrogations telles que : que deviennent les proches après la mort ? Où vont-ils ? Cette partie traitera d'abord des fondements théologiques de la communion des saints. Ensuite, nous présenterons la communion des saints comme une réponse d'espérance dans l'épreuve du deuil.

Enfin, le troisième chapitre, consacré au défi pratique, s'attachera à explorer la réalité concrète du vécu du deuil en Belgique. Notre expérience professionnelle dans l'accompagnement spirituel des personnes en fin de vie, exercée au sein d'une résidence de soins et de services en lien avec un hôpital de la région flamande, ainsi que notre formation à l'accompagnement des familles confrontées à la perte, constituent à cet égard des appuis précieux pour cette réflexion. À cela s'ajoutent les acquis tirés de notre engagement auprès des laïcs impliqués dans l'accompagnement des familles endeuillées, des formations suivies, des journées de rencontre consacrées aux questions de la vie, de la mort et du deuil organisées par la pastorale de la santé de Bruxelles, le vicariat du Brabant flamand et Malines, le diocèse de Gand et le diocèse de Liège, ainsi que des rencontres avec les familles endeuillées lors des célébrations funéraires auxquelles nous avons pris part.

Notre méthode reposera sur l'observation des faits et des pratiques actuelles liées au processus du deuil. Dans un premier temps, nous mettrons en lumière les initiatives actuellement mises en œuvre par les acteurs engagés dans la pastorale du deuil, afin d'en dégager les modalités et les orientations principales. Pour y parvenir, nous nous appuierons notamment sur les données du rapport annuel de l'Église catholique de Belgique, qui offre un aperçu des pratiques pastorales et des tendances observées dans l'accompagnement des personnes endeuillées. Dans un second temps, l'observation de ces faits et pratiques actuelles permettra d'examiner les limites ainsi que les perspectives d'évolution.

⁶ 1 Corinthiens 15,17.

Enfin, nous proposerons des pistes nouvelles pour une pastorale renouvelée, susceptible de favoriser un accompagnement pastoral efficace des personnes endeuillées dans le contexte particulier d'une société sécularisée. Une relecture linguistique de ce mémoire a été réalisée avec l'aide de l'outil d'intelligence artificielle Piccolo, mis à disposition par l'université. Les propositions de correction ont ensuite été vérifiées et intégrées dans l'ensemble du texte.

Chapitre 1. Le défi anthropologique

Introduction

Dans ce premier chapitre, consacré au défi anthropologique du deuil, notre objectif est d'établir un cadre conceptuel général permettant de saisir cette notion dans toute sa complexité. Nous nous attacherons d'abord à définir le deuil et à présenter les principales étapes qui structurent ce processus, afin de fournir des repères théoriques indispensables à sa compréhension. Cette démarche préliminaire se justifie par la nécessité de disposer d'un socle commun d'analyse avant d'aborder des approches plus spécifiques.

Dans ce travail, le deuil est à comprendre comme un concept en ce qu'il permet de penser une expérience humaine à la fois universelle et complexe, irréductible à une simple réaction émotionnelle ou à un événement ponctuel. Il constitue un outil théorique permettant d'analyser les processus liés à la perte, au maintien et à la transformation du lien, à l'expérience de la souffrance ainsi qu'aux remaniements psychiques qui en résultent. À ce titre, le deuil peut être compris comme un travail d'élaboration de la perte, visant l'intégration de l'absence dans l'économie psychique du sujet, la transformation du rapport à l'objet perdu et la réorganisation progressive de l'identité ainsi que des investissements relationnels.

Dans un second temps, ce chapitre proposera une lecture anthropologique de la mort et du deuil, en s'appuyant sur l'examen de leurs dimensions historiques, sociales et culturelles. Notre objectif sera de mettre en évidence le caractère universel du deuil tout en soulignant la diversité des modalités par lesquelles les sociétés interprètent, ritualisent et accompagnent l'expérience de la perte. Cette analyse permettra ainsi de situer le deuil à la fois comme une expérience intime et comme un fait social, inscrit dans des contextes culturels et symboliques spécifiques.

1.1. Définition du concept du deuil

De nombreuses données historiques et contemporaines montrent que l'événement qui consiste à perdre un être cher a toujours eu un impact sur la vie de ceux qui le subissaient⁷. Nous nous sentons souvent impuissants et mal à l'aise face à cette perte. Le deuil est la réponse que nous en tant qu'individus, famille, culture ou société apportons à la perte d'un être cher.

⁷ E. ZECH, *Psychologie du Deuil : impact et processus d'adaptation au décès d'un proche* (Psychologie, praticiens professionnels), Hayen, Mardaga, 2006, p. 10.

Dans le *Petit Robert de la langue française*, le deuil: du bas latin *dolus*, de *dolere* « souffrir », renvoie à la « douleur et à l'affliction que l'on éprouve lors de la mort de quelqu'un. Le travail de deuil... une succession d'actes : désenfouir, déterrer, pour revoir, une dernière fois, contempler le passé, le parcours accompli d'une vie. Faire son deuil, c'est parvenir au terme de ce processus⁸ ».

D'un point de vue psychanalytique, le deuil peut être profond, traumatisant et psychique. Sigmund Freud, dans *Deuil et mélancolie*, écrivait : « Le deuil est la réaction à la perte d'une personne aimée ou d'une abstraction mise à sa place, la patrie, la liberté, une idée,...⁹ ». Freud affirme que le deuil est terminé lorsque les proches ont réussi à se détacher émotionnellement du défunt. Il est recommandé de laisser partir l'être cher et d'investir dans de nouvelles relations. Pour lui, le deuil ne se limite pas seulement à la perte d'une personne, mais s'étend à toute forme de perte ou de séparation significative. Il est une réaction émotionnelle et psychologique face à l'absence de quelque chose ou de quelqu'un qui avait une grande importance dans notre vie, qu'il s'agisse d'une personne aimée ou d'un concept abstrait auquel nous attachions une grande importance.

Le deuil consécutif à la perte d'un être cher constitue une expérience universelle, singulière et inhérente à la condition humaine. S'il s'inscrit dans le parcours de vie de chaque individu, il n'en demeure pas moins une épreuve profondément intime, marquée par une diversité de vécus et de significations. Dans cette perspective, la réflexion philosophique apporte un éclairage essentiel pour appréhender la complexité du processus de deuil au-delà de ses seules dimensions psychologiques ou sociales. C'est dans ce cadre que ce chapitre s'appuiera de manière privilégiée sur les travaux de Jean-Michel Longneaux, philosophe, expert et conseiller en éthique dans le monde de la santé. Son approche, à la fois rigoureuse, contemporaine et ancrée dans des situations concrètes, offre une lecture particulièrement féconde du deuil.

Longneaux définit le deuil comme « un processus par lequel un individu meurt à ce qui n'est plus... ou à ce qu'il n'est pas¹⁰ », mettant ainsi en lumière la dimension existentielle et transformative de l'expérience de la perte. Le choix de mobiliser principalement cet ouvrage se justifie par sa pertinence théorique, son caractère récent et la cohérence de son propos avec les objectifs de ce chapitre. Bien que le nombre de sources

⁸ N. CHÂTELET, « Deuil », dans *Le Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2023, p. 720.

⁹ Cité par Z. J. SANCHIS et al., *J'ai peur de les oublier. Deuil et accompagnement chez les adolescents requérants d'asile* (Collection Médecine Société), Genève, Georg Éditeur, 2021, p. 66.

¹⁰ J.-M. LONGNEAUX, *Finitude, solitude, incertitude*, p. 27.

mobilisées demeure volontairement restreint, cette orientation méthodologique vise à privilégier une analyse approfondie et structurante d'un cadre conceptuel solide, susceptible de nourrir une réflexion critique sur le deuil. Cette approche assumée permettra ainsi de compenser la relative limitation des références par un travail d'appropriation et d'analyse approfondie d'une pensée philosophique centrale pour la compréhension du phénomène étudié.

Longneaux propose trois descriptions distinctes du deuil dans le but d'offrir une compréhension approfondie et globale de cette notion, sous ses différentes formes. Dans le premier cas, il avance qu'il s'agit de mourir à une vie à laquelle nous étions complètement identifiés, et qui définissait notre rapport à nous-mêmes, aux autres et à notre avenir¹¹. Dans un second temps, Longneaux présente le deuil comme le renoncement à ce que nous n'avons jamais été, mais que nous aurions profondément désiré être. Pour lui, sortir de cet état s'avère souvent difficile, tant la vie entière devient dépendante de cette aspiration inassouvie¹². Enfin, Longneaux évoque un autre cas fréquemment rencontré chez les personnes ayant vécu un traumatisme, tel qu'une agression, un viol etc. Dans ces situations, il revient à ces individus de renoncer à être celui ou celle qui n'aurait pas dû traverser une telle épreuve¹³.

Dans son analyse du concept de deuil, Longneaux souligne d'abord qu'il doit être compris comme un « processus ». Celui-ci, désigne une période transitoire entre une vie antérieure, souvent brutalement interrompue et que l'on souhaiterait retrouver, et une vie future dont l'issue reste incertaine et difficile à envisager¹⁴. C'est pourquoi, dans une perspective plus large, pour Longneaux « Si le deuil est d'une part un travail qui consiste à mourir uniquement à ce que l'on n'est pas ou à ce que l'on n'est plus, c'est d'autre part pour renaître à ce que l'on est devenu¹⁵ ». Nous sommes amenés à vivre un deuil à chaque fois qu'il nous faut renoncer à cette vie d'avant, de façon définitive, sans pouvoir revenir en arrière. Par la définition plus large du deuil, Longneaux nous invite à envisager le deuil non seulement comme une expérience de tristesse et de désespoir qui nous envahit, mais également comme une opportunité de « renaître à soi ».

Par ailleurs, pour Longneaux, le sens commun du deuil renvoie au décès mais il existe plusieurs autres deuils que nous avons mentionnés plus haut dans notre introduction qui

¹¹ J.-M. LONGNEAUX, *Finitude, solitude, incertitude*, p. 27.

¹² *Ibidem*.

¹³ *Ibidem*.

¹⁴ *Ibid.*, p. 47.

¹⁵ *Ibid.*, p. 28.

sont des moments difficiles, caractérisant le deuil comme une situation de rupture. Il s'agit d'être dépossédé de son passé et de son présent¹⁶. Il existe ainsi une période avant et une période après cette rupture, qui conduit l'endeuillé à une nouvelle réalité. Longneaux souligne qu'il est essentiel de vivre le deuil par rapport à soi-même. Il identifie trois types de ruptures :

- Une rupture de sa propre identité,
- Une rupture dans la manière d'être en relation avec les autres,
- Une rupture dans le rapport de l'endeuillé à l'avenir, et quant à ses projets avant la perte et le processus du deuil¹⁷.

Cette situation de rupture est comprise par Longneaux comme celle vécue et souvent perçue par les endeuillés comme une forme d'injustice, mais qui dans le même temps, révèle aux victimes leur condition humaine. Au-delà de nous ramener à notre propre humanité, la situation de rupture révèle d'abord aux endeuillés qu'ils sont des êtres finis¹⁸, qu'ils ne sont pas « tout-puissants¹⁹ ». Ensuite, elle les confronte à « l'absence définitive²⁰ » qui les plonge dans la solitude. Enfin, la situation de rupture révèle aux endeuillés l'incertitude de l'existence. Ce qui signifie que rien n'est acquis pour l'homme que, la vie peut tout nous reprendre²¹. Dans ce double travail du deuil, les endeuillés sont amenés à confronter leurs désirs à la réalité.

C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre l'exhortation de Longneaux à renaître à soi. Il s'agit d'apprendre à accepter ce que nous sommes depuis toujours. C'est accepter notre finitude, notre solitude et l'incertitude de notre existence²². Notre existence est certainement accompagnée de rêves et de désirs qui ne cessent de jalonner nos parcours et qui, quelques fois, restent sans issue. Ainsi, Longneaux invite les personnes en deuil à ne pas prendre leurs désirs pour la réalité, car le travail du deuil consiste à réconcilier les désirs et les limites de l'être humain²³.

De toutes ces définitions du concept du deuil, il ressort que l'élément déclencheur du deuil est la perte. Il ressort que toute perte, qu'elle soit tangible ou abstraite, provoque un

¹⁶ J.-M. LONGNEAUX, *Finitude, solitude, incertitude*, p. 26.

¹⁷ *Ibid.*, p. 27.

¹⁸ *Ibid.*, p. 165.

¹⁹ *Ibidem*.

²⁰ *Ibid.*, p. 201.

²¹ *Ibid.*, p. 249.

²² *Ibid.*, p. 294.

²³ *Ibid.*, p. 299-300.

processus de deuil qui nous pousse à nous confronter à ce vide et à ce manque, tout en nous invitant à renaître, à réévaluer et à reconstruire notre existence face à cette absence.

1.2. Les différentes étapes du processus de deuil

Quand le chemin de l'accompagnement et de la fin de vie vient à s'achever, un autre s'ouvre devant nous : le chemin du processus du deuil. Ce processus comporte différentes étapes, et la signification de la perte peut varier d'une culture à une autre, d'une personne à une autre, car la manière dont est perçue la relation entre le défunt et le proche vivant diffère. Ce processus est long et ardu, jalonné de peine et de chagrin, associé souvent aux tourments de la colère, de la culpabilité ou de la dépression²⁴. Tout ceci nécessite du temps dans une société marquée par l'immédiateté.

Pour mieux comprendre le concept du deuil, certains auteurs en ont fourni une explication plus poussée. C'est le cas d'Elisabeth Kübler-Ross, médecin psychiatre et pionnière dans l'accompagnement des personnes en fin de vie (la mort et le deuil), qui présente le processus de résolution du deuil en cinq étapes. Ces différentes étapes du deuil ont évolué au cours des trois dernières décennies. Depuis leur introduction, elles ont été régulièrement mal comprises et pratiquées.

Elles n'ont jamais eu pour rôle de diviser les émotions en plusieurs groupes. Ce sont des réactions à la perte qui surviennent chez un grand nombre de personnes, mais elles ne constituent pas une réaction typique face à la perte, car il n'existe pas de perte typique. « Chaque deuil est unique, comme chaque vie est unique²⁵ ». Il n'existe pas de chronologie linéaire à partir de laquelle ces étapes se succéderaient toujours dans un ordre précis. Les cinq phases du deuil généralement distinguées sont le déni, la colère, le marchandage, la dépression et l'acceptation.

Dans cette perspective, nous présentons ci-après une représentation schématique du modèle élaboré par Elisabeth Kübler-Ross.

²⁴ C. FAURÉ, S. ALLIX (éds), *Accompagner un proche en fin de vie. Savoir l'écouter, le comprendre et communiquer avec les médecins*, Paris, Albin Michel, 2016, p. 165.

²⁵ E. KÜBLER-ROSS, David KESSLER, *Sur le chagrin et le deuil. Trouver un sens à sa peine à travers les cinq étapes du deuil* (Trad. de l'anglais par J. TOUATI), Paris, JC Lattès, 2009, p. 25.



Schéma des cinq étapes du processus de deuil selon Elisabeth Kübler-Ross²⁶.

1.2.1. Le déni

Dans cette phase, l'endeuillé refuse d'accepter la réalité de la perte, car il lui est inconcevable d'imaginer ce qui s'est produit. Les émotions sont tellement intenses que notre corps peine à gérer ce « tsunami émotionnel²⁷ ». Kübler-Ross, à travers ses exemples, illustre cette réaction par les paroles des familles ou d'amis lorsqu'ils sont confrontés à l'annonce du décès d'un proche: « Je n'arrive pas à croire qu'il est mort²⁸ ».

Selon Kübler-Ross, à ce stade, le déni peut se manifester de deux manières chez les personnes souffrant de la perte d'un être cher. D'une part, il peut s'agir d'un refus total de reconnaître la réalité d'une maladie incurable chez une personne en fin de vie. Dans le second cas, le déni se manifeste chez une personne ayant perdu un être cher. Dans cette situation, le déni prend un « sens symbolique plutôt que littéral²⁹ ». La personne qui reçoit l'annonce du décès est alors paralysée par la nouvelle, éprouvant une incapacité à accepter ou à assimiler immédiatement la réalité de la perte.

Le déni se traduit souvent par des questions : Comment continuer à vivre sans cet être cher ? Sinon, pourquoi dois-je vivre, s'il/elle n'est plus ? Chaque jour constitue une nouvelle épreuve pour l'endeuillé, qui doit puiser en lui les ressources nécessaires (courage et force) pour traverser l'épreuve du jour au jour. Pour Kübler-Ross, « le déni et le choc nous aident à faire face à l'existence, à apprivoiser nos sentiments et notre douleur³⁰ ». À

²⁶ Advitam, *Religion et spiritualité dans le funéraire*, en ligne : <https://advitam.fr> (consulté le 2 avril 2025).

²⁷ Fondation Monbourquette, « les différentes étapes du deuil », dans *Soutien aux endeuillés*, en ligne : <https://www.fondationmonbourquette.com> (consulté le 22 mars 2025).

²⁸ E. KÜBLER-ROSS, D. KESSLER, *Sur le chagrin et le deuil*, p. 26.

²⁹ *Ibidem*.

³⁰ *Ibid.*, p. 29.

travers un flot incessant de questions, l'endeuillé prend progressivement conscience de l'absence prolongée de l'être cher. La réalité de la perte s'installe peu à peu, et l'individu prend conscience que son bien-aimé ne reviendra jamais. Selon Kübler-Ross, la reconnaissance de cette perte et les interrogations qui l'accompagnent « constituent les premiers pas inconscients sur la voie de la guérison³¹ ».

1.2.2. La colère

La colère est souvent accompagnée de sentiments de frustration et d'injustice, ainsi que d'un besoin de trouver quelqu'un ou quelque chose à blâmer. L'endeuillé reprend alors contact avec la réalité et prend pleinement conscience de la perte de l'être cher. Pour une mère ayant perdu son mari ou son fils, cette colère peut se traduire par des paroles exprimant son incompréhension : « C'est complètement injuste ! » Pourquoi mon fils ? Cette colère se manifeste également par une avalanche de questions sans réponse : Qu'a-t-il fait pour mériter cela ? Pourquoi maintenant ? À quoi sert de vivre si tout peut s'arrêter ainsi ? Quel sens donner à une vie brisée si tôt ? Comment accepter une telle injustice ? L'interrogation porte sur les raisons de la perte, son caractère arbitraire et l'absence de sens perceptible dans un événement vécu comme profondément inéquitable. Durant cette phase, la colère peut se diriger à la fois contre soi-même, contre autrui, et parfois même contre la personne décédée. Comme le souligne Kübler-Ross, cette colère peut se manifester à l'encontre des médecins qui n'ont pas pu sauver l'être cher, ou bien elle peut s'exprimer sous forme de révolte contre le mauvais sort. Kübler-Ross note que l'expression de cette colère constitue une réaction naturelle face à l'injustice de la perte.

Tout au long du processus de deuil, et particulièrement à l'étape de la colère, les personnes endeuillées, comme l'indique Kübler-Ross, peuvent s'interroger sur le rôle de Dieu : « Où est Dieu dans tout ça ? Où est son amour ? Sa toute-puissance ?³² ». Les acteurs engagés dans la pastorale du deuil, ainsi que les autorités religieuses, reconnaissent que la mort suscite des sentiments de colère envers Dieu. Ils accompagnent les endeuillés dans cette étape et encouragent l'expression de tous les sentiments liés au deuil. Dans certaines paroisses aujourd'hui, un comité de fidèles, après avoir reçu une formation appropriée, se voit attribuer la responsabilité pastorale de rendre visite aux personnes endeuillées et de les accompagner. Nous y reviendrons dans le chapitre trois.

³¹ E. KÜBLER-ROSS, D. KESSLER, *Sur le chagrin et le deuil* p. 30.

³² *Ibid.*, p. 32.

Dans l'un de ses exemples, Kübler-Ross cite les paroles d'un représentant du clergé, pour qui l'accompagnement des fidèles endeuillés constitue une priorité. Selon le prêtre, le service d'accompagnement commence immédiatement après le décès. « ...Mais je veux que ma communauté soutienne aussi ceux qui sont dans le deuil au jour le jour, sur le long terme³³ ». Le prêtre évoqué par Kübler-Ross explique que, durant cette phase de colère, dès lors que l'endeuillé a exprimé et extériorisé sa colère, il devient possible de reconnaître que Dieu, dans son amour infini, accueille cette colère et y répond par amour et compassion, même lorsque l'endeuillé éprouve envers lui une rancœur profonde³⁴.

Comme nous l'avons mentionné précédemment, la colère peut revêtir diverses formes. Être en colère signifie que nous sommes des êtres dotés de sentiments et que nous avons aimé profondément. La perte nous prive alors de l'objet de notre amour. Cette colère peut parfois sembler démesurée par rapport à l'intensité de l'amour que nous éprouvions pour l'être cher. À mesure que la colère s'estompe, le deuil évolue et prend progressivement une nouvelle forme³⁵.

1.2.3. Le marchandage

L'étape du marchandage représente un moment de négociation intérieure, où la personne endeuillée confronte le principe de la réalité à celui de la perte inacceptable. Selon Kübler-Ross, le marchandage s'accompagne du sentiment de culpabilité. L'endeuillé formule alors diverses interrogations, que Kübler-Ross désigne sous la forme de « si seulement...³⁶ ». Il se pose des questions comme s'il souhaitait que la vie retrouve son état antérieur : « si seulement la tumeur avait été décelée plutôt... si seulement cet accident ne s'était pas produit...³⁷ ». À ce stade, l'endeuillé cherche moins à négocier avec le monde extérieur qu'avec lui-même, ou même avec une puissance supérieure, dans l'espoir d'atténuer la douleur de la perte.

Cette étape du marchandage semble également nous rapprocher de la dimension théologique ou spirituelle, où l'endeuillé cherche des solutions pour surmonter sa souffrance. Il est confronté à des interrogations liées aux croyances religieuses ou aux pratiques symboliques, telles que la question d'une vie après la mort, le fait de réécouter la voix de la personne disparue ou encore d'allumer des cierges devant la photo du défunt,

³³ E. KÜBLER-ROSS, D. KESSLER, *Sur le chagrin et le deuil* p. 35.

³⁴ *Ibidem*.

³⁵ E. KÜBLER-ROSS, D. KESSLER, *Sur le chagrin et le deuil*, p. 37.

³⁶ E. KÜBLER-ROSS, D. KESSLER, *Sur le chagrin et le deuil*, p. 37.

³⁷ *Ibidem*.

autant de tentatives visant à maintenir un lien avec le défunt et à donner un sens à la perte. Certains choisissent de donner une place à l'être cher dans l'espace de vie de leur domicile.

L'endeuillé peut alors se tourner vers une force supérieure afin de l'aider à porter le fardeau de la perte, un fardeau marqué par des interrogations demeurant sans réponses. Cette dimension sera approfondie dans le chapitre suivant. Christophe Fauré, Médecin psychiatre et psychothérapeute spécialisé dans l'accompagnement des personnes en fin de vie et du deuil, a identifié certains phénomènes vécus pendant l'étape du marchandage, qu'il qualifie de « *vécus subjectifs de contact avec un défunt*³⁸ » (VSCD). Trois types de manifestations sont généralement observés.

- Perceptions physiques de la présence du défunt, telles que l'odeur du parfum de la personne disparue ou une forte sensation de sa présence.
- Des phénomènes électriques, tels que des scintillements de lumière ou des ordinateurs qui s'allument sans explication apparente.
- Des éléments liés aux animaux, comme la présence de papillons, de libellules, ou de plumes. Par exemple, au moment de penser à la personne disparue, il peut arriver qu'un papillon apparaisse soudainement, ou qu'une plume portée par le vent se pose devant la maison, sur le rebord d'une fenêtre³⁹. Ces éléments symboliques sont souvent perçus comme des signes de connexion avec le défunt, apportant un certain réconfort aux endeuillés.

Ces phénomènes se distinguent clairement des hallucinations et se caractérisent par des manifestations très brèves, qui ne doivent pas être confondues avec des phénomènes pathologiques. Selon Fauré, ces vécus ne sont pas directement liés à l'amour que l'on porte à la personne décédée, mais font partie intégrante du processus de deuil.

L'étape du marchandage, dans le processus de deuil, est centrée sur l'avenir. L'endeuillé nourrit l'espoir de retrouver l'être cher dans l'au-delà. À ce stade, comme le souligne Kübler-Ross, de nombreux endeuillés se tournent davantage vers la protection divine, priant pour le bien-être des autres membres de leur famille. L'exemple de la chanson *Tears in Heaven*, d'Eric Clapton, qui, après avoir perdu son fils, se demande s'il le reverra au paradis⁴⁰, illustre ce sentiment. De même, dans le poème « *Demain, dès l'aube...* », publié dans *Les Contemplations*, Victor Hugo écrit : « Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la

³⁸ C. FAURÉ, *Vivre le deuil au jour le jour*, Diffusée par la Maison des Obsèques, conférence du 1 novembre 2019, en ligne : https://beechwoodottawa.ca/sites/default/files/2021-03/Les%205%20étapes%20du%20deuil_French.pdf (consulté le 22 mars 2025).

³⁹ C. FAURÉ, *Vivre le deuil au jour le jour*, (consulté le 22 mars 2025).

⁴⁰ E. KÜBLER-ROSS, D. KESSLER, *Sur le chagrin et le deuil*, p. 41.

campagne, je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends. J'irai par la forêt, j'irai par la montagne. Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps⁴¹ ». Ces expressions, tout en exprimant la douleur de la perte, rapprochent l'endeuillé de son cher disparu et rappellent, avec une profonde tristesse, que « celle ou celui que nous aimions est bel et bien parti à tout jamais⁴² ».

1.2.4. La dépression

Alors que la colère et le marchandage peuvent apparaître comme des étapes très « actives » du deuil, la dépression constitue souvent une phase plus « tranquille⁴³ ». Il convient de ne pas confondre cette dépression avec une dépression pathologique au sens clinique du terme. La dépression dont parle Kübler-Ross se réfère plutôt à un ensemble de troubles dépressifs caractérisés par un repli sur soi, une profonde tristesse et une perte d'intérêt pour tout ce qui entourait auparavant l'endeuillé...⁴⁴ ». Cette dépression plonge l'endeuillé dans un état de désespoir face à la réalité de la perte. Peu à peu, il prend conscience de l'ampleur de la perte, ce qui se traduit par un isolement progressif, des pleurs fréquents et un désintérêt pour les activités qu'il appréciait auparavant.

Cette phase est souvent la plus prolongée du processus de deuil, plongeant l'endeuillé dans un profond accablement. Il est essentiel d'accepter la tristesse comme une étape intégrante du processus, tout en évitant de s'y attarder trop longtemps afin de ne pas compromettre sa santé mentale. Bien qu'elle soit une étape difficile, la dépression fait partie de l'itinéraire menant vers la guérison. De l'avis de Kübler-Ross, il ne s'agit pas de fuir la dépression, mais de « laisser la tristesse et la vacuité vous purifier et vous aider à examiner tous les aspects du deuil qui vous a frappé⁴⁵ ».

Si nous acceptons cette dépression, elle prendra fin dès qu'elle aura rempli son rôle. Selon Kübler-Ross, la dépression comporte des éléments qui peuvent contribuer au processus de deuil, en ralentissant notre progression et en nous offrant l'opportunité de prendre du recul par rapport à la perte, tout en favorisant une reconstruction personnelle complète. Ainsi, « la dépression initie une évolution, pousse à explorer le tréfonds de notre âme⁴⁶ », balisant la voie vers l'acceptation.

⁴¹ M. MARTINEZ, *les contemplations. Victor Hugo* (Parcours de lecture, 33), Paris, Bertrand-Lacoste, 1992, p. 37.

⁴² E. KÜBLER-ROSS, D. KESSLER, *Sur le chagrin et le deuil*, p. 41.

⁴³ Fondation du cimetière Beechwood, *Services funéraires. Cimetière et crémation*, en ligne : https://beechwoodottawa.ca/sites/default/files/2021-03/Les%205%20étapes%20du%20deuil_French.pdf (consulté le 27 mars 2025).

⁴⁴ E. KÜBLER-ROSS, D. KESSLER, *Sur le chagrin et le deuil*, p. 42.

⁴⁵ E. KÜBLER-ROSS, D. KESSLER, *Sur le chagrin et le deuil*, p. 43-44.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 46.

1.2.5. L'acceptation

Enfin, la dernière étape du processus de deuil correspond à l'acceptation de la réalité de la perte. Bien que cette étape marque un tournant vers la possibilité de retrouver la joie, il est important de souligner que la perte ne disparaît jamais vraiment. Ce qui change, c'est la relation à la perte, pas la perte elle-même. Toutefois, l'endeuillé est en mesure de trouver un sens à sa vie, même en l'absence de la personne chère qu'il a profondément aimée et qui n'est plus parmi nous. Selon Kübler-Ross, à ce stade, il se produit un retour progressif au calme et « nous finissons par accepter qu'elle est la nouvelle norme avec laquelle nous devons composer⁴⁷ ».

L'étape de l'acceptation ne représente pas nécessairement un moment de joie ou d'inspiration dans le processus de deuil. Elle ne signifie pas que la douleur ou la perte ont été surmontées, mais plutôt que l'endeuillé a intégré cette réalité et en a compris les conséquences dans le cadre de sa vie actuelle⁴⁸. Il est tout à fait naturel de ressentir des changements significatifs à ce stade. L'acceptation peut être vue comme la reconnaissance que des jours meilleurs sont possibles, tout en étant conscient que des moments difficiles peuvent encore survenir⁴⁹, ce qui demeure un aspect normal et inhérent au processus de deuil.

Au fur et à mesure que le processus de deuil progresse, on observe une diminution de l'intensité émotionnelle, permettant une rétrospection apaisée sur les souvenirs précieux de l'être cher, sans la souffrance qui les accompagnait auparavant. À ce stade, le deuil aura été traversé et la perte acceptée dans le cadre de la réalité personnelle de l'endeuillé. Longneaux conclut sa définition du deuil en affirmant qu'à ce moment, « la personne renaît à ce qu'elle est devenue⁵⁰ ».

Comme nous l'avons précédemment souligné, le processus de deuil est unique à chaque individu. En effet, les personnes endeuillées ne vivent pas le deuil de la même manière. Cette expérience dépend de facteurs tels que la culture, l'histoire personnelle, le cheminement de vie et l'attachement à l'être perdu. Les étapes du deuil évoquées ci-dessus ne suivent pas nécessairement un ordre linéaire et peuvent varier d'une personne à l'autre⁵¹, comme le précise Kübler-Ross. Il n'existe pas de modèle universel de deuil à la suite de la

⁴⁷ E. KÜBLER-ROSS, D. KESSLER, *Sur le chagrin et le deuil* p. 47.

⁴⁸ Fondation Monbourquette, « les différentes étapes du deuil », dans *Soutien aux endeuillés*, en ligne : <https://www.fondationmonbourquette.com> (consulté le 22 mars 2025).

⁴⁹ E. KÜBLER-ROSS, D. KESSLER, *Sur le chagrin et le deuil*, p. 50.

⁵⁰ J.-M. LONGNEAUX, *Finitude, solitude, incertitude*, p. 74.

⁵¹ E. KÜBLER-ROSS, D. KESSLER, *Sur le chagrin et le deuil*, p. 25.

perte d'un être cher. Ainsi, « chaque deuil est unique, comme chaque vie est unique⁵² ». Le processus de deuil, bien que normal, ne signifie pas oublier. Il constitue un cheminement qui permet d'intégrer et d'accepter la perte au sein de soi. C'est pourquoi il est essentiel de se faire accompagner par un acteur engagé dans la pastorale du deuil ou un professionnel de la santé mentale, afin de se reconstruire et de recouvrer la lumière du Christ, ouvrant ainsi un nouveau chemin vers la réconciliation avec soi-même.

1.3. Approche anthropologique de la mort et du deuil : étude des dimensions historiques, sociales et culturelles

L'étude des pratiques funéraires et des rituels de deuil à travers une perspective anthropologique permet de mettre en lumière les logiques sociales et culturelles qui sous-tendent les attitudes humaines face à la mort. Dans la suite de notre recherche, nous analyserons la manière dont ces pratiques funéraires, les rites de deuil et les représentations de la mort reflètent les structures sociales. Cette étude portera également sur l'évolution historique de ces pratiques, du Moyen Âge jusqu'à l'époque contemporaine, afin de mieux comprendre les transformations culturelles, religieuses et sociales qui les ont façonnées.

1.3.1. Dimension historique

Dans une perspective historique et mémorielle, les travaux de Philippe Ariès ainsi que ceux d'autres historiens majeurs comme Norbert Elias (*La solitude des mourants*, 1982), Jacques Gélis (*La mort et l'Occident*, 2005), mettent en évidence que le rapport que les sociétés contemporaines entretiennent avec la mort est une construction relativement récente, fruit d'évolutions culturelles et sociales survenues au fil des siècles.

Du Xe siècle jusqu'au seuil du XXIe siècle, la mort a été intégrée à la vie quotidienne et perçue comme un phénomène familier, relevant d'une mémoire collective où elle était, selon l'expression d'Ariès, « apprivoisée⁵³ ».

Bien qu'elle constitue une réalité douloureuse, la mort est traditionnellement perçue avec une forme de sérénité et s'inscrit dans une familiarité culturelle. Son approche donne lieu à un ensemble de rituels codifiés, au sein desquels le mourant joue un rôle actif⁵⁴, présidant symboliquement à son propre départ.

Dans les sociétés occidentales, différentes traditions ont jalonné le processus de deuil. Louis-Vincent Thomas, dans son ouvrage *Rites de mort pour la paix des vivants*, retrace le

⁵² E. KÜBLER-ROSS, D. KESSLER, *Sur le chagrin et le deuil*, p. 25.

⁵³ P. ARIÈS, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Seuil, 1975, p. 22.

⁵⁴ P. ARIÈS, *L'homme devant la mort*, Paris, Seuil, 1977, p. 21-22.

vécu du deuil dès l'annonce d'un décès : on sonnait le glas et tous au village savaient que telle personne n'y était plus⁵⁵. Au sein de la famille endeuillée, le nom du défunt était traditionnellement mentionné au cours des messes, signe liturgique de la place centrale occupée par la mémoire des morts dans la vie communautaire. Il fallait aller chercher du bois pour fabriquer un cercueil. Les uns et les autres se rassemblaient pour échanger les souvenirs du défunt mais aussi la tristesse causée par sa perte. La couture d'un linceul, la préparation du corps et les veillées funèbres rassemblaient la communauté. Tous, hommes et femmes, venaient présenter leurs condoléances aux endeuillés⁵⁶. Manu Keirse note aussi que les voisins se portaient volontaires pour porter le cercueil à l'église. Pour les croyants, une quête volontaire était organisée pour les demandes de messes à l'intention du défunt, la pose d'un signe distinctif, tel qu'une croix sur la porte du domicile du défunt, venait marquer publiquement le temps du deuil. L'un des signes les plus visibles de cette période restait le port du vêtement noir par les membres de la famille endeuillée. Ceux-ci quittaient le vêtement de deuil un an après le décès, à l'occasion d'une célébration religieuse⁵⁷. Ces pratiques symboliques, parfois complétées par l'obscurcissement de la maison (voiler les miroirs, arrêter les horloges, rentrer le bétail) ou encore par l'accrochage d'étoffes noires aux portraits, constituaient un langage rituel permettant à la communauté de reconnaître et de partager la douleur de la famille endeuillée⁵⁸.

Durant le premier Moyen Âge, la mort n'est ni cachée ni taboue : « l'homme était averti⁵⁹ ». Elle faisait partie intégrante de la vie quotidienne. Elle était envisagée avec une forme d'acceptation sereine, ancrée dans une vision collective du monde. La mort s'accompagnait traditionnellement de rites, de cérémonies et de prières qui participaient à l'élaboration d'un cadre symbolique et collectif. Dans de nombreux cas, les personnes s'éteignaient dans leur « lit⁶⁰ », entourées de leurs proches, dans un environnement familial. Le mourant, loin d'être passif, prenait une part active dans sa propre fin. Il participait pleinement au déroulement des rites d'adieu, entouré de ses amis et parents⁶¹. Cette ritualisation de l'agonie, vécue comme une prise « de congé solennel⁶² », s'inscrit dans une

⁵⁵ L. V. THOMAS, *Rites et mort pour la paix des vivants*, Paris, Fayard, 1985, p. 58.

⁵⁶ E. KÜBLER-ROSS, D. KESSLER, *Sur le chagrin et le deuil*, p. 249.

⁵⁷ M. KEIRSE, *Faire son deuil, vivre un chagrin. Un guide pour les proches et les professionnels*, Bruxelles, De Boeck, 2012 p. 22.

⁵⁸ L. V. THOMAS, *Rites et mort pour la paix des vivants*, p. 58.

⁵⁹ P. ARIÈS, *L'homme devant la mort*, p. 22.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 23.

⁶¹ P. ARIÈS, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Âge à nos jours*, p. 40.

⁶² J. PIRLOT, *La mort dans le contexte contemporain*, Tournai, Artistic, 1979, p. 6.

logique de continuité entre la vie et la mort, où la proximité des vivants et des morts est encore très forte.

À partir du second Moyen Âge, du XII^e au XIV^e siècle, une transformation s'opère dans la perception de la mort, en lien avec une évolution des mentalités religieuses et sociales. Une évolution significative se manifeste : l'individu acquiert une place centrale dans la représentation personnelle et plus intérieure de la mort, la mort de soi⁶³. L'enjeu du salut personnel prend une importance accrue. La préparation à la mort repose sur un processus spirituel centré sur la prière et la repentance⁶⁴. La mort n'est plus uniquement un passage collectif mais un moment décisif pour le destin de l'âme.

Les travaux d'Ariès, bon connaisseur de l'histoire des mœurs, mettent en lumière l'existence d'un véritable cérémonial structurant l'approche de la mort. Ce moment du rituel s'organise autour de deux phases essentielles⁶⁵, révélant la manière dont les sociétés traditionnelles organisaient et ritualisaient la fin de vie. D'abord, l'acte du regret de la vie :

- L'acte du regret de la vie : phase où l'individu fait un bilan de sa vie. Il se remettait en question sur la vie telle qu'elle a été jusqu'à présent (les êtres et les choses aimés, les moments forts et sombres durant son processus de vie). Le but était de confier sa vie à Dieu.
- Reconnaître ses fautes et demander pardon : le mourant demandait pardon pour les fautes commises, qu'elles soient intentionnelles ou non. C'est la phase où il avait la conviction d'être

pardonné par Dieu pour les fautes commises. Ce moment se terminait par la prière pénitentielle suivie de l'absolution.

L'attention se portait désormais sur son âme, engagée dans un combat entre les forces célestes et infernales à l'instant ultime. On assiste à l'apparition d'une iconographie sur la manière de bien mourir : les artes moriendi⁶⁶ du XV^e et du XVI^e siècle. Ce changement s'accompagne de nouvelles représentations, où l'instant de la mort devient le théâtre d'un affrontement symbolique entre les forces du bien et du mal, et où le jugement dernier tend à être anticipé, symboliquement reconfiguré comme intervenant dès l'instant de la mort⁶⁷.

Au XX^e siècle, les sociétés occidentales entrent dans une ère où la mort devient progressivement invisible. Dans son ouvrage *l'homme devant la mort*, Ariès parle d'une

⁶³ P. ARIÈS, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Âge à nos jours*, p. 37.

⁶⁴ P. ARIÈS, *L'homme devant la mort*, p. 24.

⁶⁵ P. ARIÈS, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Âge à nos jours*, p. 25-26.

⁶⁶ P. ARIÈS, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Âge à nos jours*, p. 40.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 38-39.

« mort interdite⁶⁸ », qu'il qualifie également de « mort inversée⁶⁹ ». Il décrit cette évolution comme un passage de la « mort apprivoisée⁷⁰ » à une « mort interdite ». Ce n'est pas tant que la mort a disparu, mais qu'elle est évacuée des espaces sociaux visibles. Elle est désormais reléguée à l'hôpital, sous la responsabilité du corps médical, tandis que la famille, autrefois actrice centrale, semble progressivement écartée du moment terminal. La mort devient « honteuse et objet d'interdit⁷¹ ».

Cette évolution des représentations et des pratiques funéraires reflète un glissement majeur dans les sociétés occidentales médiévales : du collectif vers l'individuel, du rituel partagé vers l'intériorisation spirituelle⁷². Avec la sécularisation et l'effondrement progressif des pratiques religieuses, les rituels funéraires perdent leur centralité. Le deuil, autrefois structuré par un ensemble de codes collectifs (vêtements, durée, comportement, les condoléances...), tend à se privatiser.

Au cours de la première moitié du XXe siècle, les mourants quittent progressivement le domicile familial pour finir leurs jours à l'hôpital⁷³. Ce déplacement marque un tournant majeur : la mort tend à devenir de plus en plus médicalisée. Si elle peut encore survenir entourée de proches, elle se produit désormais aussi fréquemment dans la solitude, au sein d'institutions hospitalières. C'est dans ce contexte que se développent les premières unités de soins palliatifs, offrant un accompagnement⁷⁴ destiné à soulager la souffrance physique et psychique des patients en fin de vie. Les décisions médicales concernant le maintien artificiel en vie sont prises en concertation avec les familles, notamment lorsque l'issue paraît inévitable⁷⁵. Le personnel soignant joue un rôle central dans l'accompagnement de la fin de vie, en soutenant à la fois le mourant et ses proches dans la traversée de cette épreuve, en amont du processus de deuil.

Ces mutations culturelles annoncent déjà en creux les changements plus profonds des périodes modernes et contemporaines, où la mort sera de plus en plus médicalisée, privatisée, tendant à devenir un sujet silencieux, voire tabou⁷⁶. Dans les sociétés occidentales contemporaines, la mort est de plus en plus intime au point de constituer un

⁶⁸ P. ARIÈS, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Âge à nos jours*, p. 67.

⁶⁹ B. SESBOÛÉ, *Invitation à croire II. Des sacrements crédibles et désirables*, Paris, Cerf, 2009, p. 223.

⁷⁰ P. ARIÈS, *L'homme devant la mort*, p. 36.

⁷¹ P. ARIÈS, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Âge à nos jours*, p. 67.

⁷² *Ibid.*, p. 69.

⁷³ P. ARIÈS, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Âge à nos jours*, p. 68.

⁷⁴ E. LEMOINE, J-P. PIERRON (dir.), *La mort et le soin autour de Vladimir Jankélévitch*, Paris, PUF, 2016, p. 42.

⁷⁵ E. LEMOINE, J-P. PIERRON (dir.), *La mort et le soin autour de Vladimir Jankélévitch*, p. 69.

⁷⁶ G. Clavandier, *Sociologie de la mort. Vivre et mourir dans la société contemporaine*, Paris, Armand Colin, 2009, p. 99-101.

véritable tabou social. Les marqueurs visibles de deuil, tels que les vêtements noirs⁷⁷, les veillées funèbres, les chambres mortuaires, les cortèges au cimetière⁷⁸, ou les périodes de deuil socialement reconnues ont simplement disparu, de sorte que la mort d'un ami, d'un voisin ou d'un collègue peut désormais nous surprendre⁷⁹. Le deuil, devenu plus intime, moins ritualisé, tend à se vivre dans une forme d'invisibilité sociale⁸⁰.

Comment, dans un tel contexte, rendre visible un état de souffrance psychique tel que le deuil, afin d'en déclencher la reconnaissance d'assurer l'accompagnement des personnes endeuillées? Cette absence de signes extérieurs laisse les individus seuls face à leur souffrance, devant l'obligation de chercher eux-mêmes ce qu'il faut faire⁸¹, hors de tout cadre symbolique partagé. Il se pourrait qu'aujourd'hui, le diagnostic psychiatrique ou psychologique, aléa psychopathologique⁸² (le trouble de deuil prolongé, la souffrance, le stress post-traumatique, l'affliction, la dépression⁸³ ...), tienne lieu de signal social du deuil, remplissant une fonction comparable à celle qu'exerçaient autrefois les vêtements de deuil et autres signes visibles dans divers contextes culturels.

Sous l'angle symbolique, ce diagnostic vient à point comme un outil de reconnaissance sociale : il nomme la souffrance et ouvre éventuellement une voie à une forme d'accompagnement. Là où autrefois la souffrance du deuil était portée socialement par la communauté, elle est aujourd'hui individualisée et souvent médicalisée. On préfère rester avec détachement, à ne pas avoir à parler de la mort⁸⁴.

Bien qu'il soit d'apparence clinique, ce diagnostic peut être interprété comme une réponse contemporaine dont le besoin anthropologique fondamental est de marquer symboliquement le passage, de reconnaître la perte, d'entourer et d'accompagner ceux qui souffrent⁸⁵. Ce faisant, il assume partiellement la fonction que remplissaient autrefois les rites religieux, comme les vêtements de deuil ou les célébrations en communauté. Ces perspectives permettent de mieux saisir les dynamiques socioculturelles de l'effacement progressif du fait mortuaire dans l'espace public. Mais cette disparition apparente des rituels traditionnels ne signifie pas une absence de sens. Au contraire, de nouvelles formes de rituels et d'expressions du deuil émergent, témoignant d'un besoin profond de réinventer

⁷⁷ M. KEIRSE, *Faire son deuil, vivre un chagrin*, p. 224.

⁷⁸ L. V. THOMAS, *Rites et mort pour la paix des vivants*, p. 124.

⁷⁹ J.-M. LONGNEAUX, *Finitude, solitude, incertitude*, p. 110.

⁸⁰ *Ibidem*.

⁸¹ M. KEIRSE, *Faire son deuil, vivre un chagrin*, p. 225.

⁸² M. HANUS, *Les deuils dans la vie. Deuils et séparation chez l'adulte, chez l'enfant*, Paris, Maloine, 1994, p. 32.

⁸³ *Ibid.*, p. 47.

⁸⁴ M. KEIRSE, *Faire son deuil, vivre un chagrin*, p. 225.

⁸⁵ M. HANUS, *Les deuils dans la vie*, p. 304.

les manières de dire adieu, de faire mémoire⁸⁶ et de maintenir un lien symbolique avec les morts.

1.3.2. Dimension sociale et culturelle

Le deuil, en tant que phénomène humain universel, s'inscrit dans un ensemble de pratiques culturelles, sociales et symboliques. Ses formes et ses significations varient selon les sociétés et les époques. Chaque culture élabore ses propres manières de faire face à la mort, d'accompagner les personnes en fin de vie et de soutenir les endeuillés à travers des rituels codifiés. D'une part, ces rituels et rites funéraires permettent d'inscrire l'événement de la mort dans un cadre collectif structurant⁸⁷, donnant ainsi un sens à une réalité souvent vécue comme déstabilisante. D'autre part, ils offrent un espace codifié pour l'expression du chagrin⁸⁸, réduisant le risque d'isolement émotionnel chez les personnes endeuillées. Ils assurent un passage symbolique vers l'au-delà ou une autre forme d'existence⁸⁹.

Le deuil est de notre point de vue, un phénomène profondément social. À travers les rituels et les rites funéraires, la tristesse individuelle prend une dimension sociale ou collective⁹⁰. Il concerne les liens que nous entretenons avec autrui et la manière dont nous faisons face à la perte. Ce qui peut apparaître à première vue comme des différences individuelles s'inscrit en réalité dans des contextes socioculturels plus larges. En anglais, les termes *bereavement*, *grief* et *mourning* rendent compte des descriptions de cette diversité : ils désignent respectivement la perte elle-même, la réaction émotionnelle et le processus social du deuil⁹¹. La famille, les voisins, les amis, la culture, la religion, la tradition et l'espace du vécu du deuil jouent un rôle essentiel dans ce processus.

Dans son ouvrage *Sur le chagrin et le deuil. Trouver un sens à sa peine à travers les cinq étapes du deuil*, Kübler-Ross décrit le sens et le rôle de la communauté dans le processus de deuil. Elle évoque la perte des personnalités mondialement connus comme Mère Teresa et John Kennedy Jr., ainsi que les victimes des attentats du 11 septembre⁹². Les hommages rendus à ces figures contribuent à resserrer les liens au sein de la communauté nationale et internationale. Ces rituels funéraires témoignent d'une époque où la mort occupait une place centrale dans la vie communautaire⁹³, rythmant l'existence

⁸⁶ T. LAQUEUR, *Le travail des mort : une histoire culturelle des dépouilles mortelles*, trad. H. BORRAS, Paris, Gallimard, 2018, p. 51.

⁸⁷ L. V. THOMAS, « Leçon pour l'occident : ritualité du chagrin et du deuil en Afrique noire », dans T. NATHAN (dir.), *Rituels de deuil, travail du deuil*, t. 10, 1988, p. 11-44 (p. 14).

⁸⁸ L. V. THOMAS, « Leçon pour l'occident : ritualité du chagrin et du deuil en Afrique noire », p. 24-25.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 13

⁹⁰ M. KEIRSE, *Faire son deuil, vivre un chagrin*, p. 22.

⁹¹ L. V. THOMAS, Rites et mort pour la paix des vivants, p. 71.

⁹² E. KÜBLER-ROSS, D. KESSLER, *Sur le chagrin et le deuil*, p. 249.

⁹³ *Ibidem*.

collective et renforçant les liens sociaux autour du défunt. Amis, voisins et membres de la communauté accompagnaient le défunt jusqu'au cimetière⁹⁴, puis manifestaient leur soutien à la famille endeuillée. Ces gestes de solidarité et cette présence collective participaient d'un processus social visant à inscrire la perte dans une perspective partagée.

Pour sa part, Philippe Rouillard met en évidence cette évolution en comparant les pratiques funéraires traditionnelles aux formes contemporaines des obsèques. Il rappelle que, dans la société européenne traditionnelle, l'un des signes les plus visibles du décès était le cortège funèbre reliant successivement la maison du défunt à l'église, puis l'église au cimetière⁹⁵. La procession était ouverte par la croix et suivie des enfants de chœur, du célébrant et le cas échéant, d'autres prêtres. Derrière le corbillard, souvent tiré par plusieurs chevaux richement harnachés, prenaient place les membres de la famille : les hommes chargés de porter le deuil, puis les femmes, parmi lesquelles les parentes les plus proches étaient parfois dissimulées sous un long voile de deuil. Venaient les amis, les voisins et les connaissances⁹⁶.

Ce cortège permettait au défunt de parcourir une dernière fois les lieux, ruraux ou urbains, qui avaient constitué son cadre de vie. Il exprimait à la fois la volonté d'honorer le disparu, le désir éventuel de manifester le statut social de la famille et surtout, la décision de l'accompagner symboliquement jusqu'à sa dernière demeure. La procession constituait donc un véritable acte collectif d'accompagnement : la communauté marchait avec le défunt au cours de son ultime voyage⁹⁷.

Aujourd'hui, le cortège funèbre subsiste encore dans certaines régions rurales, mais il a largement disparu des espaces urbains. L'intensification de la circulation automobile a rendu les processions difficiles, tandis que les corbillards traditionnels ont été remplacés par des véhicules plus rapides et plus discrets. Pourtant, lors de certains événements exceptionnels, le cortège funèbre peut retrouver toute sa portée symbolique et son pouvoir d'émotion collective. Les funérailles du roi Baudouin de Belgique, le 7 août 1993, ainsi que celles de Diana, princesse de Galles, le 6 septembre 1997, en offrent deux exemples⁹⁸. Les personnes qui participèrent à ces cortèges ou qui les suivirent à distance furent éprouvées, à des degrés divers, par le sentiment d'avoir accompagné le souverain ou la princesse

⁹⁴ M. KEIRSE, *Faire son deuil, vivre un chagrin*, p. 22.

⁹⁵ P. ROUILLARD, *Histoire des liturgies chrétiennes de la mort et des funérailles*, Paris, Cerf, 1999, p. 66.

⁹⁶ P. ROUILLARD, *Histoire des liturgies chrétiennes de la mort et des funérailles*, p. 66-67.

⁹⁷ *Ibid.*, 67.

⁹⁸ P. ROUILLARD, *Histoire des liturgies chrétiennes de la mort et des funérailles*, p. 67.

jusqu'à leur dernière demeure. Dans de telles circonstances, les obsèques retrouvent pleinement leur dimension publique, collective et symbolique.

Enracinés dans l'histoire et la mémoire collective d'un groupe, ces rituels fonctionnent comme des repères symboliques. Ils marquent les différentes étapes du processus de séparation (rites funéraires, la veillée, les commémorations), et renforcent la cohésion sociale⁹⁹. De ce fait, les rituels funéraires participent non seulement à l'hommage rendu au défunt, mais aussi à la reconstruction identitaire des proches, qui doivent désormais réapprendre à vivre en l'absence de l'être perdu. Autrefois, la mort, vécue dans l'espace domestique, mobilisait collectivement les proches et les voisins, renforçant les liens sociaux par des pratiques partagées de deuil. À cette époque, mourir était un processus communautaire, intégré à la vie quotidienne, bien éloigné de l'isolement institutionnel contemporain¹⁰⁰.

Malgré leur caractère parfois éprouvant, les rituels de deuil remplissent une fonction sociale essentielle. Ils permettent non seulement de marquer la transition liée à la perte, mais aussi de créer un espace collectif de reconnaissance du chagrin¹⁰¹. L'anthropologue Arnold Van Gennep, dans son ouvrage classique *les Rites de Passage*, a mis en lumière la structure tripartite des rituels funéraires : « séparation, marge et agrégation¹⁰² ». Pour lui, le deuil, ne concerne pas seulement le défunt, mais toute la communauté qui doit symboliquement le détacher du monde des vivants. Les vivants accompagnent le mort dans une phase transitoire, pour ensuite retrouver un nouvel équilibre social, en fonction de leur proximité avec le défunt¹⁰³.

Ces rituels ont pour double fonction : accompagner le défunt dans son passage vers « la route longue et tortueuse » menant à l'au-delà, souvent symboliquement situé au nord, lieu traditionnellement associé au pays des morts, et restaurer l'ordre symbolique mis en péril par sa disparition¹⁰⁴. En fournissant un cadre structurant et codifié, ces pratiques rituelles permettent aux endeuillés de faire face à la réalité de la perte tout en trouvant un certain apaisement dans l'expression collective du deuil.

Pour mieux comprendre la dimension collective du deuil, les travaux de Victor Turner sur la liminalité apportent un éclairage particulièrement pertinent. Turner définit la période de deuil comme une phase transitoire et ambiguë durant laquelle les repères sociaux ,

⁹⁹ L. V. THOMAS, *Rites et mort pour la paix des vivants*, p. 15.

¹⁰⁰ E. KÜBLER-ROSS, D. KESSLER, *Sur le chagrin et le deuil*, p. 250-249.

¹⁰¹ M. KEIRSE, *Faire son deuil, vivre un chagrin*, p. 22.

¹⁰² A. VAN GENNEP, *Les rites de passage. Étude systématique des rites*, Paris, Éditions Picard, 1981, p. 14.

¹⁰³ A. VAN GENNEP, *Les rites de passage*, p. 211.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 215.

personnels et symboliques sont suspendus ou bouleversés¹⁰⁵. Le rituel occupe une place centrale durant cette période de transition. Il crée un espace de transformation symbolique permettant aux individus endeuillés de franchir cette épreuve, non pas seul, mais au sein d'un cadre communautaire¹⁰⁶ structuré.

Ces approches anthropologiques, en particulier celles de Turner, soulignent l'importance du geste rituel, du langage symbolique et du soutien communautaire dans l'accompagnement du deuil. Elles rappellent que le rituel ne relève pas uniquement d'une tradition religieuse figée, mais d'une fonction anthropologique fondamentale : accompagner les transitions de vie¹⁰⁷, en particulier celles liées à la perte et à la mort, dans un cadre où la communauté participe à la reconstruction du sens.

De nos jours, la méconnaissance croissante des rituels funéraires, conséquence directe de la sécularisation¹⁰⁸ entendue comme un éloignement progressif de l'institution religieuse¹⁰⁹ ne signifie pas nécessairement une disparition de la quête de sens. Elle reflète plutôt une réappropriation d'une nouvelle identité¹¹⁰ et une reconfiguration des représentations pour dédramatiser la mort¹¹¹ au sein des sociétés contemporaines. Ce phénomène s'accompagne d'une déconstruction des symboles associés à la perte, dans un contexte où l'expérience du deuil devient une affaire privée¹¹², sans recours à une communauté.

La mort est devenue un enjeu commercial. La rentabilité et le profit sont des moteurs dans une société moderne engagée dans l'économie du marché. Ce processus, que l'on peut qualifier de « commercialisation de la mort », se manifeste par la transformation des pratiques funéraires en services marchands standardisés et par l'émergence d'une industrie funéraire structurée autour de la rentabilité.

Cet avis est partagé par Thomas¹¹³, pour qui, les rites funéraires, au-delà de leur dimension symbolique et sociale, impliquent une charge financière importante, qu'il serait illusoire de négliger dans l'analyse contemporaine de la mort. Les pompes funèbres proposent aujourd'hui des services personnalisés et complets¹¹⁴, allant bien au-delà des

¹⁰⁵ B. A. BABCOCK « Mud, Mirrors and Making Up : Liminality and Reflexivity in Between the Acts », dans K. M. ASHLEY (éd.), *V. TURNER, and the Construction of Cultural Criticism : Between Literature and Anthropology*, Bloomington, Indiana University Press, 1990, p. xviii.

¹⁰⁶ B. A. BABCOCK. « Mud, Mirrors and Making Up : Liminality and Reflexivity in Between the Acts », p. xix.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. xvii.

¹⁰⁸ L. V. THOMAS, *Rites et mort pour la paix des vivants*, p. 37.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 97.

¹¹⁰ J.-M. LONGNEAUX, *Finitude, solitude, incertitude*, p. 150.

¹¹¹ L. V. THOMAS, *Rites et mort pour la paix des vivants*, p. 90.

¹¹² J.-M. LONGNEAUX, *Finitude, solitude, incertitude*, p. 110.

¹¹³ *Ibid.*, p. 46.

¹¹⁴ L. V. THOMAS, *Rites et mort pour la paix des vivants*, p. 48.

formules traditionnelles: cercueils de luxe, dispositifs de réfrigération (*l'Ibernsalm*)¹¹⁵, objets personnels du défunt, ou encore discours affectifs des membres de la famille.

Cette évolution répond à un besoin réel de sens, mais elle laisse souvent les endeuillés sans ancrage ni écoute. La commercialisation de la mort s'inscrit dans un cadre où la dimension émotionnelle du deuil est souvent confiée à des professionnels rémunérés, réduisant la place de la communauté dans l'accompagnement de la perte. Ce phénomène entraîne des implications éthiques et sociales non négligeables, comme l'inégalité d'accès aux services funéraires. Dans son sillage, Danièle Hervieu-Léger souligne que nous sommes passés d'un cadre religieux institué à une « religion au choix¹¹⁶ », où les références symboliques sont choisies individuellement, souvent en dehors des institutions ecclésiales traditionnelles. Selon l'auteur, la modernité ne se caractérise pas simplement par la disparition de la croyance, mais par sa recomposition et sa désinstitutionalisation. Le modèle traditionnel, dans lequel les grandes Églises encadraient la vie religieuse et assuraient la transmission d'une mémoire collective, laisse progressivement place à un « croire » plus individualisé, mobile et pluriel.

La culture actuelle tend à éviter de penser la mort. Elle la repousse dans les marges du discours social, laissant, les endeuillés sans repères et sans espace de consolation partagée. D'où la nécessité de ne pas faire le deuil seul, mais de le vivre avec les autres¹¹⁷.

La disparition progressive des rites funéraires traditionnels a entraîné un affaiblissement des moments collectifs qui accompagnaient autrefois la survenue d'un décès, cédant la place à une privatisation¹¹⁸ du deuil. Chacun est désormais amené à faire face à la perte selon ses propres modalités, confronté à un vide existentiel que la société ne comble plus. La solitude tend alors à se substituer aux espaces de rencontre et de soutien autrefois organisés¹¹⁹ autour du rituel. Cette évolution correspond à une transformation plus large des pratiques funéraires, caractérisée notamment par la simplification et la désocialisation des rites.

Si les rites avaient pour fonction de rappeler la mémoire des défunts dans un cadre douloureux, ils jouaient également un rôle apaisant¹²⁰ en assurant une cohésion sociale et

¹¹⁵ L. V. THOMAS, *Rites et mort pour la paix des vivants*, p. 49.

¹¹⁶ D. HERVIEU-LÉGER, *Le pèlerin et le converti. La religion en mouvement*, Paris, Flammarion 1999, p.65. Danièle Hervieu-Léger analyse les transformations du religieux dans les sociétés occidentales marquées par l'héritage chrétien. Elle souligne le passage d'une société à encadrement religieux traditionnel à une modernité caractérisée par l'individualisme du croire, la désinstitutionalisation, et la mobilité des pratiques religieuses contemporaines.

¹¹⁷ M. KEIRSE, *Faire son deuil, vivre un chagrin*, p. 22.

¹¹⁸ M. HANUS, *Les deuils dans la vie. Deuils et séparation chez l'adulte, chez l'enfant*, Paris, Maloine, 1994, p. 26.

¹¹⁹ M. KEIRSE, *Faire son deuil, vivre un chagrin*, p. 22.

¹²⁰ *Ibidem*.

en accompagnant les individus dans le processus de deuil. Les acteurs engagés dans la pastorale du deuil sont appelés à reconnaître ces nouvelles modalités d'expression du deuil. Ils doivent mettre en avant l'universalité du deuil et proposer des formes d'accompagnement adaptées, assorties d'indications précises¹²¹, et offrir des espaces de rituels et de symboles renouvelés, capables d'apporter un soutien communautaire, spirituel et existentiel aux personnes endeuillées.

Conclusion

Cette première partie a permis de poser les fondements anthropologiques nécessaires à la compréhension du deuil. Celui-ci apparaît comme une expérience humaine universelle, inhérente à la condition humaine, mais profondément singulière dans ses modalités et son vécu. Loin de se réduire à une réaction émotionnelle ponctuelle, le deuil s'est révélé comme un processus complexe, déclenché par la perte, engageant l'ensemble de la personne dans ses dimensions psychique, existentielle, relationnelle et sociale.

Les approches psychanalytiques et philosophique ont mis en évidence le deuil comme un travail d'élaboration, visant l'intégration de l'absence, la transformation du lien à l'être perdu et une réorganisation progressive de l'identité. L'apport de Longneaux a permis de comprendre le deuil comme une expérience de rupture et de transformation, un passage entre une vie « d'avant » et une « d'après », dans lequel l'endeuillé est appelé à renoncer à ce qui n'est plus afin de renaître à ce qu'il est devenu. À travers l'analyse du processus de deuil, notamment à travers les étapes proposées par Kübler-Ross, nous avons souligné le caractère non linéaire, unique et profondément subjectif de ce cheminement. Chaque deuil dépend de l'histoire personnelle et échappe à toute normalisation rigide de l'expérience de la perte.

Enfin, l'approche anthropologique a mis en évidence que le deuil est aussi un fait social, historiquement et culturellement situé. Les rites funéraires et les pratiques de deuil ont longtemps assuré une fonction essentielle de reconnaissance collective, de symbolisation de la perte et de soutien communautaire. Leur effacement progressif dans les sociétés occidentales contemporaines, marqué par la médicalisation et la privatisation de la mort, laisse de nombreux endeuillés confrontés à une souffrance souvent invisible et solitaire.

Dans ce contexte, plusieurs questions se posent : comment identifier et évaluer les initiatives mises en œuvre par les différents acteurs engagés dans la pastorale du deuil ? De

¹²¹ M. HANUS, *Les deuils dans la vie*, p. 304-305.

quelle manière la théologie peut-elle interpréter et encadrer la croyance en l'« après-mort », ainsi que les rites par lesquels la communauté chrétienne l'exprime et la transmet ? Ces interrogations ouvrent la voie à la suite de ce travail.

Après avoir abordé le deuil comme un défi anthropologique, il convient désormais d'en explorer la dimension théologique. La partie suivante s'attachera à montrer comment la foi chrétienne, à partir de l'Écriture, de la tradition et de la réflexion contemporaine, peut éclairer l'expérience du deuil et fonder une pastorale capable d'accompagner, de soutenir et de faire vivre l'espérance avec celles et ceux qui traversent l'épreuve de la perte.

Chapitre 2. Le défi théologique

Introduction

Ce deuxième chapitre se propose d'examiner la réponse théologique et chrétienne à l'expérience du deuil, en mettant en lumière la manière dont l'espérance en la résurrection et en la vie éternelle éclaire le vécu de l'être humain confronté à la mort d'un proche. Après avoir analysé dans la première partie les dimensions humaines, psychologiques et existentielles du deuil, notre réflexion se déplace vers le champ proprement théologique, afin de montrer en quoi la foi chrétienne constitue une ressource de sens et d'espérance face à cette épreuve.

L'enjeu de cette partie est double : d'une part, il s'agit de montrer que l'espérance chrétienne face à la mort ne relève pas d'une simple consolation spirituelle, mais qu'elle s'enracine dans le mystère pascal du Christ mort et ressuscité, cœur de la foi chrétienne. D'autre part, cette réflexion vise à mettre en lumière que la mort ne supprime ni la douleur ni l'épreuve de la perte, mais qu'elle ouvre un chemin de sens et d'espérance, permettant à l'homme endeuillé d'inscrire sa souffrance dans une dynamique de salut et de vie nouvelle. Pour ce faire, cette partie s'inscrit dans une approche théologique intégrative, articulant théologie biblique, théologie dogmatique et théologie pastorale.

Dans un premier temps, cette étude mettra en évidence le caractère central de la résurrection du Christ comme fondement de la foi chrétienne et comme clé de lecture du sens de la mort humaine. Cette section s'ouvrira par une théologie biblique solidement établie montrant comment la foi pascalle, telle qu'elle s'exprime dans les Évangiles et les écrits pauliniens, assume pleinement l'expérience du deuil. Notre attention se portera ensuite sur la contribution des Pères de l'Église à la compréhension chrétienne de la mort, du salut et de l'espérance. À travers les figures de Cyprien de Carthage, Ambroise de Milan et Augustin d'Hippone, nous montrerons comment la pensée patristique, nourrie par la foi en la résurrection, a su articuler rigueur doctrinale et souci pastoral, offrant ainsi des repères précieux pour l'accompagnement des chrétiens et chrétiennes confrontés à la perte d'un proche. Enfin, la dernière sous-partie permettra d'approfondir la manière dont le mystère pascalle éclaire la compréhension chrétienne de la mort, de la souffrance et de la culpabilité.

Dans un second temps, nous explorerons la communion des saints, envisagée comme une dimension essentielle de l'espérance chrétienne dans l'épreuve du deuil. Nous présenterons d'abord les fondements théologiques, avant d'en montrer la pertinence pour l'accompagnement des personnes endeuillées. Loin d'être un simple article de foi théorique,

la communion des saints sera étudiée comme une réalité ecclésiale vivante, capable de soutenir les personnes endeuillées en affirmant que la mort ne rompt pas la communion dans le Christ, mais la transforme. Cette perspective permettra de mettre en lumière les implications pastorales concrètes de cette doctrine, notamment à travers la prière pour les défunts, la liturgie et l'accompagnement ecclésial.

2.1. Christ, mort et ressuscité : fondement de la foi chrétienne

2.1.1. Une théologie biblique solidement établie

La mort et la résurrection du Christ constituent le fondement central de la foi chrétienne. Dans la perspective de la théologie biblique, le Christ, reçoit de Dieu l'autorité souveraine sur la vie et sur la mort, inaugurant ainsi le mystère de la résurrection. Sa mort, interprétée à la lumière de deux affirmations essentielles : il est mort « pour nos péchés » et « selon les Écritures¹²² ». Les récits évangéliques rapportent trois résurrections opérées par Jésus : celle de Lazare, l'ami de Jésus (Jean 11,1-44), le fils de la veuve de Naïm (Luc 7,11-17) et la fille de Jaïre (Marc 5,21-43).

Ces épisodes s'inscrivent dans la continuité des miracles prophétiques de l'Ancien Testament, préfigurant la résurrection du Christ, tout en s'en distinguant par leur nature. Cependant, la résurrection du Christ se distingue fondamentalement de ces récits par sa nature ontologique : là où les autres retrouvent une existence purement humaine et périssable, le ressuscité inaugure une vie nouvelle, incorruptible et glorieuse, qui échappe définitivement à la mort.

Si les récits évangéliques de résurrection ne mettent pas en scène le deuil lui-même, la foi pascalle, intégrée à la pastorale du deuil, en assume toute la portée existentielle. Comme l'a écrit Joseph Ratzinger dans son ouvrage *La mort et l'au-delà : court traité d'espérance chrétienne*, il nous propose une redéfinition de la mort. Ratzinger y soutient que la résurrection du Christ transforme la nature de la mort : de séparation radicale, elle devient une opportunité de « communion » avec Dieu et, par extension, avec les autres¹²³.

Dans un contexte de sécularisation où le sens du mystère et de la transcendance s'affaiblit, cette conviction chrétienne fonde une espérance qui dépasse la simple consolation psychologique. Elle soutient un travail spirituel de deuil en inscrivant la perte dans la dynamique pascalle : mort, passage, renaissance. C'est pourquoi, la foi en la

¹²² J. RATZINGER, *Il nous parle en chemin. La Résurrection de Jésus d'entre les morts*, Vaticana, Parole et Silence, 2019, p. 137.

¹²³ J. RATZINGER, *La mort et l'au-delà. Court traité d'espérance chrétienne* (trad. H. ROCHAIS), Paris, Fayard, 1980, p. 174.

résurrection du Christ, intégrée dans la pastorale du deuil, permet d'éclairer l'expérience de la mort dans une perspective de salut. Ainsi, la pastorale du deuil devient un chemin de réconciliation intérieure et de reconstruction du sens, au cœur même de la condition humaine marquée par la finitude.

Dans les récits de résurrection, Jésus place celles et ceux qui viennent à sa rencontre sur le chemin de la foi. Face à l'épreuve universelle de la mort, cette souffrance inéluctable à laquelle nul être humain n'échappe, Jésus apporte une parole de consolation et d'espérance en offrant le don de la vie. À Jaïre, il déclare : « Sois sans crainte, aie seulement la foi » (Mc 5,36) ; à la veuve de Naïm, il dit : « Ne pleure pas » (Lc 7,13); et à Marthe, la sœur de Lazare : « Ton frère ressuscitera » (Jn 11,23). En réponse aux paroles de Marthe, Jésus affirme solennellement : « Je suis la résurrection. Qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Le crois-tu ? » (Jn 11,25-26). Cette interpellation, bien qu'inscrite dans un dialogue circonstancié, s'étend à tous les croyants, en particulier à ceux que le deuil atteint. Ainsi, chaque fois que la mort vient rompre l'équilibre de l'existence humaine, cette parole s'actualise comme promesse de vie et fondement d'une espérance eschatologique. Le récit de la mort de Lazare, l'ami de Jésus (Jn 11,1-44), constitue un passage central pour comprendre l'attitude chrétienne face au deuil. Jésus lui-même y est confronté à la perte d'un ami cher, et sa réaction, profondément humaine et théologiquement significative, peut servir de modèle pour les croyants.

Tout d'abord, Jésus répond à la souffrance par une profession de foi claire et solennelle : « Je suis la résurrection. Qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Le crois-tu ? » (Jn 11,25-26). Cette déclaration manifeste une certitude radicale en la puissance de la vie sur la mort. Le chrétien endeuillé est ainsi invité à s'ancrer dans cette espérance : la mort n'a pas le dernier mot, car le Christ en a déjà triomphé.

Ensuite, le texte souligne la compassion de Jésus : « Jésus pleura » (Jn 11,35). Ce verset, le plus court de toute la Bible, montre que la foi n'exclut ni la douleur ni les larmes. Le Christ, tout en étant la résurrection, partage la souffrance humaine. À sa suite, le croyant est appelé à vivre une foi incarnée, qui n'ignore pas la peine, mais qui pleure avec ceux qui pleurent, selon l'exhortation paulinienne : « Réjouissez-vous avec ceux qui sont dans la joie, pleurez avec ceux qui pleurent » (Rm 12,15).

Enfin, Jésus adresse à son Père une prière d'action de grâce : « Père, je te rends grâce de m'avoir écouté. Je savais que tu m'écoutes toujours ; mais c'est à cause de la foule qui m'entoure que j'ai parlé, afin qu'ils croient que tu m'as envoyé » (Jn 11,41-42). Par cette

prière, il manifeste sa communion avec le Père et transforme le moment de deuil en un acte de foi publique, destiné à susciter la foi chez les témoins. Ainsi, face à la mort, le chrétien est appelé à imiter cette triple attitude de Jésus : proclamer la foi en la résurrection, compatir sincèrement à la douleur des autres, et remettre toute chose entre les mains de Dieu dans la prière confiante.

Le chrétien regarde toute souffrance à travers Jésus-Christ. De même, si le chrétien vit, « ce n'est plus lui qui vit, mais le Christ qui vit en lui » (Ga 2,20). Ainsi, les souffrances du chrétien sont « les souffrances du Christ en lui » (2 Co 1,5). Cette solidarité divine ouvre une voie de transfiguration de la souffrance, qui peut devenir, unie à celle du Christ, lieu de croissance intérieure, de purification, voire de participation à l'œuvre rédemptrice (Col 1,24).

Dans la suite des Évangiles, nous retrouvons des récits qui mettent en avant la résurrection du Christ. « Le Fils de l'homme doit beaucoup souffrir, être rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, être tué et, après trois jours, ressusciter » (Mc 8,31). C'est ce que nous professons dans le Symbole des Apôtres : « le troisième jour, il est ressuscité selon les Écritures ». Saint Paul, pour sa part, atteste en 1 Co 15 que Jésus, réellement mort et enseveli, est vraiment ressuscité¹²⁴ ».

L'évangéliste Matthieu évoque de plus l'engloutissement de Jonas par un grand poisson (Mt 12,40): « car tout comme Jonas fut dans le ventre du monstre marin trois jours et trois nuits, ainsi le Fils de l'homme sera dans le sein de la terre trois jours et trois nuits¹²⁵ ». Ce signe renvoie aussi à l'image du temple utilisée par Jésus en Jean : « Détruisez ce sanctuaire, et je le relèverai en trois jours..., or il parlait du temple de son corps » (Jn 2,19b).

Pour les disciples, l'annonce de la résurrection du Christ, demeure initialement obscure (Mt 9,10). La mort et la sépulture du Christ les plongent dans le désespoir (Jn 20,19 ; Mc 16,14 ; Lc 24,21-24), car ils ne saisissent pas encore que selon les Écritures, le Christ devait ressusciter d'entre les morts (Jn 20,9). Ce n'est qu'à la lumière de l'expérience pascale, décrite comme « le centre même du Credo chrétien¹²⁶ », que la foi en la résurrection s'enracine profondément dans leur compréhension et leur existence. Cette expérience pascale leur apparaît comme « la réponse de Dieu¹²⁷ » à la mort.

¹²⁴ J. RATZINGER, *Il nous parle en chemin*, p. 140-141.

¹²⁵ C. FOCANT, *Le Ressuscité. Figure d'une présence autre*, Paris, Cerf, 2024, p. 46.

¹²⁶ B. SESBOÛE, *Le Christ hier, aujourd'hui et demain*, Paris, Desclée et Brouwer, 2004, p. 8.

¹²⁷ E. CHARPENTIER, « Christ est ressuscité ! », dans *Cahiers évangile*, t. 3, 1984, p. 4-74 (p. 59).

Le Nouveau Testament témoigne de multiples apparitions du Christ ressuscité sur une période de quarante jours, jusqu'à l'Ascension, selon le témoignage de Luc (Ac 1,3). Ces apparitions renforcent la conviction profonde des disciples en la réalité de sa résurrection. Elles leur confèrent une liberté nouvelle et une audace accrue pour proclamer la Bonne Nouvelle. La résurrection du Christ s'impose ainsi comme le cœur de la foi chrétienne, révélant l'objet fondamental de cette foi (Ac 2,22-35).

L'Évangile de Pâques présente la résurrection comme un événement fondateur : Jésus, crucifié et mort, a été ressuscité par Dieu, devenant ainsi la source de salut pour l'humanité. Que ce soit dans la catéchèse de Pierre adressée aux Juifs (Ac 2,14-36), l'enseignement de Philippe à l'eunuque éthiopien (Ac 8,26-40) ou les prédications de Paul auprès des Juifs et des païens (Ac 17,22-31), la proclamation apostolique s'articule autour de l'expérience pascale. Saint Paul, dans sa première épître aux Corinthiens, souligne avec force que « si le Christ n'est pas ressuscité, vide alors est notre message, vide aussi votre foi » (1Co 15,14). Pour Paul, la résurrection du Christ n'est ni un simple événement historique ni un symbole religieux, mais le fondement (1 Co 15,14) même de la prédication apostolique et de la foi chrétienne. Sans elle, la promesse de la vie éternelle et la restauration de la relation avec Dieu perdraient tout fondement.

Paul développe également une vision eschatologique de la résurrection générale, évoquant la voix de l'ange, le son de la trompette, les nuées de la parousie et la procession des ressuscités. Contrairement aux conceptions dualistes grecques, qui la limitent à l'âme, Paul insiste sur la résurrection de la personne tout entière, corps et âme, dans une transformation radicale vers un corps spirituel, incorruptible et immortel (1 Co 15,35-53). Cette résurrection n'est pas un retour à la vie terrestre, mais une participation à la gloire du Christ ressuscité (1 Co 15,12). Pour Paul, la vie chrétienne est conçue comme une participation à la vie du Christ ressuscité. Par le baptême, les croyants sont ensevelis avec le Christ et ressuscitent avec lui par la foi en la puissance de Dieu qui l'a relevé d'entre les morts (Col 2,12 ; Rm 6,4). Cette réalité sacramentelle inaugure pour le chrétien une existence nouvelle enracinée dans la vie du Ressuscité. Ainsi, le croyant entre dans une dynamique de transformation, marquée par la lumière du Christ qui désormais resplendit sur lui (Ep 5,14b).

Cette expérience fondatrice constitue le cœur de l'identité chrétienne et oriente l'ensemble de l'existence. Comme l'écrit Paul : « Du moment donc que vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en haut, là où se trouve le Christ assis à

la droite de Dieu » (Col 3,1). La résurrection devient ainsi un principe vital pour le croyant, une espérance qui transcende la mort et ouvre à une vie transfigurée.

C'est à partir de ce cadre pascal, constitutif de l'existence chrétienne, qu'il convient désormais d'aborder l'expérience humaine de la finitude. En effet, la mort, la souffrance et la culpabilité, qui constituent l'un des nœuds les plus obscurs et les plus dramatiques de la condition humaine, appellent à être relues à la lumière du mystère du salut chrétien.

2.1.2. Des Pères de l'Église face à la mort : foi, salut et espérance

La pensée des Pères de l'Église éclaire en profondeur la compréhension de la résurrection, du deuil et de l'espérance. Leur enseignement révèle que la foi chrétienne en la résurrection et en la vie éternelle ne se limite pas à un discours théorique ou dogmatique, mais qu'elle s'enracine dans une expérience spirituelle et existentielle du mystère de la vie et de la mort. Dès les premiers siècles, cette croyance s'est progressivement élaborée comme une réponse globale spirituelle, théologique et pastorale à l'angoisse existentielle de l'humanité face à la mort, affirmant que la mort, n'est pas une rupture définitive, mais un passage vers une vie nouvelle, rendu possible par la victoire du Christ ressuscité.

Dans cette section, l'ouvrage *Le chrétien et la mort : Cyprien, Ambroise, Augustin*, récemment publié en 2023 et complété, sera largement mobilisé afin d'étayer la compréhension de l'expérience du deuil et de l'épreuve de la mort chez certains Pères de l'Église. Par la voix de ces Pères latins, la foi chrétienne en la résurrection et en la vie éternelle ne conteste pas la réalité universelle et fondamentale de la mort, mais, au cœur de la douleur, elle ouvre un espace d'espérance et de confiance en la promesse d'une vie au-delà de la mort. Ce soutien ne s'exprime pas par des réponses faciles, mais par une espérance crédible, capable de rejoindre l'homme contemporain dans sa souffrance, même dans un contexte où les repères religieux sont affaiblis.

Dans la tradition chrétienne ancienne, la question de la mort ne peut être dissociée des notions de foi, de salut et d'espérance. Les Pères ici présentés, Cyprien de Carthage, Ambroise de Milan et Augustin d'Hippone, ont largement contribué à une compréhension chrétienne de la notion de la mort¹²⁸. À ce propos, ces Pères s'appuient sur les Évangiles et sur les écrits pauliniens pour élaborer leur anthropologie théologique et développer leur réflexion sur la résurrection¹²⁹. Pour eux, la mort ne constitue plus un événement redoutable ni effrayant pour le chrétien. Bien au contraire, c'est désormais dans la lumière de la

¹²⁸ Cf. M. POIRIER « Présentation des textes », dans *Cyprien, Ambroise, Augustin. Le chrétien et la mort*, p. 37.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 21.

résurrection que doit être envisagée la fin terrestre¹³⁰. En effet, selon l'épître aux Hébreux, le Christ ressuscité a libéré ceux qui, par crainte de la mort, étaient durant leur vie soumis à l'esclavage, (He 2,15).

Les premiers penseurs chrétiens mettent en évidence le caractère exemplaire et significatif du martyr, qu'ils considèrent comme la manifestation de « la plus grande preuve de la foi, parce que la plus exigeante¹³¹ ». Parmi eux, Tertullien joue un rôle central dans l'élaboration d'une théologie du martyr, qu'il érige au-dessus de toute autre forme de mort. Il affirme en ce sens que « le chrétien, à ses yeux, ne doit pas souhaiter mourir autrement¹³² ». Mourir en martyr fait du chrétien l'héritier de certains héros grecs ou romains, constants et courageux, mais l'en éloigne par le but visé : non pas une vaine gloire, ni une *couronne périssable* (1 Co 9,25), mais la vie éternelle. Des écrits pauliniens et des martyres des premiers chrétiens, découle l'image, de la mort comme une course ou un combat, qu'il ne faut pas craindre mais qui exige un entraînement constant¹³³ ».

Chez les Pères, le martyr ne se réduit pas à un simple sacrifice. Il constitue un véritable témoignage à la fois héroïque, guidé par la foi¹³⁴. S'inscrivant partiellement dans l'héritage culturel de l'Antiquité, notamment dans l'idéal du courage face à la mort, il s'en distingue cependant par sa finalité propre, orientée non vers la gloire humaine, mais vers l'espérance chrétienne en « la vie éternelle¹³⁵ ». Cette perspective est déjà présente chez Ignace d'Antioche, qui reconnaît dans le martyr le témoignage suprême rendu à la vérité de la foi. Pour lui, il s'agit d'un acte de fidélité allant jusqu'à la mort, une union au Christ mort et ressuscité, scellée par la charité. Le martyr devient ainsi le signe vivant de la vérité de la foi chrétienne et de sa doctrine, proclamée jusqu'au don total de soi¹³⁶.

Quelle attitude le chrétien doit-il adopter face à sa mort et celle des autres ? Cette question, profondément existentielle, a préoccupé dès les premiers siècles les grands penseurs de l'Église. Chez les trois Pères majeurs qui nous servent de socle Cyprien, Ambroise et Augustin, se dégage une vision commune, nourrie par un souci pastoral constant : former les fidèles à vivre chrétiennement l'épreuve de la mort¹³⁷. Cette réflexion

¹³⁰ Cyprien, Ambroise, Augustin. *Le chrétien et la mort*, p. 22.

¹³¹ *Ibid.*, p. 26.

¹³² Cf. les commentaires de É. FRESLON, dans Cyprien, Ambroise, Augustin. *Le chrétien et la mort*, p. 27.

¹³³ *Ibid.*, p. 26.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 27.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 29.

¹³⁶ Cf. Ignace d'Antioche, *Épître aux Romains* 4,1, cité par É. FRESLON dans Cyprien, Ambroise, Augustin. *Le chrétien et la mort*, p. 27.

¹³⁷ Cyprien, Ambroise, Augustin. *Le chrétien et la mort*, p. 37.

s'enracine dans des contextes historiques marqués par des expériences personnelles et collectives de perte.

Ainsi, au II^e siècle, Cyprien, alors évêque de Carthage, fait face à une épidémie dévastatrice qui s'abat brutalement sur la ville et confronte la communauté chrétienne à l'angoisse de la mort imminente¹³⁸. Un siècle plus tard, Ambroise de Milan traverse le deuil de son frère Saturus en 377¹³⁹, une épreuve qui nourrit sa méditation théologique sur la fin de la vie. Enfin, Augustin, évêque d'Hippone, se trouve lui aussi interpellé par les interrogations de ses fidèles : où vont les morts ? Que devient l'âme après la séparation du corps ? Ces figures patristiques offrent chacune, à leur manière, des réponses empreintes de l'espérance chrétienne, inscrivant la mort dans une dynamique de salut. Voyons cela de près.

Dans son traité *De mortalitate*¹⁴⁰, rédigé dans le contexte d'une épidémie dévastatrice, Cyprien (+258), exhorte les chrétiens à ne pas redouter la mort, mais à l'envisager comme une délivrance du mal. Pour lui, la mort n'est pas une disparition, mais un passage vers l'immortalité¹⁴¹, une issue libératrice permettant de se détacher des épreuves du monde présent¹⁴². Inspiré par les paroles de Siméon (Lc 2,29-30), et par l'apôtre Paul (Ph 1,21), Cyprien voit dans la mort un « gain » et une source de joie, car elle ouvre à la béatitude éternelle. Il invite les croyants à préparer leur âme par le mépris de la mort et à cultiver une espérance joyeuse en la promesse du retour au paradis¹⁴³.

Cyprien inscrit ainsi la mort dans le dessein salvifique de Dieu, en soulignant le rôle central de l'espérance chrétienne¹⁴⁴, comme réponse théologique et spirituelle à l'angoisse existentielle suscitée par la finitude humaine. Cyprien exhorte les croyants à adopter une attitude de sérénité et de foi. Cette disposition intérieure se manifeste, dans ses écrits, par un détachement vis-à-vis du monde, qu'il invite à ne pas aimer en cédant aux désirs de la chair. Il appelle plutôt à une conduite marquée par la loyauté du cœur, la fermeté de la foi et la solidarité du courage¹⁴⁵. Se considérant comme des hôtes et des étrangers en ce monde, les croyants sont ainsi invités à persévérer dans l'espérance joyeuse du retour au paradis et de l'entrée dans le royaume. C'est là, auprès du Christ ressuscité, qu'ils retrouveront dans la joie ceux qui les ont précédés dans la mort.

¹³⁸ Cyprien, Ambroise, Augustin. *Le chrétien et la mort*, p. 37.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 38.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 25.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 62.

¹⁴² *Ibid.*, p. 30.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 50.

¹⁴⁴ Cyprien, Ambroise, Augustin. *Le chrétien et la mort*, p. 64-66.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 64.

Ambroise (+397), dans son *De bono mortis*¹⁴⁶, développe une vision théologique de la mort comme séparation de l'âme du corps¹⁴⁷, conçue comme un bien car elle ouvre à la vie éternelle¹⁴⁸. Pour lui, la mort permet de quitter les entraves de ce monde pour accéder à la liberté en Dieu. Ainsi, elle devient un moyen d'entrer en relation avec Dieu¹⁴⁹. De cette manière, il écrit : « ...Si la vie n'est que fardeau, à tout le moins sa fin apporte un soulagement. Or le soulagement est un bien, et la mort est cette fin, donc la mort est un bien¹⁵⁰ ». Ambroise voit dans la mort une réalité ambivalente : douloureuse du point de vue humain, mais lumineuse du point de vue de la foi. L'espérance chrétienne trouve sa source dans la certitude du salut offert par la victoire du Christ sur la mort. Espérer, c'est accepter de rejoindre le Christ¹⁵¹. Ainsi, pour les croyants, mourir, c'est « s'endormir dans le Seigneur », car le Christ est la « résurrection¹⁵² » promise.

Par ailleurs, pour Augustin (+430) l'attitude du chrétien face à la mort est celle de la prière et de l'union aux défunts. Dans son *sermon 102*, il exhorte les fidèles à bien vivre pour ne pas mourir mal¹⁵³, précisant que « mourir bien, ce n'est pas mourir tranquille dans son lit et recevoir de somptueuses funérailles, et mourir mal n'est pas mourir dans un accident imprévu et être privé de funérailles dignes¹⁵⁴ ». C'est plutôt vivre dans l'obéissance aux préceptes divins, notamment en servant les pauvres. Dans son *sermon 172*, il invite les fidèles à modérer leur affliction par l'espérance en la résurrection, sans pour autant nier la légitimité de leur douleur. Augustin ne refuse pas que les chrétiens se plaignent devant la mort, mais il demande qu'on « modère et apaise cette affliction légitime par l'espérance d'une éternité ressuscitée¹⁵⁵ ».

Pour Augustin, la mort apparaît à la fois comme une conséquence directe du péché originel et comme une étape cruciale dans l'itinéraire spirituel de l'homme vers la vie éternelle promise. Elle manifeste la fragilité humaine, tout en révélant son orientation vers l'éternité. Issue du péché originel, la mort constitue un rappel permanent de la rupture de l'homme avec Dieu. Cependant, Augustin ne s'arrête pas à cette vision. Pour lui, la mort, tout en étant une peine, peut devenir un moment de conversion et d'espérance¹⁵⁶. Par la foi,

¹⁴⁶ Cyprien, Ambroise, Augustin. *Le chrétien et la mort*, p. 30.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 29.

¹⁴⁸ *Ibidem*.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 139.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 72.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 47.

¹⁵² *Ibid.*, p. 100.

¹⁵³ Cyprien, Ambroise, Augustin. *Le chrétien et la mort*, p. 125.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 140.

¹⁵⁵ *Ibidem*.

¹⁵⁶ Saint Augustin, Sermon 173, Cyprien, Ambroise, Augustin. *Le chrétien et la mort*, p. 142.

le croyant entre dans une dynamique de salut, se rapprochant des « promesses de vie éternelle¹⁵⁷ ». Cette perspective donne à la mort une valeur paradoxale : elle est à la fois perte de la vie terrestre, mais une transition vers une plénitude de vie à venir pour celui qui place sa foi en Dieu. Apprendre à aimer nos chers défunts et prier pour eux. Telle est l'attitude qu'Augustin invite les chrétiens à adopter après la perte. Une attitude qui peut aider et accompagner les personnes endeuillées dans leur processus de deuil. Cette attitude, affirme Augustin, s'inscrit dans l'existence d'une communion spirituelle entre tous ceux qui appartiennent au Christ, vivants et morts. Cette communion s'exprime par la prière pour les défunts, les œuvres de miséricorde accomplies, les cérémonies funèbres, dans les messes, les aumônes en leur mémoire, en leur nom, et surtout par l'unité dans le corps mystique du Christ, qui ne s'arrête pas à la mort¹⁵⁸.

Que retenir ?

À la suite de Cyprien, Ambroise et Augustin, dans l'accompagnement des personnes en deuil, il est judicieux que les agents engagés dans la pastorale du deuil puissent rappeler que la mort, bien qu'elle demeure une épreuve douloureuse, ne constitue pas la fin ultime de l'existence humaine. Dans la perspective chrétienne, elle est envisagée comme « un passage vers une nouvelle vie », un moment où l'espérance en la résurrection s'exprime de manière particulièrement vive. Une meilleure compréhension, à partir de la foi chrétienne, des notions de la mort, de la résurrection et du salut, peut permettre aux personnes touchées par le deuil de vivre cette épreuve comme un chemin de reconstruction intérieure, ou mieux, comme une redécouverte ou un approfondissement de leur vie spirituelle.

Les Pères de l'Église ont su conjuguer rigueur théologique et sens pastoral dans leur approche de la mort et du salut. Leur exemple peut constituer une source d'inspiration pour les acteurs engagés aujourd'hui dans la pastorale du deuil. Dans leurs écrits plus haut analysés, ils invitent les accompagnateurs à rejoindre les personnes endeuillées dans leur réalité concrète, avec délicatesse, et à leur proposer un chemin de sens éclairé par la foi, même dans une société où « l'Église ne vit plus dans un environnement religieux et chrétien¹⁵⁹ ». Il ne s'agit pas d'imposer un discours, mais de témoigner d'une espérance authentique, enracinée dans le mystère pascal du Christ ressuscité. Cet héritage patristique est un défi lancé à l'Église contemporaine afin d'offrir une parole de foi théologiquement

¹⁵⁷ Cyprien, Ambroise, Augustin. *Le chrétien et la mort*, p. 141.

¹⁵⁸ Cyprien, Ambroise, Augustin. *Le chrétien et la mort*, p. 130.

¹⁵⁹ J. DE KESEL, *Foi et religion dans une société moderne*, p. 8.

fondée et humainement accessible : une parole d'espérance qui transcende la mort, et d'amour qui demeure au-delà de toute séparation.

Après avoir exploré la manière dont les Pères de l'Église ont articulé foi, salut et espérance face à la réalité de la mort, il convient désormais d'approfondir une dimension spécifique de cette espérance : la communion des saints. Celle-ci se présente non seulement comme un article de foi, mais également comme un ressort spirituel et théologique essentiel pour soutenir les familles dans l'épreuve du deuil.

2.1.3. Mort, souffrance et culpabilité à la lumière du mystère du salut chrétien

L'expérience humaine de la mort, de la souffrance, et de la culpabilité constitue l'un des défis les plus profonds de la condition existentielle. Ces réalités, inéluctables et souvent bouleversantes, interrogent l'homme sur le sens de son existence, la finalité de sa vie et la possibilité même d'un salut. Le christianisme, loin de nier cette dimension tragique, l'assume pleinement dans le mystère pascal du Christ, offrant une réponse non pas seulement théorique, mais profondément existentielle et salvifique.

Dans la perspective chrétienne, la mort n'est pas simplement la fin biologique de l'existence, mais le signe d'un monde marqué par la rupture originelle entre Dieu et l'humanité. Elle est perçue à la lumière de la foi comme un passage vers la vie véritable, une « Pâques » qui transforme la mort en une naissance existentielle. Pour les chrétiens, la mort devient le lieu où se manifeste l'amour rédempteur de Dieu. Par la mort du Christ sur la croix, la mort humaine est transformée de l'intérieur : elle devient, certes, un passage douloureux, mais aussi une traversée vers la vie¹⁶⁰. Ainsi, la foi chrétienne ne nie pas la douleur de la séparation, mais l'illumine à la lumière de la résurrection.

Pour saint Paul, la croix du Christ n'est pas l'échec de Dieu, mais le lieu d'une « obéissance radicale, vécue dans l'amour » (Ph 2,8-9). En assumant la souffrance et la mort, le Fils de Dieu a englouti la puissance du péché, brisant ainsi le lien qui unissait la mort à la condamnation. La mort du Christ nous libère à une dimension libératrice et constitue l'un des fondements essentiels de la foi chrétienne.

La victoire pascalle du Christ devient également celle des croyants, dans la mesure où ils s'unissent à lui par la foi et les sacrements¹⁶¹. Le baptême, en tant que participation à la mort et à la résurrection du Christ, introduit le fidèle dans la vie nouvelle (Rm 6,3-5). Même au cœur du deuil, le croyant espère une transformation intérieure. En ce sens, la mort n'est plus une fin absolue, mais un passage vers la vie en Dieu. Jésus, par son attitude face à la

¹⁶⁰ E. CHARPENTIER, « Christ est ressuscité ! », dans *Cahiers évangile*, t. 3, 1984, p. 4-74 (p. 60).

¹⁶¹ X. LÉON-DUFOUR (dir.), *Vocabulaire de théologie biblique*, Paris, Cerf, 2013, p. 662.

mort, éclaire profondément le mystère de notre propre finitude. Loin de nier la réalité de la souffrance humaine, il en reconnaît la légitimité, particulièrement dans le contexte du deuil. Son émotion devant la mort de son ami Lazare (Jn 11,35), révèle sa pleine humanité et sa capacité à compatir avec ceux qui souffrent. Ses larmes autorisent les croyants à vivre pleinement l'émotion du deuil, sans condamnation. Le Christ entre dans la douleur humaine, la fait sienne et l'habite d'une tendresse fraternelle, se révélant comme un frère solidaire dans la souffrance et porteur d'espérance. Sa compassion manifeste une proximité authentique avec l'homme confronté à la perte d'un être aimé.

La souffrance, bien qu'elle demeure un scandale pour la raison humaine, trouve dans le mystère de la Passion du Christ une profondeur inédite. Éprouvée lors d'un deuil, elle est vécue comme une dimension essentielle du processus de deuil et mérite d'être pleinement prise en considération. Elle ne saurait être niée ni minimisée, car elle reflète la profondeur du lien brisé et participe à l'itinéraire spirituel de la traversée du deuil. En s'unissant à nos souffrances, Jésus, familier de la souffrance (Is 53,3), s'unit à nos souffrances par sa miséricorde divine (Lc 7,13 ; Mt 9,36). Il n'apporte pas une explication, mais une présence : il est l'Emmanuel, « Dieu avec nous » (Mt 1,22-23), jusque dans la douleur et l'abandon.

La Passion du Christ, Jésus est présent comme un homme de douleur, « familier de la souffrance » (Is 53,3). Il souffre pour la foule, il pleure devant Jérusalem (Lc 19,41 ; Mt 23,37) ; il est « troublé » à la pensée de sa Passion (Jn 12,27). La Passion concentre toute la souffrance humaine possible, depuis la trahison jusqu'à l'abandon de Dieu (Mt 27,46). Elle prouve l'amour du Christ pour son Père (Jn 14,30) et pour ses amis, le rendant capable « de venir en aide à ceux qui sont éprouvés » (He 2,18) et de s'identifier à tous ceux qui souffrent (Mt 25,35-40).

Pour finir, la culpabilité, souvent vécue comme un poids intérieur écrasant, trouve dans le mystère du salut son dépassement. La culpabilité est mentionnée ici car elle constitue une dimension fréquente de l'expérience du deuil, notamment dans un contexte chrétien où la question du salut, du jugement et de la miséricorde divine peut influencer le vécu des personnes endeuillées. Chaque perte est différente. La perte provoque souvent un état dépressif plus ou moins marqué, associé à une culpabilité qui peut virer à l'obsession¹⁶². Tout processus de deuil s'accompagne de ce sentiment de responsabilité. Keirse distingue notamment deux types de culpabilité¹⁶³ dans le contexte du deuil :

¹⁶² J. MONBOURQUETTE, *Aimer, perdre, grandir. Assumer les difficultés et les deuils de la vie*, Paris, Bayard, 2003, p.40.

¹⁶³ M. KEIRSE, *Faire son deuil, vivre un chagrin*, p. 44.

La « culpabilité injustifiée¹⁶⁴ », qui ne repose pas sur des faits objectifs, mais naît d'un sentiment intérieur sans lien direct avec les événements réels¹⁶⁵. Selon lui, cette forme de culpabilité est fréquente et peut être considérée comme un phénomène normal au sein du processus de deuil. Elle est injustifiée et trouve souvent son origine dans des attentes irréalistes envers soi-même, comme l'illusion d'avoir pu être constamment patient ou attentif envers le défunt. L'expression verbale de ce vécu peut exercer une fonction libératrice, permettant à la personne endeuillée de prendre conscience de ses exigences irréalistes et d'amorcer un processus de réajustement.

La « culpabilité justifiée¹⁶⁶ », qui repose sur une corrélation réelle entre une action (ou une omission) et un tort causé au défunt (paroles blessantes, négligences, manque d'attention). Ces sentiments peuvent prendre un poids émotionnel et entraîner « un état dépressif intense et prolongé, parfois d'expression presque mélancolique¹⁶⁷ », considérable après la perte. Dans ce cas, Keirse recommande de reconnaître cette culpabilité et d'entreprendre une réparation constructive, par exemple à travers un travail altruiste. Un tel geste n'efface pas la faute, mais offre une voie de réconciliation intérieure¹⁶⁸ ».

Dans les premiers mois d'un deuil, il est fréquent de se souvenir surtout des aspects positifs de la personne disparue, tout en portant un regard plus critique sur soi-même. Même lorsque la relation était bonne, des regrets peuvent surgir : « *Si j'avais pu dire ceci* » ou « *si j'avais fait cela...* ; *si j'avais été là...* » ; « *J'aurais dû lui dire..., pourquoi n'ai-je pas vu que...* » ; « *Si j'avais fait tout ce qu'il fallait*¹⁶⁹... ». Fondamentalement, il s'agit souvent du sentiment de ne l'avoir pas suffisamment aimé, écrit Hanus, d'avoir failli à certains moments ou dans certaines circonstances. À cela s'ajoute parfois la conscience d'avoir nourri des pensées négatives, critiques, voire hostiles à l'égard du défunt, restées enfouies, mais réactivées par la perte¹⁷⁰. Avec le temps, un regard plus équilibré se reconstruit, permettant d'accepter les fragilités de l'autre comme les siennes. La douleur de la perte peut alors se transformer en une mémoire apaisée. La douleur qui accompagne la perte, ainsi que la souffrance psychique qui s'y associe, en est partiellement issue, dans des proportions variables selon les individus. Mais que reprochons-nous en réalité à la mort d'un être profondément aimé ?

¹⁶⁴ M. KEIRSE, *Faire son deuil, vivre un chagrin*, p. 44.

¹⁶⁵ M. HANUS, « Des deuils si coupables... ! », dans *Revue Jalmarv*, t. 121, 2015, p. 65-71 (p. 68).

¹⁶⁶ *Ibidem*.

¹⁶⁷ M. HANUS, « Des deuils si coupables... ! », p. 68.

¹⁶⁸ M. KEIRSE, *Faire son deuil, vivre un chagrin*, p. 44.

¹⁶⁹ M. KEIRSE, *Faire son deuil, vivre un chagrin*, p. 43.

¹⁷⁰ M. HANUS, « Des deuils si coupables... ! », p. 65.

Face à l'épreuve du deuil, particulièrement lorsqu'il s'agit de la mort d'un enfant, la douleur des proches se manifeste sous des formes variées, mêlant tristesse, culpabilité et parfois une agressivité dirigée contre soi-même. Le sentiment d'être responsable ou d'avoir manqué dans sa mission de protection¹⁷¹, comme le souligne Keirse, peut intensifier cette souffrance, que ce soit à travers des actes commis ou des omissions¹⁷².

La perspective chrétienne offre une réponse spécifique à la culpabilité : le pardon de Dieu, offert par le Christ ressuscité. Ce pardon ne nie pas la culpabilité, mais la transforme en occasion de conversion, ouvrant à une relation renouvelée avec Dieu, notamment à travers le sacrement de la réconciliation, expression concrète de la miséricorde divine. Ce cheminement offre aux personnes endeuillées une espérance de guérison intérieure.

À la lumière de cette corrélation entre souffrance, culpabilité et espérance, il apparaît essentiel d'examiner comment la tradition chrétienne, dès ses origines, a répondu à l'angoisse existentielle face à la mort et au vécu du deuil. C'est à l'intérieur de cette quête de sens et d'apaisement spirituel que la réflexion des Pères de l'Église, nourrie par l'expérience de la résurrection et la promesse d'une nouvelle vie¹⁷³, trouve toute sa profondeur. C'est ce que le point suivant essaie de mettre en lumière en montrant comment la foi, le salut et l'espérance s'articulent dans leur enseignement et offrent aux croyants une réponse globale au mystère de la mort et du deuil.

2.2. La communion des saints comme source d'espérance au cœur du deuil

Dans le cadre de l'accompagnement du deuil, les personnes endeuillées, s'interrogent fréquemment sur le devenir du défunt après la mort : « Où est-il à présent ? Est-ce qu'il me voit, est-ce qu'il m'entend ?¹⁷⁴ ». De nombreuses personnes endeuillées expriment le désir de savoir si le défunt est encore en mesure de les voir, de les entendre, d'entrer en relation avec eux. Une forme de communion ou de lien subsiste-t-elle entre le défunt et les vivants ? Selon Philippe Rouillard, la liturgie chrétienne répond à ces questionnements en affirmant que la mort ne conduit pas au néant, mais ouvre sur une réalité de l'au-delà marquée par la présence et l'amour de Dieu¹⁷⁵. Cette réalité est moins présentée comme un lieu que comme une relation personnelle avec Dieu. Le nouveau Rituel des funérailles adopte, à cet égard, un langage plus sobre et plus prudent que certaines représentations traditionnelles de l'au-

¹⁷¹ M. KEIRSE, *Faire son deuil, vivre un chagrin*, p. 70.

¹⁷² *Ibid.*, p. 116-117.

¹⁷³ Cyprien, Ambroise, Augustin. *Le chrétien et la mort* (Les Pères dans la foi, n° 111), Introduction par É. FRESLON, présentation, traduction et notes par M. POIRIER, Paris, Cerf, 2023, p. 21.

¹⁷⁴ M. WACKENHEIM, *Que 'est-ce que la vie éternelle ?*, p. 117.

¹⁷⁵ P. ROUILLARD, *Histoire des liturgies chrétiennes de la mort et des funérailles*, Paris, Cerf, 1999, p.78.

delà. S'il évoque encore « la douceur du paradis », il insiste surtout sur le fait que la vie éternelle consiste à demeurer « auprès de toi », c'est-à-dire auprès de Dieu, dans une relation de connaissance, d'amour et de communion¹⁷⁶. Plusieurs prières funèbres expriment cette espérance en demandant que le défunt trouve auprès de Dieu la paix, la joie et la vie éternelle¹⁷⁷. Dans cette perspective, la liturgie ne présente pas le purgatoire comme un lieu déterminé. Elle reconnaît toutefois que le croyant demeure marqué par le péché et qu'il a besoin d'une purification ainsi que le pardon de Dieu. Ainsi, l'accent n'est pas mis sur une géographie de l'au-delà, mais sur la relation avec Dieu, qui constitue le cœur de l'espérance chrétienne.

Dans cette partie, en explorant à la fois les fondements théologiques de cette communion, nous cherchons à comprendre comment elle peut éclairer, l'expérience du deuil à la lumière de la foi.

2.2.1. Fondements théologiques de la communion des saints

2.2.1.1. Origine et développement de l'expression « Communion des saints »

La communion des saints, souvent réduite à une simple pratique de dévotion populaire, occupe néanmoins une place essentielle dans la foi chrétienne.

La communion des saints constitue l'un des articles de la foi chrétienne. Introduite dans le Symbole des Apôtres à la fin du IV^e siècle, cette expression demeure néanmoins sujette à interprétations. En effet, l'expression latine *communio sanctorum*¹⁷⁸ peut être comprise de deux manières : il peut désigner la communion aux réalités saintes, notamment aux sacrements et à l'Eucharistie, ou bien la communion entre les personnes sanctifiées, c'est-à-dire l'ensemble des membres de l'Église, vivants et défunts¹⁷⁹.

Cette seconde interprétation souligne le lien spirituel qui unit tous les croyants au sein du corps du Christ. Dans cette perspective, les membres de l'Église participent aux biens spirituels et aux mérites les uns des autres, qu'ils soient encore engagés dans leur cheminement terrestre ou qu'ils aient déjà atteint la pleine communion avec Dieu. « Pour saint Thomas d'Aquin, tous les membres de l'Église possèdent le Christ¹⁸⁰ ». Cette solidarité découle de l'union de tous les croyants au Christ, qui est la tête de L'Église : le bien spirituel reçu par l'un de ses membres peut ainsi bénéficier à l'ensemble du corps de

¹⁷⁶ P. ROUILLARD, *Histoire des liturgies chrétiennes de la mort et des funérailles*, Paris, Cerf, 1999, p.78.

¹⁷⁷ *Ibidem*.

¹⁷⁸ D. GABILLET, « Église » (livre IV) dans M. DUBOST, S. LALANNE (éds), *Le nouveau théo : L'encyclopédie catholique pour tous*, Paris, Mame, 2019, nouvelle éd. revue et corrigée, p. 605.

¹⁷⁹ *Ibidem*.

¹⁸⁰ *Ibidem*.

l'Église. Cette expression ne renvoie donc pas seulement à une réalité doctrinale abstraite. Elle exprime également une solidarité spirituelle entre les croyants de toutes les générations et se manifeste de manière particulière dans la célébration de l'Eucharistie, où la communauté chrétienne se rassemble autour du Christ.

La communion des saints fonde une conception de l'Église comme une communauté unissant les vivants et les morts dans le Christ¹⁸¹. Bien que le terme n'apparaisse pas explicitement dans les Écritures, ses fondements scripturaires sont nombreux et significatifs :

- L'Épître aux Hébreux évoque, une si grande nuée de témoins » (He 12,1) qui entourent les croyants et les accompagnent dans leur parcours de foi.
- Le livre de l'Apocalypse décrit la liturgie céleste (Ap 7,9-17) où l'Église est rassemblée dans la gloire.
- Saint Paul développe l'image du Corps du Christ, soulignant l'unité organique et spirituelle entre les membres de l'Église : « Si un membre souffre tous les membres partagent sa souffrance, si un membre est à l'honneur, tous les membres partagent sa joie » (1 Co 12,26).

Le terme « communion » exprime le lien profond qui unit les fidèles à Dieu et les uns aux autres. Dans la théologie chrétienne, cette communion ne se réduit pas à une relation individuelle avec Dieu : elle se réalise également au sein de l'Église, à travers l'union de tous les baptisés. En effet, par le baptême, chaque croyant reçoit l'Esprit du Christ et est intégré à la communion ecclésiale. Il devient ainsi, selon l'expression théologique traditionnelle, un « fils dans le Fils¹⁸² ». L'Église vit sa communion avec Dieu dans une communion entre baptisés pour construire petit à petit une communion avec tous les hommes. La communion des saints s'inscrit au cœur de la vie ecclésiale comme une réalité vivante et profondément unitive, qui relie les croyants entre eux et avec le Christ, au-delà du temps et de l'espace.

D'où vient cette idée de communion des saints ? Cette expression est formulée par le Concile de Trente (1545-1563) et reprise dans la liturgie, pour exprimer une solidarité spirituelle entre « les fidèles de ce monde et de l'autre, unis dans le Christ¹⁸³ ». Certains membres de l'Église poursuivent encore leur pèlerinage terrestre, tandis que d'autres, ayant

¹⁸¹ Cité par J.-P. GUETNY, « Vivants et morts communiquent », dans M. HANUS, J.-P. GUETNY, J. BERCHOUX (éds), *Le grand livre de la mort à l'usage des vivants*, Paris, Albin Michel, 2007, p. 367.

¹⁸² D. GABILLET, « Église » (livre IV) dans M. DUBOST, S. LALANNE (éds), *Le nouveau théo : L'encyclopédie catholique pour tous*, p. 605.

¹⁸³ M. WACKENHEIM, *Que 'est-ce que la vie éternelle ?*, Italie, Bayard, 2017, p. 117.

quitté cette vie, sont en voie de purification, soutenus dans ce processus par nos prières. D'autres encore, déjà parvenus à la béatitude céleste, contemplent Dieu face à face et intercèdent en notre faveur¹⁸⁴.

2.2.1.2. Développement doctrinal (Concile de Trente, Catéchisme)

Dans *le Catéchisme de l'Église catholique* (CEC), la communion des saints désigne à la fois l'union des personnes sanctifiées dans le Christ (*sancti*)¹⁸⁵ et la participation aux biens spirituel (*sancta*)¹⁸⁶. Elle se déploie à travers trois états de l'Église¹⁸⁷ : L'Église pèlerine (les fidèles sur terre), l'Église souffrante (les âmes en purification) et l'Église triomphante (les saints dans la gloire). L'eucharistie est le lieu par excellence où s'exprime de manière tangible cette communion. Elle est à la fois le mémorial de la mort et de la résurrection du Christ, et l'anticipation du banquet céleste. Dans ce mystère, les fidèles sont unis non seulement entre eux, mais également à l'Église tout entière, et invisible. À chaque célébration eucharistique, les fidèles s'unissent à l'Église du ciel, priant pour les défunts et invoquant l'intercession des saints. Par cette prière, l'Église implore également le Seigneur de fortifier la foi des vivants en son Fils ressuscité, afin que leur espérance en la résurrection de leurs frères et sœurs défunts s'en trouve vivifiée¹⁸⁸.

C'est cette réalité profonde que la théologie désigne sous le nom de « communion des saints », et qui constitue un socle fondamental pour aborder le mystère du deuil dans une perspective de foi. Le deuil, même pour celui qui croit, est d'abord un arrachement, « une expérience qui rassemble, dans la peine, la douleur et quelquefois, l'espérance¹⁸⁹ ». Avec la mort, les relations humaines sont rompues et l'individu se retrouve dans une forme de solitude existentielle. Ce sentiment d'abandon ou de vide peut ébranler la foi elle-même : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » (Mt 27,46).

Dans ces moments de deuil, l'expérience chrétienne ne nie pas cette souffrance, elle l'assume pleinement. Le Christ lui-même a pleuré la mort de son ami Lazare (Jn 11,35), montrant ainsi que la douleur causée par le deuil n'est pas étrangère à la vie spirituelle. Dans nos sociétés contemporaines, il n'est plus concevable que des individus puissent endurer la souffrance et la mort de la même manière que le Christ. Les normes sociales et les conventions culturelles ont profondément transformé notre rapport à la douleur. Si la

¹⁸⁴ *Catéchisme de l'Église Catholique. Édition définitive avec guide de lecture*, Bruxelles-Namur, Racine-Fidélité, 1998, n° 954, p. 206.

¹⁸⁵ *Catéchisme de l'Église Catholique*, p. 207.

¹⁸⁶ *Ibidem*.

¹⁸⁷ R. MOREAU, *Guide de lecture des textes du concile Vatican II. Lumen Gentium* 1964, Paris, Artège, 2014, p. 402.

¹⁸⁸ Missel Romain. *Restauré par décret du saint Concile Œcuménique Vatican II, Promulgué par l'autorité du pape Paul VI, Confirmé par le pape Jean-Paul II*, Troisième Édition Typique, Paris, Desclée-Mame, 2021, p. 819.

¹⁸⁹ P.-E. BIRON, « Quand la mort redonne sens à la vie », dans *Pastoralia*, n° 9, 1992, p. 259-287 (p. 275).

souffrance n'est plus tolérée dans la vie quotidienne et tend à être marginalisée ou médicalement prise en charge, elle demeure néanmoins une source constante d'interrogation existentielle. Pourquoi souffre-t-on ?

La souffrance constitue une dimension intrinsèque de l'existence humaine, inhérente à la vie humaine. Qu'il s'agisse de la maladie, du deuil, de la faim ou des douleurs de l'agonie, ces expériences extrêmes incarnent des lieux traditionnels de la souffrance. Cependant, à ces formes physiques s'ajoutent d'autres manifestations plus psychiques ou existentielles : la solitude, le manque d'amour, la détresse morale, la dépression ou encore la tristesse profonde. Il est fondamental que la personne souffrante trouve un espace pour verbaliser sa douleur. Cela implique la présence d'un interlocuteur véritablement à l'écoute. Or, l'écoute¹⁹⁰ ne saurait être réduite à la simple capacité d'entendre. À titre d'illustration, on peut entendre le bruit d'un objet tombant sur le sol sans pour autant en percevoir la tonalité précise ou en comprendre la portée. L'écoute¹⁹¹ authentique requiert une attention soutenue, une finesse d'analyse et une sensibilité qui permettent de saisir la profondeur du discours de l'autre dans son contexte, ainsi que la signification réelle de ses mots.

Dans nos sociétés contemporaines, les espaces d'expression de la souffrance se sont multipliés ; elle n'est plus silencieuse ni taboue. Toutefois, cette parole souffrante appelle une écoute empathique, mais dénuée de complaisance. L'écoute¹⁹² véritable, dans le cadre de la souffrance, restaure la dignité du sujet en lui offrant la possibilité d'exprimer son mal sans que l'auditeur ne soit submergé émotionnellement par cette douleur. Il s'agit d'une posture éthique et pastorale, engageant une écoute active, respectueuse et équilibrée.

Du point de vue chrétien, les thématiques liées à la souffrance, notamment celles qui renvoient à l'identification au Christ souffrant portant sa croix, tendent aujourd'hui à être rejetées ou du moins à susciter un malaise croissant. Le discours centré sur la souffrance, longtemps au cœur de la tradition théologique chrétienne, semble désormais, inadapté et difficilement recevable dans un monde qui valorise avant tout le bien-être et la maîtrise de la douleur. La dynamique contemporaine consiste moins à donner un sens à la souffrance qu'à vouloir la supprimer. Cette transformation du rapport à la douleur contribue à complexifier la relation entre l'homme et Dieu.

La souffrance est perçue non plus comme un chemin possible de consolation et de reconstruction, notamment dans le contexte du deuil, mais comme un frein à l'expérience

¹⁹⁰ A. A. SCHÜTZENBERGER, E. B. JEUFRY, *Sortie du deuil. Surmonter son chagrin et réapprendre à vivre*, Paris, Payot, 2007, p. 44.

¹⁹¹ *Ibidem*.

¹⁹² *Ibid.* p. 45.

de la foi et à la quête de sens. C'est dans cette optique que l'Église, reconnaissant ce caractère profondément humain du deuil, l'accompagne par sa présence, une parole et des rites qui cherchent à ouvrir un chemin d'espérance.

2.2.2. La communion des saints : une réponse d'espérance dans l'épreuve du deuil

2.2.2.1. Le deuil comme arrachement et solitude existentielle

La communion des saints est une réalité vivante, profondément enracinée dans la foi de l'Église. Elle offre une réponse théologique et spirituelle à l'expérience du deuil, affirmant que la mort ne rompt pas les liens entre les personnes, mais les transforme, permettant une relation spirituelle entre les vivants et les défunts. Cette communion se manifeste particulièrement à travers la prière, les rites funéraires et les fêtes liturgiques. Face à la séparation apparente que provoque la mort, la communion des saints est une réponse fondée sur l'unité indestructible du corps du Christ, sur la force de l'amour divin et sur la promesse de la résurrection¹⁹³. Comme l'explique *Lumen Gentium* n°49, « la communion des saints » renforce l'unité de l'Église et offre un soutien spirituel aux croyants endeuillés. Elle permet de vivre le deuil non dans l'oubli, mais dans la fidélité, et non dans la rupture, mais dans la communion et la solidarité spirituelle avec les défunts, tous unis dans le Christ¹⁹⁴.

« Ainsi donc, en attendant que le Seigneur soit venu dans sa majesté, accompagné de tous les anges (cf. Mt 25,31) et que, la mort détruite, tout lui ait été soumis (cf. 1 Co 15,26-27), les uns parmi ses disciples continuent sur terre leur pèlerinage ; d'autres, ayant achevé leur vie, se purifient encore ; d'autres enfin sont dans la gloire contemplant "dans la pleine lumière, tel qu'il est, le Dieu en trois Personnes". Tous cependant, à des degrés et sous des formes diverses, nous communions dans la même charité envers Dieu et envers le prochain, chantant à notre Dieu le même hymne de gloire. En effet, tous ceux qui sont du Christ et possèdent son Esprit constituent une seule Église et se tiennent mutuellement comme un tout dans le Christ (cf. Ep 4,16). Donc, l'union de ceux qui sont encore en chemin avec leurs frères qui se sont endormis dans la paix du Christ, ne connaît pas la moindre intermittence ; au contraire, selon la foi constante de l'Église, cette union est renforcée par l'échange des biens spirituels. Étant en effet liés plus intimement avec le Christ, les habitants du ciel contribuent à affermir plus solidement l'Église en sainteté, ils ajoutent à la grandeur du culte que

¹⁹³ R. MOREAU, *Guide de lecture des textes du concile Vatican II*, p. 400-401 .

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 400.

l'Église rend à Dieu sur la terre et, de multiples façons, l'aident à se construire plus largement (cf. 1 Co 12,12- 27). Admis dans la patrie et présents au Seigneur (cf. 2 Co 5,8), par lui, avec lui et en lui, ils ne cessent d'intercéder pour nous auprès du Père, offrant les mérites qu'ils ont acquis sur terre par l'unique Médiateur de Dieu et des hommes, le Christ Jésus (cf. 1 Tm 2,5), servant le Seigneur en toutes choses et complétant en leur chair ce qui manque aux souffrances du Christ en faveur de son Corps qui est l'Église (cf. Col 1,24). Ainsi leur sollicitude fraternelle est pour notre infirmité du plus grand secours¹⁹⁵ ».

2.2.2.2. L'accompagnement de l'Église : présence, parole, rites

Dans la perspective chrétienne, la mort ne rompt pas les liens entre les personnes, mais les transforme. Ainsi, c'est sur cette unité de l'Église qu'insiste ce paragraphe 49 ci-dessus de *Lumen Gentium*. Par la communion des saints, le croyant endeuillé continue de vivre une relation réelle, bien que spirituelle, avec le défunt. Le dialogue entre les vivants et les défunts s'exprime à travers la prière. L'Église latine reconnaît également les « suffrages¹⁹⁶ », c'est-à-dire les actions menées par les vivants (endeuillés) au bénéfice des défunts. Ces habitudes ou actions pourraient aider d'une manière ou d'une autre, de dépasser le sentiment de vide et de rupture. Outre la célébration de la messe, d'autres formes de piété existent pour honorer les défunts. C'est le cas par exemple, des cierges allumés, des aumônes, des offrandes et des indulgences¹⁹⁷.

Ces actes sont autant de gestes simples, mais profondément porteurs d'espérance, qui traduisent la conviction que l'amour véritable ne meurt pas. Ainsi, les rites funéraires, et la célébration de l'eucharistie, jouent ici un rôle fondamental. Ils inscrivent le défunt dans la mémoire de l'Église, le confient à la miséricorde de Dieu en manifestant la solidarité des vivants. La fête de la Toussaint par exemple, remplit selon Jean Delumeau, une double fonction : « honorer les héros de l'histoire chrétienne » et « souligner la continuité entre les vivants et les morts¹⁹⁸ ». Quant à la commémoration des fidèles défunts, le 2 novembre, elle exprime la sollicitude des vivants envers les défunts¹⁹⁹. L'invitation à prier pour les défunts constitue une pratique ancienne et solidement enracinée dans la tradition chrétienne²⁰⁰, et

¹⁹⁵ R. MOREAU, *Guide de lecture des textes du concile Vatican II*, p. 400-402.

¹⁹⁶ R. MOREAU, *Guide de lecture des textes du concile Vatican II*, p. 410, citant *Lumen Gentium* 50 : « [...] l'Église des pèlerins a dès les premiers temps du christianisme, cultivé avec une grande piété la mémoire des défunts [...] et, "parce que c'est une pensée sainte et salutaire de prier pour les défunts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés" (2M 12,46), elle a institué des suffrages pour eux »

¹⁹⁷ J.-P. GUETNY, « Vivants et morts communiquent », p. 367.

¹⁹⁸ Cité par J.-P. GUETNY, « Vivants et morts communiquent », p. 367.

¹⁹⁹ J.-P. GUETNY, « Vivants et morts communiquent », p. 367.

²⁰⁰ R. MOREAU, *Guide de lecture des textes du concile Vatican II*, p. 408.

cette liturgie des morts a commencé à être célébrée à Cluny, vers 998 sous l'abbatiat de saint Odilon. Cette prière s'étend aussi à tous les morts dont seul le Seigneur connaît la foi²⁰¹. L'instauration d'une commémoration solennelle des fidèles défunts, fixée au 2 novembre, soit au lendemain de la Toussaint par l'abbaye de Cluny, constitue une initiative remarquable pour son époque. Alors que les moines clunisiens exercent à cette époque une influence spirituelle déterminante sur l'ensemble du monde occidental, ils estiment, après l'an mil, qu'il incombe également à la communauté monastique de prendre en charge la mémoire du passé et de rappeler le souvenir des nombreux défunts tombés dans l'oubli²⁰². Adoptée par le vaste réseau des monastères clunisiens, cette fête, après avoir reçu une approbation officielle, se diffuse progressivement dans tout l'Occident chrétien et rencontre un écho populaire considérable. Quelles que soient leurs formes, ces commémorations obéissent à un double dessein. Il s'agit d'abord de garantir la survie du défunt dans la mémoire des vivants, les morts ne perdurant que par le souvenir que les vivants cultivent à leur égard. Ensuite, d'intercéder par la prière et, plus particulièrement, par la célébration eucharistique en faveur des défunts qui se trouvent dans un état intermédiaire entre « les assurances de la terre et celles du ciel²⁰³ »

Les inscriptions funéraires retrouvées dans les catacombes romaines en offrent une illustration particulièrement significative. Nombre d'entre elles comportent des formules de paix, telles que « *pax* ou « *requiescat in pace Christi* (qu'il repose dans la paix du Christ)²⁰⁴ », traduisant la conviction que les fidèles défunts sont appelés, dans le mystère, à participer à la vie du Christ.

Ces témoignages archéologiques, tout en exprimant une espérance eschatologique, révèlent également le lien spirituel que les vivants entretiennent avec ceux qui les ont précédés, dans une communion qui transcende la mort. Dans les moments où la douleur et l'émotion submergent les proches du défunt, il devient souvent difficile de formuler une prière. C'est pourquoi il revient à l'Église d'accompagner pastoralement les familles en deuil, en mettant à leur disposition des oraisons et des prières liturgiques appropriées aux diverses circonstances du deuil. Plusieurs de ces textes sont proposés dans le *Missel romain* :

Nous avons choisi ces quatre oraisons parce qu'elles illustrent, de manière complémentaire, les dimensions essentielles de la prière pour les défunts : la croissance de la foi et de

²⁰¹ Missel Romain, *Restauré par décret du saint Concile Œcuménique Vatican II*, p. 819.

²⁰² P. ROUILLARD, *Histoire des liturgies chrétiennes de la mort et des funérailles*, Paris, Cerf, 1999, p. 44.

²⁰³ Ibidem.

²⁰⁴ R. MOREAU, *Guide de lecture des textes du concile Vatican II*, p. 408.

l'espérance, la délivrance du péché, le soutien aux familles endeuillées et le rôle central de l'eucharistie.

« Écoute nos prières avec bonté, Seigneur, nous t'en prions :
tandis que grandit notre foi,
en ton Fils ressuscité d'entre les morts,
affermis aussi notre espérance,
puisque nous attendons la résurrection de ton serviteur (ta servante) N.
Par Jésus Christ, ton Fils, notre Seigneur,
qui vit et règne avec toi dans l'unité du Saint-Esprit,
Dieu, pour les siècles des siècles²⁰⁵ ».

Pour nous, cette oraison proposée pour la commémoration de tous les fidèles défunts (2 novembre), met en lumière le lien entre la foi en la résurrection du Christ et l'espérance en la résurrection des défunts. Elle n'est pas utilisée seulement pour le défunt, mais pour les vivants. Elle demande que la foi grandisse et que l'espérance s'affermisse dans l'attente de la résurrection.

« Seigneur Dieu,
à toi seul appartient d'accorder la vie après la mort ;
délivre ton serviteur (ta servante) N. de tout péché ;
puisque'il (elle) croyait à la résurrection de ton Christ,
qu'il (elle) te soit uni(e) dans la gloire
au jour de la résurrection.
Par Jésus Christ, ton Fils, notre Seigneur,
qui vit et règne avec toi dans l'unité du Saint-Esprit,
Dieu, pour les siècles des siècles²⁰⁶ ».

Dans cette oraison, nous pouvons lire l'expression de la confiance en la miséricorde divine et la certitude que Dieu seul donne la vie éternelle. Elle fait mémoire de la foi du défunt « ...puisque'il (elle) croyait à la résurrection de ton Christ » et demande son union définitive avec Dieu dans la gloire. Cette prière illustre la doctrine des suffrages. L'Église prie pour que les défunts soient délivrés de leurs péchés et parviennent à la pleine communion avec Dieu.

« Accueille, Seigneur, les prières de tes fidèles ;
regarde ces parents écrasés par la douleur d'avoir perdu leurs enfants ;

²⁰⁵ Missel Romain, *Restauré par décret du saint Concile Œcuménique Vatican II*, p. 1203.

²⁰⁶ Missel Romain, *Restauré par décret du saint Concile Œcuménique Vatican II*, p. 1204.

accorde-leur d'être relevés dans la foi et de mettre leur espérance en toi,
Dieu de compassion.

Par Jésus Christ, ton Fils, notre Seigneur,
qui vit et règne avec toi dans l'unité du Saint-Esprit,
Dieu, pour les siècles des siècles²⁰⁷ ».

Cette prière met en évidence la dimension pastorale de la liturgie. Ainsi, l'Église intercède non seulement pour les défunts, mais aussi pour les familles accablées par la douleur. Elle demande que la foi et l'espérance relèvent ceux qui sont « écrasés par la douleur », montrant ainsi que la liturgie est un lieu de consolation et de réconfort dans l'épreuve.

« Après avoir communiqué au Corps et au Sang de ton Fils,
nous te prions avec foi, Seigneur :
accorde à ceux que tu as nourris dans cette eucharistie,
dans l'espérance de la vie éternelle,
d'être réconfortés au milieu des tristesses de la vie présente.
Par le Christ, notre Seigneur²⁰⁸ ».

Cette dernière oraison met en relief le rôle central de l'eucharistie dans l'accompagnement du deuil. Elle rappelle que la communion nourrit l'espérance de la vie éternelle et apporte un réconfort concret «... au milieu des tristesses de la vie présente ». De la sorte, cette invocation illustre l'enseignement selon lequel l'eucharistie est le lieu par excellence où s'exprime la communion des saints.

Les séquences de prières ci-dessus sont des intercessions des vivants pour leurs défunts, tout comme les saints intercedent pour nous. Il ne s'agit pas d'un simple souvenir affectif, mais d'un acte de foi. La foi chrétienne offre à la réalité du deuil, une espérance spécifique : celle de « la révélation du Fils de Dieu²⁰⁹ ».

Cette croyance, profondément enracinée dans l'annonce pascalle, constitue non seulement « une vertu risquée, une attente brûlante vers la révélation du Fils de Dieu²¹⁰ », mais aussi un cadre symbolique fort permettant de traverser l'épreuve de la perte. Cette vision pascalle transforme radicalement le rapport au deuil. Elle invite les croyants à ne pas s'installer dans le désespoir, mais à espérer « contre toute espérance » (Rm4,18), en s'appuyant sur la victoire du Christ.

²⁰⁷ Missel Romain, *Restauré par décret du saint Concile Œcuménique Vatican II*, p. 1208.

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 1209.

²⁰⁹ M. Wackenheim, *Que 'est-ce que la vie éternelle ?*, Italie, Bayard, 2017, p. 122.

²¹⁰ *Ibidem*.

Selon Wackenheim, avoir l'espérance, c'est être tendu vers la révélation, vers cette joie qui remplira notre visage de sourires²¹¹. C'est cette joie que l'on souhaite aux personnes endeuillées malgré leurs douleurs et peines, provoquées par la perte d'un être cher. C'est la joie de toujours regarder « l'ancre fixée à la rive de l'au-delà²¹² ». Et notre désir pour cette recherche, serait de proposer aux personnes endeuillées de marcher vers cette ancre, qui restaure et transforme leurs douleurs et peines et illumine leur visage de sourires pour le reste de la vie.

La résurrection du Christ demeure le fondement de la foi chrétienne, et elle transforme radicalement la manière de concevoir la mort. Comme l'affirmait Paul dans la lettre aux Colossiens, Jésus est « le premier-né d'entre les morts » (Col 1,18), ouvrant ainsi un chemin de vie au-delà de la mort pour tous ceux qui croient en lui. Cette affirmation théologique renvoie à la centralité de l'événement pascal. En ressuscitant le Christ premier-né d'entre les morts, Dieu inaugure une nouvelle création et offre à l'humanité une espérance eschatologique qui dépasse toute vision purement immanente de l'existence. En effet la foi chrétienne ne nie pas la souffrance provoquée par la mort, mais elle permet de l'aborder à partir de la résurrection. Comme le souligne Benoît XVI dans son encyclique : *Sauvés en espérance. Spe Salvi*, la foi chrétienne est surtout espérance²¹³. Elle oriente la vie vers un avenir que la grâce rend possible, et qui donne sens à la douleur présente. Il ne s'agit pas d'une confiance candide, mais d'une espérance lucide, forgée dans l'épreuve et fondée sur la résurrection du Christ.

Dans sa première lettre aux Thessaloniens, saint Paul écrit : « Puisque nous croyons que Jésus est mort et qu'il est ressuscité, de même, ceux qui se sont endormis en Jésus, Dieu les emmènera avec lui » (1 Th 4,14). À première vue, ce verset contient une théologie chrétienne du deuil. Loin d'être ici un simple réconfort moral, ce verset articule en effet trois dimensions fondamentales de la foi chrétienne : la centralité du mystère pascal, la réalité de la communion des saints, et l'espérance vivifiante qui éclaire l'expérience du deuil. Dans cette lettre aux Thessaloniens, Paul s'adresse ici à une communauté troublée par la mort de certains de ses membres avant le retour espéré du Christ. Leur inquiétude est existentielle. Paul répond en replaçant l'événement de la mort dans le cadre plus vaste de la foi en la résurrection du Christ. La métaphore du « sommeil » utilisée par « ceux qui se sont endormis en Jésus », est également significative. Elle évoque une attente paisible dans la

²¹¹ M. Wackenheim, *Que 'est-ce que la vie éternelle ?*, p. 122.

²¹² *Ibidem*.

²¹³ BENOÎT XVI, *Lettre Encyclique, Sauvés en espérance. Spe Salvi* (préface du cardinal Danneels), Namur, Fidélité, 30 novembre 2007, p.10.

foi, orientée vers l'accomplissement final. Ainsi la mort n'est plus une fin ultime, mais, comme l'affirmaient les Pères de l'Église, une « Pâque », un passage vers la vie en Dieu²¹⁴.

Conclusion

Dans ce deuxième chapitre, nous avons examiné de manière approfondie la réponse théologique chrétienne face à l'expérience du deuil, en montrant comment l'espérance en la résurrection et en la vie éternelle éclaire l'homme confronté à la mort d'un proche. L'enjeu central de ce chapitre était double. D'une part, il s'agissait de montrer que l'espérance chrétienne face à la mort s'enracine dans le mystère pascal du Christ, cœur de la foi chrétienne. D'autre part, il convenait de souligner que cette espérance ne supprime ni la souffrance ni le travail du deuil, mais qu'elle permet d'inscrire l'épreuve dans une dynamique de salut, où la mort devient un passage, une transformation et une ouverture à une vie nouvelle.

Notre analyse biblique, dans un premier temps, a mis en évidence que la foi pascalle, telle qu'elle s'exprime dans les Évangiles et les écrits pauliniens, assume pleinement l'expérience du deuil. Jésus lui-même, confronté à la mort de Lazare, révèle une attitude profondément humaine et théologiquement fondatrice : proclamation de la foi en la résurrection, compassion et proximité sincère face à la souffrance et remise confiante entre les mains du Père. Cette triple attitude offre un modèle pour le croyant endeuillé, appelé à inscrire sa peine dans une dynamique de salut et de vie nouvelle, sans évacuer les larmes ni le travail intérieur qu'exige la perte d'un proche. L'analyse paulinienne a ensuite montré que la résurrection ne concerne pas uniquement l'avenir eschatologique, mais qu'elle structure déjà l'existence chrétienne. Par le baptême, le croyant est associé à la mort et à la résurrection du Christ, inaugurant ainsi une vie nouvelle appelée à se déployer au cœur même de la finitude.

Dans un second temps, notre réflexion s'est enrichie de l'apport des Pères de l'Église : Cyprien de Carthage, Ambroise de Milan et Augustin d'Hippone. Leur enseignement dès les premiers siècles, souligne de quelle manière, l'Église a su articuler foi, salut et espérance dans des contextes marqués par l'expérience concrète de la mort. Face à la mort, ces Pères ne proposent ni un déni de la souffrance ni une exaltation naïve de la mort, mais une espérance solide fondée sur la victoire du Christ ressuscité. Leur insistance sur la prière pour les défunts, la modération de l'affliction et la solidarité spirituelle entre vivants et les morts offre des repères précieux pour l'accompagnement pastoral du deuil.

²¹⁴ M. WACKENHEIM, *Que 'est-ce que la vie éternelle ?*, p. 122.

Enfin, notre analyse s'est achevée par l'étude de la communion des saints, qui nous a permis de souligner une dimension essentielle de l'espérance chrétienne dans l'épreuve du deuil. Loin d'être un article de foi abstrait, elle est une réalité ecclésiale vivante, affirmant que la mort ne rompt pas la communion dans le Christ, mais la transforme. À travers la prière pour les défunts, la liturgie, l'eucharistie et les rites funéraires, l'Église manifeste une solidarité spirituelle entre les vivants et les morts. Cette perspective pascalle ouvre un chemin d'espérance active, où l'amour demeure plus fort que la mort.

Toutefois, si dans ce chapitre nous avons mis en lumière la cohérence et la profondeur de l'espérance chrétienne face au deuil, nous avons également relevé un défi majeur pour la théologie pastorale contemporaine du deuil. Tout homme fait l'expérience de la mort. Lors des rencontres pastorales avec les familles en deuil, la mort, bien qu'acceptée théoriquement comme une réalité inévitable, provoque une profonde déstabilisation émotionnelle lorsqu'elle survient. Les réactions oscillent entre anéantissement, peur et silence intérieur.

En effet, une espérance solidement fondée sur le plan théologique ne devient réellement féconde que si elle peut être reçue et accompagnée dans les situations concrètes de deuil, marquées par la souffrance, la fragilité de la foi et le contexte de la sécularisation. Dès lors, il convient de s'interroger sur la manière dont ces fondements théologiques peuvent être traduits et mis en œuvre dans la pastorale du deuil aujourd'hui. Si le deuil interroge l'homme dans sa foi et son conditionnement le plus profond, et la foi chrétienne dans son espérance pascalle, il exige également des réponses pastorales concrètes. C'est pourquoi il importe maintenant d'analyser les initiatives actuelles de la pastorale du deuil en Belgique.

Chapitre 3. Le défi pratique : Analyse des initiatives actuelles dans la pastorale du deuil en Belgique

Introduction

Après avoir analysé l'être humain face à la mort au premier chapitre, puis la portée théologique du deuil dans le second, nous abordons à présent la manière dont l'Église en Belgique répond concrètement à cette réalité. Ce troisième chapitre permet de passer de la réflexion théorique à l'étude des pratiques actuellement mises en œuvre sur le terrain. Il vise à présenter les actions concrètes déployées en Belgique dans le cadre de l'accompagnement du deuil.

Notre objectif, dans ce chapitre, est d'examiner dans quelle mesure les pratiques observées, peuvent contribuer à améliorer le soutien pastoral aux personnes endeuillées. Nous chercherons à mettre en lumière les enjeux concrets du processus de deuil tel qu'il est vécu et accompagné aujourd'hui en Belgique. Il convient de rappeler que notre expérience professionnelle dans l'accompagnement spirituel de fin de vie, exercée au sein d'une résidence de soins et services en lien avec un hôpital de la région flamande, ainsi que notre formation à l'accompagnement des familles confrontées à la perte, constituent à cet égard un appui précieux pour cette réflexion. À cela s'ajoutent les acquis tirés de notre engagement auprès des laïcs impliqués dans l'accompagnement des familles endeuillées, des formations suivies, des journées de rencontre consacrées aux questions de la vie, de la mort et du deuil, organisées par la pastorale de la santé de Bruxelles, le vicariat du Brabant flamand et Malines, le diocèse de Gand et le diocèse de Liège, ainsi que des rencontres avec les familles endeuillées lors des célébrations funéraires auxquelles nous avons pris part.

Pour ce faire, notre méthode reposera sur l'observation des faits et des pratiques actuelles liés au processus de deuil. Notre démarche s'articule en trois temps.

Tout d'abord, nous nous attacherons à identifier les initiatives actuellement mises en œuvre par les acteurs et actrices engagés dans la pastorale du deuil, afin d'en comprendre les orientations principales. Pour étayer cette analyse, nous nous appuierons notamment sur les données du rapport annuel de l'Église catholique de Belgique qui offre un aperçu des pratiques pastorales et des tendances observées dans l'accompagnement des personnes endeuillées. Le recours au rapport annuel de l'Église catholique de Belgique se justifie par la nécessité de disposer de données concrètes et actualisées sur les pratiques pastorales en matière de deuil. Ce document institutionnel offre un aperçu des orientations, des initiatives

et des tendances observées sur le terrain, permettant ainsi de situer notre réflexion dans le contexte réel de l'accompagnement pastoral en Belgique.

Par la suite, notre étude s'appuiera sur l'observation des faits et pratiques actuelles pour en examiner les limites ainsi que les perspectives d'évolution.

Pour conclure, nous proposerons des pistes nouvelles pour une pastorale renouvelée, efficace dans un contexte sociétal marqué par la sécularisation, et soucieuse de répondre au mieux à la souffrance des personnes endeuillées.

3.1. Les initiatives portées par les agents dans la pastorale du deuil

Depuis quelques années, le rapport annuel de l'Église catholique en Belgique met en lumière une réalité contrastée: dans une société en profonde mutation, certains croyants se distancient de la pratique religieuse tandis que d'autres s'engagent dans une quête spirituelle nouvelle souvent marquée par une conviction intérieure renouvelée²¹⁵.

Dans ce contexte, l'Église catholique propose un accompagnement dans les étapes décisives de la vie humaine, telle que le baptême, la première communion, la confirmation, le mariage, la vie de famille, le décès et le deuil. Ces moments-clés, envisagés comme des « temps de grâce²¹⁶ », prennent tout leur sens lorsqu'ils s'inscrivent dans un environnement pastoral attentif et solidaire, où la foi, la bienveillance et la proximité communautaire sont au cœur de l'accompagnement.

Selon les rapports annuels de l'Église catholique de Belgique, le schéma suivant retrace l'évolution de la proportion de funérailles chrétiennes parmi l'ensemble des décès survenus en Belgique entre (2014 et 2024).

Années	Décès (total)	Funérailles catholiques	Pourcentage
2014	110. 000	66. 000	60%
2016	112. 000	65. 000	58%
2018	110. 645	48. 407	43,4%
2019	112. 000	45. 000	41,0%
2021	117. 000	43. 500	37,2%
2022	118. 000	42. 500	36,0%
2024	112. 000	35. 515	31,7%

²¹⁵ Mots introductifs dans le rapport annuel de l'Église catholique en Belgique 2025, p. 9, en ligne: <https://www.cathobel.be/eglise-en-belgique/rapport-annuel-eglise/#2025> (consulté le 17 mai 2026).

²¹⁶ *Ibidem*.

Schéma présentant l'évolution des funérailles chrétiennes et des décès en Belgique (2014-2024)²¹⁷.

L'analyse du schéma ci-dessus met en évidence une transformation profonde du rapport des Belges à la religion et à la mort entre 2014 et 2024. Alors que le nombre total de décès demeure relativement stable (environ 110. 000 à 118. 000 par an), le nombre de funérailles catholiques a connu une baisse d'environ 60% depuis 2014. Le taux de funérailles religieuses est passé à 31,7% en 2024²¹⁸, selon le rapport de la Conférence des évêques de Belgique, soit une diminution de près de 50% entre 2014 et 2024. Cette tendance s'inscrit dans un mouvement plus large de sécularisation de la société belge, où les rites de passage catholiques (baptêmes, mariages, funérailles) perdent progressivement leur caractère majoritaire.

Sur l'ensemble du territoire belge, les paroisses, les diocèses, les communautés religieuses et les mouvements, développent de multiples initiatives pastorales adaptées à tous les âges, des enfants aux personnes âgées. Ces dispositifs prennent des formes variées : séjours de réflexion et de renforcement de la foi pour les familles, cafés-deuil offrant un espace d'écoute, ainsi que des retraites centrées sur le développement spirituel personnel et la recherche d'un sens plus profond de la vie²¹⁹. Dans l'ensemble, ces actions témoignent d'une Église qui cherche à rester proche des croyants à chaque étape de leur parcours, en particulier dans les périodes de transition, de fragilité ou de perte. Dans les paroisses où elles sont mises en œuvre, les équipes chargées de l'accompagnement du deuil rendent visite aux proches, les assistent dans la préparation de la célébration et les accompagnent souvent jusqu'au cimetière²²⁰, prolongeant ainsi l'accompagnement au-delà de l'enterrement et contribuant à une continuité pastorale dans la traversée du deuil.

En Belgique, le terme « acteurs de la pastorale du deuil », dans le cadre ecclésial, désigne tous ceux et celles qui s'impliquent dans l'accompagnement des personnes endeuillées : prêtres, diacres, visiteurs, aumôniers et aumônières d'hôpitaux, accompagnateurs spirituels, groupes de laïcs et de bénévoles exerçant en maisons de repos

²¹⁷ Cf. les rapports annuels de l'Église catholique de Belgique 2014-2025, en ligne : <https://www.cathobel.be/eglise-en-belgique/rapport-annuel-eglise/#2025> (consulté le 17 mai 2026).

²¹⁸ Rapport annuel de l'Église catholique en Belgique 2025. Accompagner les funérailles : témoigner de l'espérance, p. 17, en ligne : <https://www.cathobel.be/eglise-en-belgique/rapport-annuel-eglise/#2025> (consulté le 17 mai 2026).

²¹⁹ Mots introductifs dans le rapport annuel de l'Église catholique en Belgique 2025, p. 9 en ligne: <https://www.cathobel.be/eglise-en-belgique/rapport-annuel-eglise/#2025> (consulté le 17 mai 2026).

²²⁰ Rapport annuel de l'Église catholique en Belgique 2025. Accompagner les funérailles : témoigner de l'espérance, p. 17, en ligne : <https://www.cathobel.be/eglise-en-belgique/rapport-annuel-eglise/#2025> (consulté le 17 mai 2026).

et dans les paroisses. Quelles sont les actions menées par ces membres ? Que font-ils concrètement dans les paroisses ?

Les équipes paroissiales, le plus souvent composées de laïcs, de prêtres et de diacres, se mobilisent pour accueillir les familles touchées par la perte, préparer les obsèques et offrir un soutien spirituel durant les premières étapes du processus de deuil. Dans la plupart des unités pastorales francophones et flamandes, des groupes dédiés existent depuis plusieurs années, voire plusieurs décennies afin d'organiser des veillées, des rencontres avec les familles éprouvées et des temps de prière commémoratifs, qui témoignent de la proximité avec les personnes touchées par le deuil. Les funérailles constituent le premier rite officiel d'accompagnement d'une famille confrontée au deuil. Elles représentent un moment essentiel d'un cheminement vers une existence renouvelée en l'absence de la personne défunte. Elles ont également pour fonction de susciter l'espérance et de soutenir les personnes endeuillées dans les premières étapes du processus de deuil.

Pour le théologien suisse François-Xavier Amherdt, le deuil est un lieu-carrefour où les agents pastoraux ont l'occasion de rencontrer une multitude de personnes situées en retrait ou au seuil de l'Église, et dont la douleur rend le cœur plus disponible à une Parole porteuse de sens²²¹ ». En Belgique les personnes qui se font accompagner dans le cadre des funérailles manifestent souvent le désir d'une célébration davantage marquée par les souvenirs, l'émotion et les hommages rendus au défunt. D'autres souhaitent, au contraire, privilégier un temps de recueillement favorisé par divers éléments mis à leur disposition, tels que la musique, la lecture d'un texte ou encore un signe présent dans le décor, rappelant la personne disparue.

Il importe, dans ce contexte, de s'adapter à la demande des familles afin que la célébration funéraire réponde au mieux à leur vécu de la perte. Toutefois, cette adaptation doit s'inscrire dans le respect du cadre liturgique et préserver une dimension spirituelle en cohérence avec le message chrétien de la mort et de la résurrection du Christ. L'adaptation à la situation consiste alors à permettre aux proches de s'exprimer et de rendre hommage au défunt selon les formes qui leur paraissent les plus justes, tout en maintenant l'inscription de la célébration dans l'horizon ecclésial.

Pour les acteurs et actrices de la pastorale, il ne s'agit donc pas de modifier la structure des rites funéraires proposés par l'Église, mais bien de les personnaliser en fonction de la situation du défunt et de sa famille. Une telle personnalisation vise à favoriser une meilleure

²²¹ F.-X. AMHERDT, « Inhumation ou crémation ? Enjeux de l'incinération pour la pastorale des funérailles », dans *Lumen Vitae*, Bruxelles, t. 66, n° 1, 2011, p. 5-31.

compréhension des gestes, des textes, de l'homélie et des autres éléments de la célébration, en les orientant vers l'espérance en la Résurrection plutôt que vers la seule réalité de la mort.

Dans cet extrait, Michèle Galland, membre de l'unité pastorale Sambre et Heure²²², et engagée dans une équipe de laïcs formés à l'accompagnement des funérailles en l'absence du prêtre, décrit la réalité du terrain. Après un rendez-vous fixé avec la famille, deux laïcs se rendent au domicile des proches pour un temps d'écoute approfondie et de partage de la Parole de Dieu. À partir de l'échange sur la vie de la personne défunte, des intentions de prière sont rédigées conjointement, puis une méditation est choisie parmi un ensemble de textes priants. Ce service ecclésial permet ainsi aux laïcs de rencontrer des personnes souvent peu pratiquantes et de leur faire entendre une Parole de Dieu en lien avec les épreuves qu'elles traversent. À travers cette présence et cette écoute, l'Église se manifeste et propose un espace d'accueil et de partage spirituel.

Pour ceux et celles qui croient en la prière, celle-ci peut constituer une source de réconfort dans le processus de dépouillement affectif. Même s'il n'est pas physiquement visible, Dieu demeure proche de la personne endeuillée et l'accompagne intérieurement. Celle-ci n'a pas besoin de recourir à des prières longues : elle peut simplement s'adresser à Dieu avec ses propres mots, en lui exprimant sincèrement sa souffrance, comme elle le ferait avec un ami. Elle peut également réciter de courtes prières traditionnelles ou lire certains psaumes, dont les paroles rejoignent les émotions et les états qu'elle traverse²²³.

De son côté, Béatrice Caliouw, responsable de la cellule funéraire et de l'accompagnement du deuil au diocèse de Liège, souligne que dans les unités pastorales et les paroisses, diverses initiatives sont mises en place afin de poursuivre l'accompagnement des familles après les funérailles. Il peut s'agir de l'envoi d'un message de soutien, un mois après le décès ou à l'occasion de Noël, de la célébration d'une eucharistie pour les défunts du mois, d'une présence au cimetière à la Toussaint, ou encore de la disponibilité pour un temps de prière. D'autres formes d'accompagnement consistent à inviter, le 2 novembre, les personnes ayant perdu un proche dans l'année, à organiser une veillée de prière mensuelle à l'église, ou encore à proposer un « café deuil », espace convivial où les endeuillés peuvent partager leur expérience et s'entraider mutuellement...²²⁴.

²²² M. GALLAND, « Accompagner les funérailles : témoigner de l'espérance », dans *Rapport annuel de l'Église catholique en Belgique 2025*, p. 18, en ligne : <https://www.cathobel.be/eglise-en-belgique/rapport-annuel-eglise/#2025> (consulté le 17 mai 2025).

²²³ J. MONBOURQUETTE, *Aimer, perdre, grandir. Assumer les difficultés et les deuils de la vie*, Paris, Bayard, 2003, p. 90.

²²⁴ B. CALIOUW, « Accompagner les funérailles : témoigner de l'espérance », dans *Rapport annuel de l'Église catholique en Belgique 2025*, p. 20, en ligne : <https://www.cathobel.be/eglise-en-belgique/rapport-annuel-eglise/#2025> (consulté le 17 mai 2025).

Dans les hôpitaux et maisons de repos, les aumôniers et aumônières, sont attentifs aux patients ou résidents en phase terminale. Leur mission consiste également à soutenir les familles confrontées au deuil, depuis la phase palliative jusqu'aux funérailles, et parfois même au-delà²²⁵. La pastorale du deuil à Bruxelles, notamment à travers le blog *Deuil et espérance*²²⁶, propose diverses ressources destinées à accompagner les personnes endeuillées. On y trouve notamment des brochures pour célébrer le deuil, des vidéos constituées de séries d'entretiens consacrées à la traversée du deuil, ainsi que des prières, des célébrations funéraires et des réflexions sur la vie spirituelle²²⁷. Sur un autre blog, *Une ville, des visages, une foi*²²⁸ sont également proposés des thèmes et des témoignages portant sur le deuil, les rites et l'expérience de familles ou de personnes endeuillées qui viennent y partager leur vécu ainsi que leur cheminement quotidien à travers l'épreuve de la perte.

Au moment de tout deuil, l'accompagnement s'amorce par des rites qui, comme pendant la période de la Covid-19, sont essentiels pour permettre aux personnes endeuillées d'entrer dans le travail du deuil. En quoi le deuil d'un proche décédé du covid-19 se distingue-t-il d'un autre deuil ? En effet, le Covid-19 a profondément bouleversé le processus de deuil. Les mesures sanitaires strictes ont contraint de nombreuses familles à vivre des deuils traumatisants, caractérisés par l'impossibilité d'accompagner les malades en fin de vie et la limitation drastique des rites funéraires²²⁹.

Pendant la Covid-19, l'absence du corps et la fragilisation des liens ont rendu souvent la mort plus solitaire, comme si elle survenait dans une forme de dénuement relationnel. Dans certaines sociétés, et même dans le contexte belge où les funérailles sont parfois moins ritualisées que dans d'autres cultures, les connaissances du défunt se mobilisent néanmoins pour soutenir la famille endeuillée, rappeler la vie du défunt et raviver les liens qui unissaient les proches. La présence de l'entourage rappelle alors aux endeuillés leur propre devoir de rester vivants, dans un moment où peut émerger le désir de renoncer, voire la tentation de rejoindre symboliquement le défunt.

L'absence des proches, dans les rituels, comme ce fut le cas durant la pandémie du Covid-19, apparaît particulièrement douloureuse, car elle laisse les personnes endeuillées seules face à elles-mêmes, sans soutien humain ni contact avec le corps. Or, ces gestes de

²²⁵ UZ Leuven, « Rouw en afscheid », dans *Pastorale dienst: Zingeving & spiritualiteit*, en ligne: <https://www.uzleuven.be/nl/pastorale-dienst/zingeving-spiritualiteit/rouw-en-afscheid> (consulté le 17 mai 2026).

²²⁶ « Deuil et espérance », dans *Cathoutils.be*, en ligne : <https://cathoutils.be/category/deuil-et-esperance/> (consulté le 17 mai 2026).

²²⁷ *Ibidem*.

²²⁸ *Ibidem*.

²²⁹ C. LE GRAND-SÉBILLE, « Des questions du mourir dans notre société touchée par la COVID. Approche socio-anthropologique », dans *Revue Enfance et Psy*, t. 3, n°87, 2020, p. 12-18 (p.12).

proximité, serrer la main, consoler, prendre l'autre dans les bras, tendre un mouchoir - jouent un rôle essentiel dans l'accompagnement du deuil. Ces pratiques symboliques se relèvent en effet efficaces pour atténuer ou canaliser le chagrin²³⁰. Privées de la cérémonie d'au revoir, les familles endeuillées se retrouvent souvent démunies, dans un climat de désorientation et parfois de désespoir. À l'inverse, les funérailles peuvent devenir un lieu symbolique de réparation en permettant de restaurer une forme de continuité relationnelle et de donner à la perte une reconnaissance partagée.

Ces rites prennent sens dans la mesure où ils offrent aux endeuillées des repères auxquels se rattacher dans l'épreuve. Ils peuvent revêtir des formes diverses selon les convictions des personnes : prière quotidienne, gestes répétés porteurs de signification, ou encore recours à un lien de repos évoquant la présence de la personne disparue. Lors du décès d'un proche, les funérailles constituent le premier moment où les personnes en deuil peuvent exprimer publiquement le manque et la perte auxquels elles sont confrontées. Ce temps essentiel doit être pensé de manière adaptée, compréhensible pour tous et harmonieux, afin de favoriser une entrée sereine dans le processus de deuil.

Dans cette perspective, l'attention portée aux gestes rituels et à leur portée symbolique conduit naturellement à examiner les dispositifs concrets mis en place pour former les acteurs pastoraux chargés d'accompagner les familles endeuillées.

3.2. Les initiatives axées sur la formation des agents impliqués dans la pastorale du deuil

Parallèlement, des formations spécialisées sont mises en place pour les laïcs désirant de se vouer à l'accompagnement des personnes endeuillées. Ces formations à la pastorale du deuil sont structurées pour offrir un accompagnement (spirituel, psychologique et social) aux personnes endeuillées, s'appuyant sur des ressources diocésaines, des formations spécialisées et des rituels. De leur côté, les diocèses flamands, bien que confrontés à un contexte religieux différent, ont développé des structures spécifiques dédiées à la pastorale du deuil, s'inscrivant dans une logique de soin spirituel et relationnel en contexte ecclésial. En étroite collaboration avec les services pastoraux, ces diocèses proposent une palette diversifiée d'accompagnements qui visent à soutenir les personnes en deuil à la fois sur le plan émotionnel, relationnel et existentiel. Ces formations destinées aux accompagnateurs du deuil peuvent être organisées selon une typologie en trois axes complémentaires : une

²³⁰ C. LE GRAND-SÉBILLE, « Des questions du mourir dans notre société touchée par la COVID. Approche socio-anthropologique », dans *Revue Enfance et Psy*, t. 3, n°87, 2020, p. 12-18 (p.14).

dimension théologique et spirituelle, une dimension psychologique et clinique, et une dimension relationnelle et pratique. Nous illustrerons ces différentes dimensions par quelques exemples issus de notre participation directe ainsi que de nos observations de terrain réalisées en Belgique.

3.2.1. Formation à dominante théologique et spirituelle

Cette formation a pour objectifs d’approfondir la compréhension chrétienne de la mort, du deuil et de l’espérance, ainsi que d’intégrer la foi dans la pratique de l’accompagnement. Au sein du diocèse de Namur, une offre de formations variées, longues ou courtes, diplômantes ou non, est mise en place à l’intention d’un public large désireux d’approfondir sa compréhension de la foi et de s’y engager de manière active²³¹.

Par l’intermédiaire de l’Institut Diocésain de Formation (IDF), le diocèse développe ainsi différents parcours, parmi lesquels figurent des formations spécifiquement consacrées à la pastorale du deuil. Selon Schoonvaere, cette pastorale se caractérise notamment par l’accueil des personnes et des familles endeuillées, la préparation et la célébration des funérailles, ainsi que l’accompagnement des proches dans leur cheminement de deuil.

L’expérience de la mort y est interprétée comme l’entrée dans une double dynamique pascalle : d’une part, le défunt est confié à la miséricorde du Père, et d’autre part, le chemin traversé par les proches confrontés à une réalité de l’absence²³².

Dans ce même diocèse, l’accompagnement des personnes endeuillées prend des formes multiples, allant du soutien téléphonique ou épistolaire à l’organisation de rencontres conviviales ou de célébrations commémoratives, de conférences, de groupes de parole ou encore d’un suivi individualisé. Certaines initiatives locales, telles que celles proposées par le doyenné Notre-Dame des Trois Vallées, illustrent également cette dynamique à travers des temps de réflexion et de consolation autour de thématiques comme « se laisser reconforter après la perte d’un être cher²³³ ». Ces propositions invitent à méditer sur l’espérance chrétienne face à la mort, en mettant en lumière la communion des vivants et des défunts, ainsi que la persistance du lien au-delà de la séparation physique. Elles encouragent également les personnes endeuillées à reconnaître et à traverser les émotions liées à la perte, tout en ouvrant un horizon d’espérance fondé sur la promesse de retrouvailles.

²³¹ Unité Pastorale Saint-Paul de Gembloux, *Formation et ressourcement*, en ligne : <https://upgembloux.be/formation-et-ressourcement/> (consulté le 10 mai 2026).

²³² Diocèse de Namur, Spiritualité, en ligne : <https://diocesedenamur.be/actualites/la-pastorale-du-deuil-compassion-sens-rencontre-pour-vivre-solidairement/> (consulté le 10 mai 2026).

²³³ Doyenné de Gedinne (diocèse de Namur), *Pastorale du deuil*, en ligne : <https://notredamedes3vallees.be/category/pastorale-du-deuil/> (consulté le 11 mai 2026).

Cette diversité de modalités témoigne de l'adaptabilité nécessaire à chaque situation de deuil. Toutefois, un tel accompagnement s'inscrit dans une temporalité longue, où le temps constitue un élément essentiel. Or, comme le souligne Schoonvaere, cette exigence se heurte aux logiques contemporaines marquées par l'accélération et la valorisation de la productivité, qui tendent à réduire l'espace accordé au travail du deuil²³⁴. Jean Monbourquette rappelle à ce propos que les théories relatives à la durée et aux différentes étapes du deuil ne constituent qu'un cadre de référence permettant à la personne endeuillée de mieux se situer dans son cheminement : « Rappelle-toi cependant que ton deuil est unique. Personne ne l'a vécu et ne le vivra comme toi. C'est à ta manière et à ton rythme que tu sauras le résoudre²³⁵ ». Il invite ainsi la personne endeuillée à ne pas chercher à se conformer aux attentes et aux performances que d'autres pourraient lui imposer. Elle est plutôt appelée à faire confiance à ses propres ressources intérieures, susceptibles de l'accompagner dans le processus de guérison et de renaissance après la perte. Selon cette perspective, le travail du deuil peut ouvrir sur une vie renouvelée, dans laquelle la mort n'est pas comprise comme une fin absolue, mais comme le seuil d'une transformation²³⁶. Il sait comment renaître d'un deuil, comme il sait qu'au-delà de la mort se trouve la naissance à une vie nouvelle

Par le biais du « *Fonds des soins du deuil Léo Amoës*²³⁷ », la Faculté de théologie et de sciences religieuses de la KU Leuven, en collaboration avec le centre académique de théologie pratique, la paroisse universitaire et le service pastoral de l'UZ Leuven, développe une approche interdisciplinaire visant à approfondir la compréhension des processus de deuil et à améliorer l'accompagnement des personnes endeuillées. Cette initiative contribue à renforcer la professionnalisation de ce champ, tant sur le plan institutionnel que dans les domaines de la formation et de la recherche.

Dans cette dynamique, un « lieu de réconfort²³⁸ » a été aménagé au Béguinage de Louvain, offrant désormais un espace propice au silence, au recueillement et à l'expression du deuil dans un cadre apaisant et discret. Par ailleurs, les ressources issues de ce fonds soutiennent la mise en place d'un centre d'expertise interdisciplinaire consacré à la pastorale

²³⁴ A. SCHOONVAERE, « Conférence sur la pastorale du deuil », résumé de C. GOSSELIN dans *Actualités Diocésaines*, en ligne : <https://diocesedenamur.be/actualites/la-pastorale-du-deuil-compassion-sens-et-rencontre-pour-vivre-solidairement/> (consulté le 10 mai 2026).

²³⁵ J. MONBOURQUETTE, *Aimer, perdre, grandir. Assumer les difficultés et les deuils de la vie*, Paris, Bayard, 2003, p. 100.

²³⁶ *Ibidem*.

²³⁷ KU Leuven, *Rouwzorgfonds en Troostplek voor rouwende*, en ligne : <https://steun.kuleuven.be/nieuws/2023/rouwzorgfonds> (consulté le 13 mai 2026).

²³⁸ KU Leuven, *Rouwzorgfonds en Troostplek voor rouwende*, en ligne : <https://steun.kuleuven.be/nieuws/2023/rouwzorgfonds> (consulté le 13 mai 2026).

du deuil. En favorisant une analyse scientifique des dynamiques liées au deuil, ce centre vise à élaborer des outils concrets destinés à renforcer la qualité des relations entre soignants, patients et proches, ainsi qu'à mieux préparer les familles à l'expérience de la perte²³⁹. Actuellement, la paroisse universitaire de la KU Leuven et le service pastoral de l'UZ Leuven offrent déjà des dispositifs d'accompagnement destinés aux proches confrontés au décès d'un être cher.

3.2.2. Formation à dominante psychologique et clinique

Dans ce cadre, il s'agit de comprendre les mécanismes du deuil (différentes étapes, émotions, risques et le chemin vers une résolution apaisée du deuil). Il convient également d'identifier les deuils compliqués et de prévenir l'épuisement des acteurs et actrices de l'accompagnement.

Par ailleurs, la pastorale de la santé à Bruxelles propose des modules de formation portant sur la dimension psychologique et spirituelle du deuil, ainsi que sur la conduite des funérailles, la parole de consolation et l'animation de groupes de parole. Ces initiatives témoignent d'une volonté de structurer et de professionnaliser l'accompagnement, tout en préservant sa dimension spirituelle, à travers l'articulation entre écoute empathique, repères théologiques et expériences de terrain.

Dans ce cadre, la formation intitulée « Vivre et accompagner les deuils²⁴⁰ » vise à permettre aux participants d'acquérir une compréhension approfondie de la notion de deuil, de perte et de résilience. Elle entend également favoriser l'appropriation des différentes étapes du processus de deuil, en soulignant leur nécessité et leur signification propre ; une attention particulière est accordée à la compréhension du rôle des rituels et à leur importance dans le cheminement des personnes endeuillées, ainsi qu'à une réflexion sur le rapport personnel à la mort. Enfin, cette formation invite à intégrer la notion de liens apaisés, ouvrant à de nouvelles formes de relation, et à développer une posture ajustée dans l'accompagnement des personnes en deuil.

Nous l'avons constaté. La pastorale en soins de santé et du deuil occupe une place croissante dans les réflexions contemporaines sur la prise en charge globale de la personne humaine. En Flandre, les infrastructures pastorales liées aux soins de santé sont en grande partie centralisées et valorisées via la plateforme « Elisabeth²⁴¹ », qui regroupe les ressources et informations des aumôniers et aumônières d'hôpitaux. Via ce site, un large

²³⁹ *Ibidem*.

²⁴⁰ Pastorale de la santé Bruxelles, *Vivre et accompagner les deuils*, en ligne : <https://www.cathobel.be/event/formation-vivre-et-accompagner-les-deuils/> (consulté le 11 mai 2026).

²⁴¹ Pastoraliezorg-Elisabeth, en ligne : <https://www.pastoraliezorg.be/page/elisabeth/> (consulté le 12 mai 2026).

éventail d'informations est mis à disposition concernant les soins spirituels et pastoraux en contexte de maladie, de fin de vie et de deuil. Ces informations permettent de soutenir à la fois les agents de la pastorale et les personnes qui recherchent un accompagnement spirituel. Cette plateforme fonctionne ainsi comme un point de convergence entre théorie, pratique pastorale et formation continue, en offrant des outils, des témoignages, des réflexions éthiques et des ressources liturgiques ou rituelles destinés aux agents engagés dans la pastorale, aux patients et à leurs familles, mais aussi aux services soignants et décideurs des institutions de soins et de bien-être.

3.2.3. Formation à dominante relationnelle et pratique

Cette formation poursuit l'objectif de développer chez les acteurs et actrices de la pastorale du deuil, des compétences relationnelles et pratiques : écoute, animation de groupes et d'accompagnement concret. Elle vise à apprendre à écouter sans juger, à créer un espace sécurisant et à valider les émotions. Elle invite également à accompagner la personne endeuillée « au-delà des mots » par la présence, le silence, le toucher et les rituels.

Pour sa part, le diocèse de Liège, a mis en place des formations spécifiques destinées aux équipes engagées dans cet accompagnement, afin de renforcer leurs compétences et leur qualité d'écoute. Dans certains contextes, notamment en milieu rural ou dans des situations de diminution du nombre de prêtres, des laïcs mandatés sont amenés à présider des célébrations de funérailles, avec l'appui d'une formation structurée autour de dimensions liturgiques, bibliques et humaines²⁴².

Le diocèse de Tournai, quant à lui, déploie un accompagnement actif du deuil à travers différents dispositifs, tels que la pastorale de la santé, les aumôneries hospitalières et les équipes funérailles, en proposant des ressources spirituelles, des célébrations et des outils adaptés. Le service de la pastorale de la santé, notamment à travers le dispositif « Service Aiguillage », offre à la fois des formations sur le deuil et des supports d'accompagnement. Parmi ces supports, nous pouvons mentionner le guide « Chemin de deuil, chemin de vie », un outil destiné à soutenir les personnes en situation de handicap confrontées à l'épreuve du deuil²⁴³.

Dans le diocèse de Bruges par exemple, le vicariat de l'enseignement catholique se charge des formations de l'accompagnement et des diverses formes de rituels d'adieu pour les personnes endeuillées dans les établissements scolaires. Il assure un accompagnement

²⁴² Rapport annuel de l'Église catholique en Belgique 2025. Accompagner les funérailles : témoigner de l'espérance, 2025, p. 17, en ligne : <https://www.cathobel.be/eglise-en-belgique/rapport-annuel-eglise/#2025> (consulté le 8 mars 2026).

²⁴³ Diocèse de Tournai, *Funérailles*, en ligne : <https://diocese-tournai.be/2018/11/26/chemin-de-deuil-chemin-de-vie/> (consulté le 12 mai 2026).

pédagogique, administratif et spirituel des écoles catholiques, tout en veillant à la mise en œuvre de la mission chrétienne au sein du système éducatif²⁴⁴.

Ces dispositifs s'inscrivent majoritairement dans une perspective de quête de sens et de maturation spirituelle au sein d'un cadre chrétien, tout en s'efforçant d'être accessibles à un public plus large, y compris à des personnes qui ne se reconnaissent pas pleinement dans une identité religieuse déclarée. Cette ouverture traduit une volonté de répondre aux besoins de la société contemporaine marquée par une individualisation croissante des parcours de croyance et des manières d'appréhender l'expérience du deuil.

Enfin, la pastorale du deuil s'inscrit aujourd'hui dans un cadre élargi d'accompagnement de la fin de vie et du deuil, en lien avec les soins palliatifs, les dispositifs de soutien psychologique et les réseaux associatifs tels que « vivre son deuil ». Comme le souligne l'Association des soins palliatifs de Namur, la maladie, la fin de vie et la mort constituent, par leur nature même, des moments susceptibles de provoquer de profondes crises existentielles. C'est au cœur de ces situations que l'intervenant en soins palliatifs s'inscrit quotidiennement, faisant preuve de respect et d'humilité. Qu'il s'agisse d'un professionnel de la santé, d'un accompagnant, d'un proche ou d'un ami, ces acteurs cheminent, pour une durée variable, aux côtés de la personne malade, en l'accompagnant dans le franchissement des dernières étapes de l'existence, selon des modalités plus ou moins ritualisées²⁴⁵.

S'agissant de l'accompagnement en soins palliatifs, Philippe Rouillard met en évidence l'évolution du rapport à la mort entre la société traditionnelle et la société moderne. Dans les sociétés anciennes, l'individu était davantage conscient de sa propre mort. La maladie et les limites de la médecine rendaient souvent la fin de vie prévisible, permettant au malade, à sa famille, au médecin ou au prêtre de reconnaître et d'accompagner cette réalité. Le mourant pouvait ainsi se préparer à la séparation avec ses proches et à son passage vers Dieu. L'ensemble des rites des « derniers sacrements », depuis l'onction des malades jusqu'au viatique, s'inscrivait dans ce processus de préparation consciente à la mort²⁴⁶.

Dans la société contemporaine, en revanche, la mort tend à être davantage médicalisée, dissimulée ou repoussée. La volonté de préserver la vie et l'espoir d'une guérison peuvent parfois conduire l'entourage et les professionnels de santé à éviter d'« oser dire la vérité²⁴⁷ ». Cette difficulté à nommer la mort peut engendrer une forme de solitude chez le

²⁴⁴ Bisdom Brugge, *Verlies en rouw*, en ligne : <https://www.kerknet.be/vicariaat-onderwijs-bisdom-brugge/informatie/verlies-en-rouw#ROUW%20EN%20VERLIES> (consulté le 14 mai 2026).

²⁴⁵ S. HASTIR, « Rites et rituels en fin de vie », dans *Revue des soins palliatifs en Wallonie*, t. 13, décembre 2011, p. 2-48 (p. 10).

²⁴⁶ P. ROUILLARD, *Histoire des liturgies chrétiennes de la mort et des funérailles*, Paris, Cerf, 1999, p. 64.

²⁴⁷ P. ROUILLARD, *Histoire des liturgies chrétiennes de la mort et des funérailles*, Paris, Cerf, 1999, p. 65.

patient, surtout lorsque celui-ci a déjà pris conscience de la gravité de son état. Elle peut également accentuer la souffrance des proches, confrontés à la perte progressive de leurs espoirs et de leurs repères.

Selon Rouillard, l'Église ne peut cependant se rendre complice de ce silence ou de cette dissimulation. Par sa liturgie et sa pastorale, elle est appelée à accompagner la personne en fin de vie dans la vérité, la dignité et l'espérance. Cette mission peut parfois s'exercer dans un contexte de tension avec une approche strictement médicale de la guérison, mais elle demeure essentielle. Il s'agit pour « l'Église de témoigner de l'amour de Dieu et de rappeler la vocation ultime de la personne humaine²⁴⁸ ». Les unités de soins palliatifs constituent aujourd'hui des lieux privilégiés pour exercer cette mission. Elles cherchent à accompagner la personne malade avec attention et compassion, en prenant en compte ses dimensions physique, psychologique, sociale et spirituelle. Dans ce cadre, l'Église contribue à soutenir le chrétien au cours des dernières phases de sa vie, notamment par la présence de l'aumônier, l'écoute, la prière et la célébration des sacrements lorsque la personne le souhaite. L'ensemble de ces dispositifs pastoraux et liturgiques invite ainsi à nommer la réalité de la mort, à accueillir la parole du malade et à ouvrir un chemin de vérité et d'espérance.

Dans la pratique quotidienne d'écoute et de présence auprès des personnes endeuillées, il apparaît que l'accompagnement vise à soutenir ces dernières dans la traversée de l'épreuve du deuil et dans l'élaboration de son sens. Ce processus a pour finalité de leur permettre de retrouver un chemin de reconstruction intérieure, affranchie de la culpabilité, ouverte au pardon et orientée vers l'espérance. Dans cette perspective, la mise en place d'équipes dédiées à la pastorale du deuil constitue un dispositif essentiel. Elles offrent aux personnes concernées des espaces d'accueil, de parole et de soutien, favorisant l'expression des émotions dans un climat de confiance et de bienveillance. Ainsi, dans l'évolution contemporaine de l'approche ecclésiale de la mort, la pastorale du deuil ne se conçoit plus de manière isolée, mais s'intègre pleinement dans un écosystème plus large d'accompagnement.

Avant de clore cette section, il convient de souligner que les dispositifs actuellement mis en œuvre dans la pastorale du deuil en Wallonie et en Flandre ne sont pas strictement identiques, bien qu'ils convergent autour d'un même objectif : accompagner les personnes endeuillées dans la construction de sens, le soutien spirituel et la restauration de liens

²⁴⁸ *Ibidem*.

relationnels après une perte. Dans les deux régions, les pratiques funéraires privilégient des formes d'accompagnement individualisé, des groupes de parole, des célébrations commémoratives et une articulation avec les soins palliatifs. Ces convergences témoignent d'une homologie de principe, fondée sur une logique de douleur partagée et de la compassion ecclésiale.

D'un point de vue institutionnel et organisationnel, des différences apparaissent nettement. En Flandre, la pastorale du deuil s'inscrit dans un cadre plus centralisé et formalisé, relayé par des plateformes diocésaines, des réseaux d'aumôniers et aumônières hospitaliers (voir la plateforme Elisabeth) et des dispositifs de formation continue, favorisant une certaine standardisation des pratiques de soins pastoraux. En Wallonie, les initiatives sont plus décentralisées et plurielles, chaque diocèse ou vicariat développant ses propres services de deuil, ses brochures et ses groupes d'entraide (bénévoles, visiteurs), ou les accompagnements diocésains spécifiques.

Sur le plan conceptuel, ces divergences ne remettent pas en cause la cohérence théologique de la pastorale du deuil, mais traduisent plutôt des différences de culture institutionnelle, de découpage pastoral et de rapport à la sécularisation. En Flandre, la structuration plus dense de la pastorale du deuil relève d'une volonté d'intégration dans le système de soins et de formation, alors qu'en Wallonie la fragmentation des dispositifs met davantage l'accent sur la proximité locale, la diversité des sensibilités pastorales et la flexibilité des réponses face à une pluralité croissante de croyances et de conceptions de la vie.

Si le travail du deuil peut ouvrir à une nouvelle manière de vivre pour les personnes endeuillées, une question demeure : comment accompagner concrètement cette réalité dans le contexte belge, où l'action pastorale s'articule avec les soins palliatifs, les dispositifs psychologiques et les réseaux associatifs d'entraide.

3.3. Vers une pastorale du deuil revitalisée : perspectives pour une pastorale renouvelée

Dans sa thèse, Sébastien Laouer met en évidence trois évolutions majeures qui appellent à repenser la pastorale du deuil dans le contexte français : une société religieusement éclatée, des personnes réticentes à toute pensée unique, ainsi que la transformation des lieux et des modalités des funérailles²⁴⁹. Ces évolutions renvoient à des réalités sociales anciennes

²⁴⁹ S. LAOUE, *Accompagnement des personnes en deuil : enjeux et défis pastoraux pour la nouvelle évangélisation*, Strasbourg, Université de Strasbourg, 2023, en ligne : <https://theses.hal.science/tel-03960142v1> (consulté le 24 mai 2026).

qui ne correspondent plus à la configuration actuelle de la société contemporaine. Dès lors, les acteurs et actrices de la pastorale du deuil sont confrontés à de nouveaux défis qui les obligent à adapter leurs pratiques afin de poursuivre au mieux leur mission d'accompagnement. Voici une explication de ces évolutions.

- Une société religieusement éclatée

Autrefois, la société belge était majoritairement chrétienne et étroitement liée à l'Église, en particulier dans les milieux ruraux. Les personnes non croyantes ou appartenant à d'autres convictions restaient généralement à l'extérieur du cadre ecclésial lors des funérailles, de sorte que la célébration se déroulait essentiellement entre croyants ou sympathisants, au sein d'un groupe relativement homogène et restreint. Aujourd'hui, la situation a profondément changé. La société est marquée par une pluralité religieuse et culturelle, et les personnes qui confessent explicitement leur foi en Jésus-Christ et la vivent en communauté sont devenues minoritaires. En revanche, de nombreuses personnes, même sans adhérer pleinement au contenu de la célébration, franchissent désormais le seuil de l'église lors des funérailles et y portent une attention réelle.

- La transformation de la place du prêtre

Autrefois, le prêtre apparaissait comme le seul représentant de la communauté et assurait le déroulement de la célébration, selon un rite relativement rigide qui laissait peu de place à la créativité et à l'expression des fidèles. Il ne venait guère à l'esprit de ces derniers d'intervenir ou de proposer un texte. Aujourd'hui, la situation a considérablement évoluée.

De nombreux baptisés, éloignés de l'Église, acceptent de prendre une part active lorsqu'ils participent à des célébrations telles qu'un baptême ou un mariage. Ils proposent volontiers des textes ou des musiques, souvent non religieuses. Habités, à travers les médias à entendre des discours divers face aux grandes questions de l'existence, ils sont davantage familiarisés avec la confrontation de points de vue. Dans ce contexte, ils acceptent de moins en moins les rassemblements, comme les funérailles, au cours desquels une seule interprétation de la réalité est exprimée.

- La diversification des lieux et modalités des funérailles

Enfin, dans sa troisième évolution,²⁵⁰ Laouer rappelle qu'autrefois, toutes les célébrations se déroulaient dans l'église. Aujourd'hui, un nombre croissant de cérémonies ont lieu dans des salles funéraires d'hôpitaux ou de pompes funèbres, ce qui rend difficile l'adoption d'un modèle liturgique uniforme.

²⁵⁰ *Ibidem.*

Ces observations et réflexions menées en France peuvent être interprétées à la fois comme des limites et comme des leviers d'évolution pour la pastorale du deuil en Belgique. Elles mettent en lumière le passage d'une société chrétienne relativement homogène à un contexte marqué par la pluralité religieuse, l'éloignement d'une partie des baptisés et la diversification des attentes face aux funérailles. Cette évolution constitue une limite dans la mesure où elle rend plus difficile l'application d'un modèle liturgique uniforme, alors même que les familles expriment aujourd'hui des demandes de personnalisation, de participation active et d'adaptation des rites. Elle oblige également à tenir compte de la transformation des lieux de célébration, désormais souvent déplacés hors de l'église, ce qui modifie profondément le cadre symbolique de l'accompagnement.

Toutefois, ces mêmes mutations ouvrent aussi de nouvelles perspectives pour un approfondissement de la pastorale du deuil. Elles invitent les acteurs et actrices de la pastorale du deuil à développer une approche plus souple, plus attentive capable de rejoindre des personnes croyantes ou non croyantes dans leur expérience de perte. Dans ce sens, la formation des laïcs, l'articulation avec les soins palliatifs, la mise en place de groupes de parole, ainsi que l'accompagnement des familles au-delà des funérailles, témoignent d'une pastorale en renouvellement. Les constats de Laouer ne signalent donc pas seulement des difficultés, mais également des opportunités pour penser une pastorale du deuil plus ajustée aux réalités contemporaines, tout en restant fidèle au sens chrétien de la mort et de l'espérance en la résurrection.

À partir de cette triple évolution, nous avons constaté, après observation, que ces évolutions sont également à l'œuvre dans la pastorale du deuil en Belgique. Les constats de Laouer peuvent dès lors être compris à la fois comme des limites et comme des leviers d'évolution pour cette pastorale. À ces trois évolutions, il convient de relever quelques limites, ainsi des défis lancés à la pastorale du deuil en Belgique :

3. Un nombre restreint de candidats à la formation

Les acteurs et actrices actuellement engagés sur le terrain diminuent progressivement, ce qui fragilise la continuité de cette mission. Cette situation est liée à la fatigue, au vieillissement et à l'âge de la retraite. Dans les zones rurales, le manque d'équipes formées se fait particulièrement sentir, tandis que dans les grandes villes, la difficulté réside davantage dans la capacité à rejoindre les familles multiculturelles.

- La sécularisation et ses impacts

La sécularisation rend complexe l'annonce explicite de la foi. Autrefois, le dimanche était considéré comme le « jour du Seigneur » : les familles le consacraient à la messe et

aux activités caritatives, et cette journée était vécue dans la joie et l'unité ecclésiale. Lorsqu'un membre de la communauté venait à rejoindre la maison du Père, les funérailles se déroulaient généralement dans la paroisse d'origine du défunt. Le voisinage et les proches traversaient alors le deuil aux côtés de la famille éprouvée, en l'accompagnant durablement par leur présence.

Aujourd'hui, la situation a changé. Avec l'apparition des funérariums et des salles d'obsèques publiques, certaines familles que nous avons accompagnées ne choisissent plus l'église comme lieu de célébration des funérailles. Selon elles, les funérailles célébrées à l'église sont jugées trop standardisées : les chants seraient monotones et les rites toujours semblables. À l'inverse, d'autres lieux proposent un large éventail de chants et de musiques choisis par la famille selon les souhaits du défunt, ainsi que divers services complémentaires.

Après le jour de l'enterrement, tout semble souvent s'interrompre : les proches et les amis se font plus rares, et les familles se retrouvent seules face au processus du deuil. C'est précisément à ce moment qu'interviennent les équipes engagées dans la pastorale du deuil, afin d'aider les personnes endeuillées dans cette épreuve pour qu'elles puissent progressivement retrouver une vie apaisée et réconciliée.

- Le vieillissement du clergé

Philippe Rouillard rappelle qu'avant la réforme liturgique engagée par le concile Vatican II, il était inconcevable que les funérailles, qu'elles soient célébrées ou non dans le cadre de la messe, soient présidées par une autre personne qu'un prêtre, depuis la levée du corps jusqu'à l'inhumation²⁵¹. Il explique que plusieurs facteurs ont progressivement conduit, dans différentes régions, à une évolution de cette pratique et des mentalités qui lui étaient associées : la diminution du nombre de prêtres dans plusieurs pays, les distances parfois considérables à parcourir et, plus profondément, la prise de conscience des responsabilités et des ministères que les chrétiens laïcs peuvent ou doivent assumer au sein de l'Église²⁵². L'Église de Belgique connaît un clergé vieillissant²⁵³, ce qui constitue une limite significative à l'extension de la pastorale du deuil. En effet, la diminution du nombre de prêtres, ajoutée à leur âge avancé, restreint leur capacité de présence régulière auprès des familles endeuillées, à présider les célébrations funéraires et à accompagner pastoralement

²⁵¹ P. ROUILLARD, *Histoire des liturgies chrétiennes de la mort et des funérailles*, Paris, Cerf, 1999, p. 75.

²⁵² *Ibidem*.

²⁵³ X. SARTRE, *L'Église de Belgique compte sur le dynamisme de ses bénévoles*, en ligne : <https://www.vaticannews.va/fr/eglise/news/2024-12/eglise-belgique-rapport-annuel-2023-benevoles-jeunes.html> (consulté le 8 juin 2026).

le temps du deuil. Cette situation accentue le recours à des laïcs, dont l'engagement demeure précieux, mais qui ne disposent pas toujours d'une formation suffisante ou homogène. La baisse du nombre de prêtres entraîne également une surcharge pastorale pour un personnel déjà peu nombreux, ce qui rend la pastorale parfois dépendante des ressources locales et de la disponibilité des acteurs engagés. Une formation des acteurs engagés dans la pastorale du deuil demeure alors une priorité.

- Le besoin de formation et de coordination

Même si des formations sont proposées aux agents engagés dans la pastorale du deuil par les diocèses de Belgique en collaboration avec d'autres organismes, il est important de souligner que l'accompagnement des familles endeuillées exige des compétences humaines, spirituelles et liturgiques spécifiques. Il apparaît donc nécessaire de renforcer la formation des acteurs et actrices engagés dans cette mission et de mieux coordonner les initiatives déjà en place.

Il n'existe pas une manière unique d'accompagner les personnes en deuil. Chaque situation est singulière : l'âge du défunt, les circonstances de la mort, la relation avec le proche disparu, le contexte familial, la foi, la culture, et bien d'autres facteurs, façonnent une expérience de deuil qui lui est propre. Le deuil ne se résout pas en quelques jours ni en quelques semaines. Il traverse des étapes, connaît des hauts et des bas, et peut s'étendre sur plusieurs années. Dès lors, un accompagnement véritable implique une inscription dans la durée et le temps, devenant un élément essentiel. Il faut laisser au deuil le temps de se déployer et rester présent à travers les différentes phases de ce cheminement. Comme nous l'avons déjà relevé en citant Schoonvaere, cette exigence se heurte aux logiques contemporaines marquées par l'accélération et la valorisation de la productivité, qui tendent à réduire l'espace accordé au travail du deuil²⁵⁴. Dans un contexte où tout semble aller vite, rappeler la nécessité d'un accompagnement lent, patient et soutenu revient à défendre une conception profondément humaine du soin apporté à la souffrance et à la reconstruction.

Conclusion

L'observation des pratiques de la pastorale du deuil en Belgique met en évidence une réalité à la fois riche, diversifiée et traversée par de multiples défis. Les initiatives déployées par les acteurs et actrices engagés dans la pastorale du deuil montrent que l'Église cherche à accompagner les personnes endeuillées non seulement au moment des funérailles, mais

²⁵⁴ A. SCHOONVAERE, « Conférence sur la pastorale du deuil », résumé de C. GOSSELIN dans *Actualités Diocésaines*, en ligne : <https://diocesedenamur.be/actualites/la-pastorale-du-deuil-compassion-sens-et-rencontre-pour-vivre-solidairement/> (consulté le 26 mai 2026).

également dans la durée, à travers une pluralité de dispositions d'écoute, de prière, de formation et de soutien. Cette dynamique témoigne d'une volonté claire de faire du deuil un lieu d'accompagnement profond de la société contemporaine.

L'analyse des évolutions mises en lumière par Sébastien Laouer permet, à cet égard, de mieux comprendre les mutations qui affectent la pastorale du deuil : pluralité religieuse, diversification des attentes, transformation des rites et des lieux de célébration. À ces évolutions s'ajoutent, dans le contexte belge, d'autres limites structurelles telles que le vieillissement du clergé, la diminution des vocations, le besoin de formation accrue des laïcs, ainsi que les effets de la sécularisation sur la réception du message chrétien. Ces éléments montrent que la pastorale du deuil ne peut plus se penser selon un modèle uniforme, mais requiert une adaptation constante aux réalités locales, culturelles et relationnelles.

Toutefois, ces contraintes ne doivent pas être perçues uniquement comme des obstacles. Elles constituent également une invitation à renouveler les pratiques pastorales, à renforcer la coordination des initiatives et à consolider la formation des acteurs et actrices engagés dans cet accompagnement. Plus encore, elles rappellent que l'accompagnement du deuil ne relève pas d'une logique de réponse immédiate, mais d'un cheminement inscrit dans le temps, la patience et la fidélité à la personne en souffrance.

Dans un contexte marqué par l'accélération des rythmes de vie et la fragilisation des liens, il apparaît essentiel de défendre une pastorale capable d'habiter la durée du deuil avec discrétion, compassion et espérance. Ainsi, cette partie a permis de montrer que la pastorale du deuil en Belgique se situe à la croisée de plusieurs enjeux : ecclésiaux, humains, culturels et théologiques. Elle appelle une présence renouvelée de l'Église auprès des personnes endeuillées, afin que celles-ci puissent trouver, dans l'écoute, les rites et la parole partagée, des ressources pour traverser l'épreuve de la perte et s'ouvrir progressivement à une vie réconciliée.

Conclusion

Notre recherche a permis de montrer que le deuil est une réaction affective face à l'absence d'une personne ou d'une réalité investie d'une forte valeur existentielle, qu'il s'agisse d'un être cher ou d'un idéal auquel l'on accordait une importance particulière. Perçu comme l'expression d'un lien interrompu, ce processus émotionnel invite à penser le deuil non seulement comme une expérience individuelle, mais aussi comme un phénomène à la fois spirituel, psychologique, socio-anthropologique, philosophique, pastoral et culturel, appelant dès lors à une approche interdisciplinaire.

Nous pouvons, à cet égard, reprendre l'idée formulée par Longneaux selon laquelle le deuil est « un processus par lequel un individu meurt à ce qui n'est plus... ou à ce qu'il n'est pas ²⁵⁵ ». Nous sommes convaincus que le deuil, lorsqu'il est traversé de manière adéquate et accompagné dans toutes ses dimensions, notamment les étapes du processus, l'écoute, la présence et le dialogue, peut favoriser la reconstruction des personnes endeuillées. En effet, le travail de deuil contribue à transformer une âme blessée, fragilisée et parfois paralysée, en une dynamique de vie progressivement capable de retrouver son élan. Il permet aux familles profondément éprouvées par la perte, et qui peuvent parfois ne plus discerner de sens à leur existence, d'entrer dans un chemin de relèvement et de réappropriation de la vie.

En Belgique, comme nous l'avons observé dans ce travail, et dans de nombreux autres contextes occidentaux, le deuil apparaît comme un processus complexe qui requiert, pour beaucoup de personnes, un accompagnement structuré et adapté. Il nous semble qu'il porte ses fruits lorsqu'il est bien accompagné et pleinement assumé par les familles endeuillées. Nous avons également constaté à travers nos observations et nos accompagnements auprès des personnes endeuillées que les difficultés rencontrées aujourd'hui trouvent en partie leur origine dans des deuils non résolus.

Au fil de notre recherche, nous avons également constaté qu'avec la sécularisation, les formes de pérennisation autour du deuil deviennent de plus en plus rares. La mort et le deuil tendent désormais à être perçus comme des réalités taboues. Les familles n'enseignent plus toujours à leurs enfants comment affronter la perte, et peu de personnes partagent aujourd'hui avec les jeunes générations des repères sur la manière de traverser le deuil d'un proche. Malgré ce manque de transmission, l'accompagnement des familles endeuillées demeure un ministère fondamental de la pastorale paroissiale en Belgique.

Au terme de cette recherche consacrée à la pastorale du deuil en Belgique sécularisée,

²⁵⁵ J.-M. LONGNEAUX, *Finitude, solitude, incertitude*, p. 27.

l'observation des rites funéraires, tant en milieu rural qu'en milieu urbain, ainsi que l'analyse de pratiques en constante évolution, ne peuvent conduire qu'à des conclusions provisoires et ouvertes. Les transformations observées dans les manières de mourir, de célébrer les funérailles et d'accompagner les personnes endeuillées montrent que les pratiques funéraires contemporaines se situent au croisement de plusieurs évolutions sociales, culturelles et médicales.

L'étude a notamment mis en évidence le recul de l'influence de l'Église dans différentes étapes de l'accompagnement de la mort. Ce recul se manifeste d'abord dans la préparation à la mort. Dans le milieu hospitalier, les personnes malades ou en fin de vie sont principalement accompagnées par les médecins et le personnel soignant. La présence du prêtre et des acteurs de la pastorale des malades demeure possible, mais elle n'occupe plus la place centrale qui lui était traditionnellement attribuée. Le recul de l'Église apparaît également dans l'organisation des obsèques. Les entreprises de pompes funèbres jouent désormais un rôle majeur dans la gestion des démarches post-mortem. Elles proposent aux familles et parfois aux personnes qui anticipent leurs propres funérailles, un ensemble de services comprenant les formalités administratives, la préparation du corps et l'organisation de la cérémonie souhaitée. Selon les souhaits exprimés, elles peuvent organiser une cérémonie civile, une célébration à caractère religieux ou une cérémonie explicitement catholique.

La question du temps demeure cependant centrale. Dans une société caractérisée par l'accélération des rythmes de vie, il devient parfois difficile de consacrer aux personnes endeuillées le temps nécessaire à l'écoute, à la présence et à l'accompagnement. Comment articuler les exigences de la vie contemporaine avec la nécessité d'un accompagnement patient et durable ?

Dans ce contexte, les entreprises de pompes funèbres apparaissent souvent comme des interlocutrices immédiatement accessibles. Elles offrent aux familles un soutien matériel et organisationnel, les déchargeant de démarches administratives parfois complexes et douloureuses. Leur disponibilité, leur accueil et leur capacité à prendre en charge l'ensemble des formalités peuvent répondre à un besoin réel des familles confrontées au traumatisme du décès. Toutefois, leur mission ne relève pas, en principe, de l'accompagnement spirituel des familles endeuillées. Elles peuvent contribuer à apaiser les difficultés pratiques liées au décès, mais elles ne peuvent pas nécessairement répondre aux questions existentielles et théologiques suscitées par la mort.

Une organisation efficace des obsèques peut procurer une certaine tranquillité d'esprit, mais elle ne se confond pas avec l'espérance chrétienne. Lorsque la dimension spirituelle n'est pas prise en compte, le chrétien peut avoir le sentiment que l'essentiel de son expérience demeure inexprimé. L'Église, par sa liturgie, ne se limite pas à organiser les funérailles : comme le rappelle Rouillard, elle accueille la souffrance des proches, rend grâce pour la vie du défunt. Elle célèbre le mystère pascal du Christ avec foi, dans les funérailles de ses enfants²⁵⁶.

Nous avons souligné que la pastorale du deuil doit reconnaître le deuil comme une expérience humaine fondamentale, à la fois universelle et particulière. La mort d'un proche confronte chaque personne à l'absence et à la souffrance. Dans la perspective chrétienne, cette épreuve ne constitue cependant pas une fin absolue. Elle peut être comprise comme un passage inscrit dans une dynamique de transformation, d'espérance et d'accomplissement. La liturgie des défunts célèbre la mort concrète et singulière d'un homme, d'une femme, ou d'un enfant tout en entourant les proches dont la blessure est profonde. Elle permet de rendre grâce à Dieu d'une « vie si pleine et si lumineuse²⁵⁷ ».

La progression de la crémation et de la dispersion des cendres soulève également des questions anthropologiques et théologiques. La diminution du nombre de tombes et la transformation des cimetières, motivées par des choix personnels, des contraintes économiques ou le manque d'espace, modifient les pratiques de mémoire et de commémoration. Le cimetière n'est pas seulement un lieu où repose un corps. Il constitue aussi un espace de mémoire familiale, sociale et communautaire. Il offre aux proches endeuillés un lieu concret où se rendre, se recueillir, maintenir un lien symbolique avec le défunt et lui adresser un dernier adieu.

La disparition du corps ou l'absence d'un lieu de mémoire ne rendent pas nécessairement le deuil impossible, mais elles peuvent modifier profondément les conditions dans lesquelles il s'accomplit. Dès lors, comment les familles peuvent-elles maintenir un lien symbolique avec une personne dont les restes ne reposent pas dans un espace identifié ?

Enfin, notre recherche n'a pas pu développer de manière approfondie l'émergence des formes non religieuses d'accompagnement des funérailles et du deuil. Or, les cérémonies civiles, les hommages personnalisés, les célébrations laïques et les groupes de soutien peuvent eux aussi être fortement ritualisés. Leur étude permettrait de mieux comprendre

²⁵⁶ P. ROUILLARD, *Histoire des liturgies chrétiennes de la mort et des funérailles*, p. 103.

²⁵⁷ *Ibid.*, p. 109.

comment, dans une société sécularisée, le besoin de symboliser la mort, de rendre hommage au défunt et d'accompagner les vivants continue de s'exprimer en dehors du cadre religieux.

En définitive, la pastorale du deuil en Belgique sécularisée se trouve confrontée à un triple défi : anthropologique, théologique et pastoral. Le défi anthropologique consiste à prendre au sérieux les transformations du rapport au corps, à la mort, au temps du deuil et aux lieux de mémoire. Le défi théologique consiste à continuer d'annoncer l'espérance chrétienne de la résurrection sans minimiser la douleur ni imposer des réponses toutes faites. Elle permet néanmoins d'inscrire cette expérience dans une dynamique de salut, où la mort devient passage, transformation et ouverture à une vie nouvelle. Le défi pastoral consiste enfin à maintenir une présence concrète, accessible et durable auprès des personnes en fin de vie et des familles endeuillées.

Ces défis invitent l'Église à repenser ses pratiques sans renoncer à ce qui constitue le cœur de sa mission par le biais des agents impliqués dans la pastorale du deuil : accueillir la souffrance, honorer la mémoire du défunt, soutenir les proches et témoigner d'une espérance fondée sur la foi. Une question demeure néanmoins essentielle : comment l'Église peut-elle rejoindre les personnes endeuillées dans une société où les rites religieux ne vont plus de soi, tout en dialoguant avec les nouvelles formes, religieuses ou non religieuses, par lesquelles les individus cherchent aujourd'hui à donner sens à la mort et au deuil ?

Bibliographie

Sources primaires

LA BIBLE DE JÉRUSALEM, *La Sainte Bible traduite en français sous la direction de l'École biblique de Jérusalem*, Paris, Cerf, 1973, nouvelle éd. revue et augmentée.

Pères de l'Église

Cyprien, Ambroise, Augustin. *Le chrétien et la mort* (Les Pères dans la foi, n° 111), Introduction par É. FRESLON, présentation, traduction et notes par POIRIER Michel, Paris, Cerf, 2023.

Concile Vatican II

R. MOREAU, *Guide de lecture des textes du concile Vatican II. Lumen Gentium 1964*, Paris, Artège, 2014.

Papes

BENOÎT XVI, *Lettre Encyclique, Sauvés en espérance. Spe Salvi* (préface du cardinal Danneels), Namur, Fidélité, 30 novembre 2007.

Autres sources magistérielles

Catéchisme de l'Église catholique. *Édition définitive avec guide de lecture*, Bruxelles-Racine, Namur-Fidélité, 1998.

Missel Romain. *Restauré par décret du saint Concile Œcuménique Vatican II, Promulgué par l'autorité du pape Paul VI, Confirmé par le pape Jean-Paul II*, Troisième Édition Typique, Paris, Desclée-Mame, 2021.

Littérature secondaire

AMHERDT François-Xavier, « Inhumation ou crémation ? Enjeux de l'incinération pour la pastorale des funérailles », dans *Lumen Vitae*, Bruxelles, t. 66, n° 1, 2011, p. 5-31.

ARIÈS Philippe, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Seuil, 1975.

ARIÈS Philippe, *L'homme devant la mort*, Paris, Seuil, 1977.

BABCOCK Barbara A. « Mud, Mirrors and Making Up : Liminality and Reflexivity in Between the Acts », dans. ASHLEY KATHLEEN M. (éd.), *V. TURNER, and the Construction of*

Cultural Criticism : Between Literature and Anthropology, Bloomington, Indiana University Press, 1990, p. 87-116.

BIRON Paul-Emmanuel, « Quand la mort redonne sens à la vie », dans *Pastoralia*, n° 9, 1992, p. 259-287.

CHARPENTIER Etienne, « Christ est ressuscité ! », dans *Cahiers évangile*, t. 3, 1984, p. 4-74.

CHÂTELET Noëlle, « Deuil », dans *Le Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2023, p. 720.

CLAVANDIER Gaëlle, *Sociologie de la mort. Vivre et mourir dans la société contemporaine*, Paris, Armand Colin, 2009.

D HERVIEU-LÉGER Danièle, *Le pèlerin et le converti. La religion en mouvement*, Paris, Flammarion 1999.

DE KESEL Jozef, *Foi et religion dans une société moderne*, Paris, Salvator, 2021.

FAURÉ Christophe, ALLIX Stéphanie (éds), *Accompagner un proche en fin de vie. Savoir l'écouter, le comprendre et communiquer avec les médecins*, Paris, Albin Michel, 2016.

FOCANT Camille, *Le Ressuscité. Figure d'une présence autre*, Paris, Cerf, 2024.

GABILLET David, « Église » (livre IV) dans DUBOST Michel, LALANNE Stanislas (éds), *Le nouveau théo : L'encyclopédie catholique pour tous*, Paris, Mame, 2019, nouvelle éd. revue et corrigée, p. 605-612.

GUETNY Jean-Paul, « Vivants et morts communiquent », dans Hanus Michel, Guetny Jean-Paul, Joseph Berchoud (éds), *Le grand livre de la mort à l'usage des vivants*, Paris, Albin Michel, 2007, p. 367-368.

HANUS Michel, « Des deuils si coupables... ! », dans *Revue Jalmar*, t. 121, 2015, p. 65-71.

HANUS Michel, *Les deuils dans la vie. Deuils et séparation chez l'adulte, chez l'enfant*, Paris, Maloine, 1994.

HASTIR Sandra, « Rites et rituels en fin de vie », dans *Revue des soins palliatifs en Wallonie*, t. 13, décembre 2011, p. 2-48.

KÜBLER-ROSS Elisabeth, KESSLER David, *Sur le chagrin et le deuil. Trouver un sens à sa peine à travers les cinq étapes du deuil* (Trad. de l'anglais par TOUATI Joëlle.), Paris, JC Lattès, 2009.

LE GRAND-SÉBILLE Catherine, « Des questions du mourir dans notre société touchée par la Covid. Approche socio-anthropologique », dans *Revue Enfance et Psy*, t. 3, n°87, 2020, p. 12-18.

LEMOINE Élodie, PIERRON Jean-Philippe (dir.), *La mort et le soin autour de Vladimir Jankélévitch*, Paris, PUF, 2016.

- Léon-Dufour Xavier (dir.), *Vocabulaire de théologie biblique*, Paris, Cerf, 2013.
- LONGNEAUX Jean-Michel, *Finitude, solitude, incertitude. Philosophie du deuil*, Paris, PUF, 2020.
- MARTINEZ Michel, *les contemplations, Victor Hugo* (Parcours de lecture, 33), Paris, Bertrand-Lacoste, 1992.
- MONBOURQUETTE Jean, *Aimer, perdre, grandir. Assumer les difficultés et les deuils de la vie*, Paris, Bayard, 2003.
- PIRLOT Jules, *La mort dans le contexte contemporain*, Tournai, Artistic, 1979.
- RATZINGER Joseph, *Il nous parle en chemin. La Résurrection de Jésus d'entre les morts*, Vaticana, Parole et Silence, 2019.
- RATZINGER Joseph, *La mort et l'au-delà. Court traité d'espérance chrétienne* (trad. ROCHAIS Henri), Paris, Fayard, 1980.
- ROUILLARD Philippe., *Histoire des liturgies chrétiennes de la mort et des funérailles*, Paris, Cerf, 1999.
- SANCHIS ZOZAYA Javier et al., *J'ai peur de les oublier. Deuil et accompagnement chez les adolescents requérants d'asile* (Collection Médecine Société), Genève, Georg Éditeur, 2021.
- SCHÜTZENBERGER Ancelin Anne, BISSONE JEUFRY Évelyne, *Sortir du deuil. Surmonter son chagrin et réapprendre à vivre*, Paris, Payot, 2007.
- SESBOÛÉ Bernard, *Invitation à croire II. Des sacrements crédibles et désirables*, Paris, Cerf, 2009.
- SESBOÛÉ Bernard, *Le Christ hier, aujourd'hui et demain*, Paris, Desclée et Brouwer, 2004.
- THOMAS Louis-Vincent, « Leçon pour l'occident : ritualité du chagrin et du deuil en Afrique noire », dans NATHAN Tobie (dir.), *Rituels de deuil, travail du deuil*, t. 10, 1988, p. 11- 44.
- THOMAS Louis-Vincent, *Rites et mort pour la paix des vivants*, Paris, Fayard, 1985.
- VAN GENNEP Arnold, *Les rites de passage. Étude systématique des rites*, Paris, Éditions Picard, 1981.
- WACKENHEIM Michel, *Que 'est-ce que la vie éternelle ?*, Italie, Bayard, 2017.
- ZECH Emmanuelle, *Psychologie du Deuil : impact et processus d'adaptation au décès d'un proche* (Psychologie, praticiens professionnels), Hayen, Mardaga, 2006.

Sites

« Deuil et espérance », dans *Cathoutils.be*, en ligne : <https://cathoutils.be/category/deuil-et-espérance/> (consulté le 17 mai 2026).

Advitam: *Religion et spiritualité dans le funéraire*, en ligne : <https://advitam.fr> (consulté le 2 avril 2025).

Bisdom Brugge, *Verlies en rouw*, en ligne : <https://www.kerknet.be/vicariaat-onderwijs-bisdom-brugge/informatie/verlies-en-rouw#ROUW%20EN%20VERLIES> (consulté le 14 mai 2026).

CALIOUW Béatrice, « Accompagner les funérailles : témoigner de l'espérance », dans *Rapport annuel de l'Église catholique en Belgique 2025*, en ligne : <https://www.cathobel.be/eglise-en-belgique/rapport-annuel-eglise/#2025> (consulté le 17 mai 2025).

Diocèse de Namur, *Spiritualité*, en ligne : <https://diocesedenamur.be/actualites/la-pastorale-du-deuil-compassion-sens-et-rencontre-pour-vivre-solidairement/> (consulté le 10 mai 2026).

Diocèse de Tournai, *Funérailles*, en ligne : <https://diocese-tournai.be/2018/11/26/chemin-de-deuil-chemin-de-vie/> (consulté le 12 mai 2026).

Doyenné de Gedinne (diocèse de Namur), *Pastorale du deuil*, en ligne : <https://notredamedes3vallees.be/category/pastorale-du-deuil/> (consulté le 11 mai 2026).

FAURÉ Christophe, *Vivre le deuil au jour le jour*, Conférence diffusée par la Maison des Obsèques, le 1 novembre 2019, en

ligne : https://beechwoodottawa.ca/sites/default/files/2021-03/Les%205%20étapes%20du%20deuil_French.pdf (consulté le 22 mars 2025).

Fondation du cimetière Beechwood : *Services funéraire, Cimetière et crémation*, en ligne : https://beechwoodottawa.ca/sites/default/files/2021-03/Les%205%20étapes%20du%20deuil_French.pdf (consulté le 27 mars 2025).

Fondation Monbourquette, « les différentes étapes du deuil » dans *Soutien aux endeuillés*, en ligne : <https://www.fondationmonbourquette.com> (consulté le 22 mars 2025).

GALLAND Michèle, « Accompagner les funérailles : témoigner de l'espérance », dans *Rapport annuel de l'Église catholique de Belgique 2025*, en ligne : <https://www.cathobel.be/eglise-en-belgique/rapport-annuel-eglise/#2025> (consulté le 17 mai 2025).

KU Leuven, *Rouwzorgfonds en Troostplek voor rouwende*, en ligne : <https://steun.kuleuven.be/nieuws/2023/rouwzorgfonds> (consulté le 13 mai 2026).

LAOUER Sébastien, *Accompagnement des personnes en deuil : enjeux et défis pastoraux pour la nouvelle évangélisation* (thèse inédite), Strasbourg, Université de Strasbourg, 2023, en ligne : <https://theses.hal.science/tel-03960142v1> (consulté le 24 mai 2026).

Pastorale de la santé Bruxelles, *Vivre et accompagner les deuils*, en ligne : <https://www.cathobel.be/event/formation-vivre-et-accompagner-les-deuils/> (consulté le 11 mai 2026).

Pastoralezorg-Elisabeth, en ligne: <https://www.pastoralezorg.be/page/elisabeth/> (consulté le 12 mai 2026).

Rapport annuel de l'Église catholique en Belgique 2025. Accompagner les funérailles : témoigner de l'espérance, p. 17, en ligne : <https://www.cathobel.be/eglise-en-belgique/rapport-annuel-eglise/#2025> (consulté le 8 mars 2026).

SARTRE Xavier, *L'Église de Belgique compte sur le dynamisme de ses bénévoles*, en ligne : <https://www.vaticannews.va/fr/eglise/news/2024-12/eglise-belgique-rapport-annuel-2023-benevoles-jeunes.html> (consulté le 8 juin 2026).

SCHOONVAERE Alain « Conférence sur la pastorale du deuil », résumé de GOSSELIN Christine dans *Actualités Diocésaines*, en ligne : <https://diocesedenamur.be/actualites/la-pastorale-du-deuil-compassion-sens-et-rencontre-pour-vivre-solidairement/> (consulté le 26 mai 2026).

Unité Pastorale st. Paul de Gembloux, *Formation et ressourcement*, en ligne : <https://upgembloux.be/formation-et-ressourcement/> (consulté le 10 mai 2026).

UZ Leuven, « Rouw en afscheid », dans *Pastorale dienst : Zingeving & spiritualiteit*, en ligne: <https://www.uzleuven.be/nl/pastorale-dienst/zingeving-spiritualiteit/rouw-en-afscheid> (consulté le 17 mai 2026).

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	3
Introduction	4
Chapitre 1. Le défi anthropologique.....	9
1.1. Définition du concept du deuil	9
1.2. Les différentes étapes du processus de deuil	13
1.2.1. Le déni	14
1.2.2. La colère	15
1.2.3. Le marchandage.....	16
1.2.4. La dépression.....	18
1.2.5. L'acceptation	19
1.3. Approche anthropologique de la mort et du deuil : étude des dimensions historiques, sociales et culturelles	20
1.3.1. Dimension historique.....	20
1.3.2. Dimension sociale et culturelle.....	25
Chapitre 2. Le défi théologique	32
2.1. Christ, mort et ressuscité : fondement de la foi chrétienne	33
2.1.1. Une théologie biblique solidement établie	33
2.1.2. Des Pères de l'Église face à la mort : foi, salut et espérance	37
2.1.3. Mort, souffrance et culpabilité à la lumière du mystère du salut chrétien.....	42
2.2. La communion des saints comme source d'espérance au cœur du deuil	45
2.2.1. Fondements théologiques de la communion des saints	46
2.2.1.1. Origine et développement de l'expression « Communion des saints ».....	46
2.2.1.2. Développement doctrinal (Concile de Trente, Catéchisme).....	48
2.2.2. La communion des saints : une réponse d'espérance dans l'épreuve du deuil.....	50
2.2.2.1. Le deuil comme arrachement et solitude existentielle.....	50
2.2.2.2. L'accompagnement de l'Église : présence, parole, rites	51
Chapitre 3. Le défi pratique : Analyse des initiatives actuelles dans la pastorale du deuil en Belgique.....	58
3.1. Les initiatives portées par les agents dans la pastorale du deuil.....	59
3.2. Les initiatives axées sur la formation des agents impliqués dans la pastorale du deuil	64
3.2.1. Formation à dominante théologique et spirituelle	65
3.2.2. Formation à dominante psychologique et clinique.....	67
3.2.3. Formation à dominante relationnelle et pratique.....	68
3.3. Vers une pastorale du deuil revitalisée : perspectives pour une pastorale renouvelée	71
Conclusion.....	77

	87
Bibliographie	81